

306
KRU

UNIVERSIDAD NACIONAL DE CUYO

F. KRÜGER

Géographie des Traditions
Populaires en France

Avec un Album de 22 Figures

Año del Libertador General San Martín

MENDOZA

1950

CUADERNOS DE ESTUDIOS FRANCESES
N.º 2

INSTITUTO DE LENGUAS Y LITERATURAS MODERNAS

FACULTAD DE FILOSOFIA Y LETRAS

B. L.
FAC. DE
F. L.
L. T. R.

F. KRÜGER

GEOGRAPHIE
DES
TRADITIONS
POPULAIRES
EN FRANCE

1950



Centro de Estudios Lingüísticos y Literarios
Dr. José Carlos - AV. 14 de Mayo - 1950



UNIVERSIDAD NACIONAL DE CUYO

Autoridades e Institutos

Rector

Dr. I. FERNANDO CRUZ

Facultad de Filosofía y Letras

Delegado Interventor: Prof. TORIBIO M. LUCERO

Facultad de Ciencias Agrarias

Delegado Interventor: Ing. SANTIAGO CURELLI

Facultad de Ciencias Económicas

Decano: Prof. FRANCISCO FEMENIA

Facultad de Ciencias de la Educación

Delegado Interventor: Dr. JUAN CARLOS SAA

Facultad de Ingeniería y Ciencias Exactas, Físicas y Naturales

Delegado Interventor: Dr. ALBERTO A. TOMAGHELLI

Escuela Superior de Artes Plásticas

Director Interino: Sr. JOSE DE ESPAÑA

Escuela Superior de Música

Director: Prof. JULIO PERCEVAL

Escuela Superior de Arte Escénico

Directora: GALINA RUDENKO DE TOLMACHEVA

Secretario General

Dr. ENRIQUE P. OLIVA

Prosecretario General

Prof. MIGUEL MARZO

Facultad de Filosofía y Letras

Delegado Interventor
Prof. TORIBIO M. LUCERO

Secretario
Prof. ENRIQUE M. CAMPOY

Profesorado de Lenguas Vivas

Director
Prof. ALFONSO SOLA GONZALEZ

Institutos de Investigaciones de la Facultad

Instituto de Filosofía y Disciplinas Auxiliares
Instituto de Historia y Disciplinas Auxiliares
Instituto de Lenguas y Literaturas Clásicas
Instituto de Lenguas y Literaturas Modernas
Instituto de Lingüística

Instituto de Lenguas y Literaturas Modernas

Secciones

Sección Lengua y Literatura Argentina y Americana
Prof. ALFONSO SOLA GONZALEZ

Sección Lengua y Literatura Españolas
Prof. RAFAEL BENITEZ CLAROS

Sección Lenguas y Literaturas Alemanas
Dr. ALFREDO DORNHEIM

Sección Lengua y Literatura Inglesas
Dr. ALFREDO DORNHEIM

Sección Lengua y Literatura Francesas
Dr. ALBERTO FALCIONELLI

Sección Lengua y Literatura Italianas
Dr. MANLIO LUGARESÍ

GÉOGRAPHIE DES TRADITIONS POPULAIRES EN FRANCE

F. KRÜGER

Géographie des Traditions
Populaire en France

Avec un Album de 22 Figures



Año del Libertador General San Martín

MENDOZA

1950

A
Monsieur
ARNOLD VAN GENNEP

AL LECTOR

El presente opúsculo ha sido terminado en el año 1948. Por tal motivo la bibliografía posterior referente al tema no ha podido ser discutida sino en casos excepcionales.

Deseo manifestar aquí mi agradecimiento a la Srta. Inés Accornero, catedrática del Profesorado de Lenguas Vivas, por haber colaborado gentilmente en la revisión estilística de la obra y en la corrección de las pruebas. Por similar y eficiente atención agradezco igualmente a la distinguida Prof. Sra. Esther L. de Erochevsky.

Por fin reitero aquí mi agradecimiento a mi antiguo colaborador y buen amigo Rudolf Schütt del Seminario de Lenguas Romances de Hamburgo, quien con su habilidad artística ya conocida ha logrado dar una nota pictórica a este estudio.

F. KRÜGER

Universidad Nacional de Cuyo
Mendoza
Instituto de Lingüística

En 1920 M. Ramón Menéndez Pidal publia une étude sur l'évolution de deux romances espagnoles qui attira l'attention des savants par la nouveauté de la méthode appliquée à ce domaine et les résultats vraiment frappants qui en découlèrent ⁽¹⁾. En choisissant le titre *Sobre geografía folklórica. Ensayo de un método*, le maître de la philologie espagnole souligna lui-même le caractère méthodologique de son étude, destinée à vérifier dans le domaine des traditions populaires espagnoles l'importance d'une méthode qui, dès la publication de L'Atlas linguistique de la France, avait donné à la linguistique romane un essor inattendu. "Si el examen de la geografía lingüística da excelentes resultados para penetrar en la evolución del lenguaje, los dará también el de la geografía de la canción tradicional". Tout en déterminant les variantes régionales —thèmes littéraires et particularités stylistiques— de deux types de romances telles qu'elles se révèlent dans la tradition orale d'aujourd'hui, D. Ramón trace des tableaux suggestifs qui permettent de saisir d'un coup d'oeil la variété des faits en question et leur répartition géographique. C'est

⁽¹⁾ R. Menéndez Pidal, *Sobre geografía folklórica. Ensayo de un método*. Revista de filología española, 1920, VII, 229 - 338.

de là qu'il parvient à des conclusions inespérées. Examinant de près les tableaux géographiques, il y relève des couches différentes, des phases plus ou moins évoluées de la tradition littéraire, des zones archaïsantes et des zones progressistes, des centres d'irradiation et des courants d'expansion; bref, il y fait ressortir l'image parfaite de l'évolution historique qui a conduit à la différenciation actuelle. Inutile d'insister sur l'importance et la portée d'un tel résultat, qui représente dans le domaine des traditions populaires espagnoles une véritable révélation.

On pourrait suivre la même méthode pour étudier d'autres catégories de manifestations psychologiques collectives, des coutumes populaires, des croyances traditionnelles, etc. ou bien pour éclaircir des faits de l'histoire de la civilisation matérielle. Selon l'objet on pourrait donc établir une distinction entre "géographie folklorique" (ce terme étant réservé au folklore proprement dit) et "géographie ethnographique" (ce terme désignant la géographie des faits matériels), à moins qu'on ne préfère le terme de "géographie des traditions populaires" qui nous paraît le plus adéquat pour désigner l'ensemble des divers phénomènes ⁽²⁾.

⁽²⁾ Pour la définition de "folklore", etc., voir Adolf Bach, *Deutsche Volkskunde*. Leipzig 1937; A. Varagnac, *Définition du folklore*. Paris 1938; A. Van Gennep, *Manuel de folklore français contemporain*. Paris 1943, tome premier; R. Weiss, *Volkskunde der Schweiz*.

Avant d'entrer dans la discussion de notre sujet, il nous sera permis de porter notre attention sur un point que nous avons déjà touché ci-dessus et dont l'importance nous apparaîtra encore plus nettement dans les chapitres suivants. C'est que la géographie des traditions populaires ne se contente pas seulement de relever la variété régionale des faits en question (quelque intéressants et pittoresques que soient les tableaux qui en résultent) et d'en fixer l'extension géographique, tâche déjà plus importante et plus compliquée. Tout en se fondant sur la répartition géographique des faits, elle aspire à des fins historiques, considérant celle-là comme le résultat d'une évolution dont il convient d'éclaircir les détails. De là deux tâches importantes se dégagent: d'abord élucider l'histoire pour ainsi dire extérieure des faits, leur origine, leur expansion et leurs transformations et ensuite relever les facteurs qui ont déterminé cette évolution et la formation du tableau actuel. Des éléments purement géographiques (climat, paysage, voies de communication, etc.) affectant surtout les faits matériels; des forces historiques (telles que la romanisation de la Gaule, les influences extérieures, les tendances de centralisation intérieure, etc.), les conditions sociologiques, économiques, etc. y jouent un rôle décisif. Toutes ces recherches viseront d'abord à élucider l'histoire de faits isolés (par

Erlenbach-Zürich 1946; M. Wähler, *Volkskunde als Grundwissenschaft*. Niederdeutsches Jahrbuch für Volkskunde 1947, XXII, 111-145.

ex. celle d'une coutume, d'un objet, d'un jeu populaire, etc.) dans des zones plus ou moins étendues. L'histoire de ceux-ci une fois établie, on pourra procéder à l'examen de la structure folklorique et ethnographique de zones déterminées (régions ou pays entiers), en rassemblant et associant les faits étudiés isolément et en relevant les problèmes qui se dégagent d'une vue d'ensemble. Loin de satisfaire seulement aux besoins de certains folkloristes et ethnographes attachés aux méthodes descriptives d'autrefois, la géographie des traditions populaires aspire à des fins plus élevées. Mettant ses méthodes au service de l'histoire, elle est elle-même une science historique dans le sens le plus profond que l'on puisse donner à ce mot.

Les premiers essais de présentation cartographique de faits ethnographiques et folkloriques remontent à la fin du siècle dernier. En 1892 le célèbre folkloriste finlandais Kaarle Krohn eut l'heureuse idée d'illustrer la diffusion de chansons populaires esthoniennes à l'aide du système cartographique ⁽³⁾. Dans cette même année le pasteur baltique A. Bielenstein, à qui l'ethnographie européenne doit des ouvrages impérissables, fit ressortir la coïncidence de limites ethnographiques et de limites

⁽³⁾ Kaarle Krohn, *Die geographische Verbreitung estnischer Lieder, durch eine Karte erläutert*. Fennia V num. 13, Helsingfors 1892; voir K. Krohn, *Die folkloristische Arbeitsmethode*. Oslo 1926, 167 pages.

linguistiques, fixant la diffusion de certains ustensiles agricoles en Lettonie ⁽⁴⁾. En France la première initiative de ce genre est due à Sébillot (1893) ⁽⁵⁾.

C'étaient les premières manifestations, isolées et passant alors presque inaperçues, d'un mouvement qui commença à se dessiner plus nettement au début du 20^e siècle en Allemagne. En 1906 Wilhelm Pessler, ancien directeur du Vaterländisches Museum de Hanovre, publia un livre sensationnel sur la maison rurale basse-allemande vue dans sa répartition géographique ⁽⁶⁾, premier d'une série imposante de livres, de mémoires et d'articles dans lesquels l'infatigable savant s'efforça de perfectionner la méthode cartographique appliquée au folklore, méthode qu'il avait créée lui-même avec tant de succès ⁽⁷⁾. Ses *Beiträge zur vergleichenden Volkskunde*

⁽⁴⁾ A. Bielenstein, *Die Grenzen des lettischen Volksstammes und der lettischen Sprache*. St. Petersburg 1892. Nous renvoyons en même temps à A. Bielenstein, *Die Holzbauten und Holzgeräte der Letten*. St. Petersburg 1907 - 1918; I. Manninen, *Die Sachkultur Estlands*. 2 tomes. Tartu 1933; U. F. Sirelius, *Die Volkskultur Finnlands*. Herausgegeben von W. Steinitz. I. *Jagd und Fischerei in Finnland*. Berlin 1934, ouvrages fondamentaux de l'ethnographie comparée; voir W. Steinitz, *Die volkskundliche Geographie in Estland*. ZV. N. F. IV, 258 et suiv.

⁽⁵⁾ Van Gennep, *Manuel* I, 85.

⁽⁶⁾ W. Pessler, *Das altsächsisches Bauernhaus in seiner geographischen Verbreitung*. Braunschweig 1906.

⁽⁷⁾ Voici les ouvrages les plus importants: *Ziele und*

Niedersachsens (1910), son *Plattdeutscher Wortatlas von Nordwestdeutschland* (1928), reposant sur une connaissance profonde des "choses", et son magnifique *Volkstumsatlas von Niedersachsen* (1933) marquent les étapes les plus importantes de son activité scientifique, étapes qui conduisent directement à la création de l'*Atlas der deutschen Volkskunde* publié de 1937 à 1939 sous la direction de H. Harmjanz et E. Röhr ⁽⁸⁾ et dont M.

Wege einer umfassenden deutschen Ethno-Geographie WS 1911, III, 56-65; *Aufgaben der deutschen Sachgeographie*. Zeitschrift des Vereins für Volkskunde 1914, XXIV, 367-387; *Der niedersächsische Kulturkreis*. Hannover 1925; *Deutsche Volkstumsgeographie. Mit 21 Karten*. Braunschweig - Berlin - Hamburg. 1931, 108 pages; *Die geographische Methode in der Volkskunde*. *Anthropos* 1932, XXVII, 707-742; *Atlas der Wortgeographie von Europa - eine Notwendigkeit*. Tirage à part de Festschrift van Schrijnen. Hannover 1929, 11 pages, 5 cartes; *Die geographische Methode in der Volkskunde Europas*. Travaux du 1^{er} Congrès International de Folklore. Tours, 1938, pages 267-271; *Volkstumsgeographie als Allgemeingut*. Hannover 1938, 56 pages, nombreuses cartes; *Das niedersächsische Volkstum im Rahmen der germanischen und europäischen Volkstumsgeographie*. Dans: *Die Kunde*, Hannover 1943, XI, 97-123 (excellente bibliographie comme dans les ouvrages antérieurs); *Die geographische Methode in der Volkskunde* dans: W. Pessler, *Handbuch der deutschen Volkskunde* I, 17 et suiv.

⁽⁸⁾ *Atlas der deutschen Volkskunde*. Berlin 1936 et suiv.; pour la bibliographie A. Bach, *Deutsche Volks-*

Pessler avait été un des premiers et plus actifs promoteurs.

Le temps ne nous permet pas de suivre ici pas à pas le développement de la géographie folklorique en Allemagne ⁽⁹⁾ pendant ces dernières années. En considérant, d'après le modèle fourni par la géographie linguistique, la répartition des faits folkloriques et ethnographiques comme le résultat d'une évolution historique et en asso-

kunde, pages 61-63. De la riche bibliographie nous ne citerons que les ouvrages suivants: H. Schlenger, *Methodische und technische Grundlagen des Atlas der deutschen Volkskunde*. Berlin 1934, 180 pages, nombreuses cartes; H. Schlenger, *Die Sachgüter im Atlas der deutschen Volkskunde*. *Jahrbuch für historische Volkskunde* 1934, III/IV, 348-390; E. Röhr, *Die Volkstums-karte*. Leipzig 1939, 139 pages, nombreuses cartes. Les lecteurs français trouveront un résumé dans E. Röhr, *L'Atlas du folklore allemand et son organisation*. *Revue de Synthèse* 1936, XI, 71-77 (numéro spécial consacré à l'organisation des recherches collectives particulièrement en ethnographie populaire).

La Poméranie dispose d'un atlas folklorique spécial: K. Kaiser, *Atlas der Pommerschen Volkskunde*. Greifswald 1936.

⁽⁹⁾ Il suffira de renvoyer à la note 7 et aux ouvrages suivants: A. Bach, *Deutsche Volkskunde. Ihre Wege, Ergebnisse und Aufgaben*. Leipzig 1937; A. Spamer, *Die deutsche Volkskunde*. Leipzig 1934, 2 tomes; W. Pessler, *Handbuch der deutschen Volkskunde*. Potsdam 1934, 3 tomes, ouvrages dans lesquels on trouvera des bibliographies systématiques.

ciant les traditions populaires à d'autres domaines des sciences historiques, on est parvenu à y créer une méthode toute nouvelle dont la désignation —*Kulturgeographie* ou mieux *Kulturraumforschung*— laisse deviner les tâches importantes réservées désormais à la géographie des traditions populaires. A cet égard, les travaux commencés par un groupe d'érudits rhénans —dialectologues, folkloristes, ethnographes et historiens⁽¹⁰⁾— et les multiples ouvrages de l'éminent folkloriste de Leipzig, M. Bruno Schier⁽¹¹⁾, méritent une attention toute particulière.

On nous dispensera aussi de passer en revue tous les

⁽¹⁰⁾ Ici il convient de citer les noms de MM. Aubin, Frings, J. Müller, F. Steinbach, etc. Pour des détails Bach, ouvr. cité, pages 60 et suiv., 213 et suiv. et particulièrement H. Aubin, Th. Frings et J. Müller. *Kulturströmungen und Kulturprovinzen in den Rheinlanden*. Bonn 1926, 232 pages; Th. Frings, *Kulturmorphologie*. Theutonista II, 1 et suiv.; Th. Frings, *Sprachgeographie und Kulturgeographie*. Zeitschrift für Deutschkunde 1930, pages 546-562; B. Huppertz, *Räume und Schichten: bäuerlicher Kulturformen in Deutschland*. Bonn 1939, 315 pages, 21 cartes.

⁽¹¹⁾ Il suffira de rappeler ici les ouvrages suivants de M. Schier, remarquables par leur méthode et les importants résultats obtenus: *Hauslandschaften und Kulturbewegungen im östlichen Mitteleuropa*. Reichenberg 1932; *Das deutsche Haus* publié dans: Spamer, *Die deutsche Volkskunde* I, 477-534; *Vom Aufbau der deutschen Volkskultur*. Zeitschrift für deutsche Geisteswissenschaft 1939, II, 332-348.

travaux accomplis pendant ces dernières années dans les autres pays germaniques. Il nous suffira de rappeler les investigations de l'école suédoise, celles de M. S. Erixon, directeur du Musée ethnographique de Stockholm et de la belle revue *Folk-liv*⁽¹²⁾, de M. R. Jirlow⁽¹³⁾, *Dag Trotzig*⁽¹⁴⁾, Gösta Berg⁽¹⁵⁾ —pour ne citer que ceux dont les recherches s'étendent jusqu'à l'Europe romane. L'ampleur des vues et la méthode comparative qui caractérisent les dernières publications

⁽¹²⁾ Impossible de donner ici une bibliographie de l'oeuvre gigantesque du grand ethnographe. Qu'il suffise de renvoyer à deux articles particulièrement importants pour le sujet qui nous occupe: *West European Connection and Culture Relations*. Folk-Liv 1938, pages 137-172; *Some Notice on Connections and Differences in the rural Buildings of Europe*. Travaux du 1^{er} Congrès International de Folklore, pages 48-55.

⁽¹³⁾ R. Jirlow, *Zur Terminologie der Flachsbereitung in den germanischen Sprachen*. Göteborg 1926, XXXIV - 158 pages, ouvrage linguistique fondamental qui fait déjà pressentir le futur ethnographe; *Das Tragen mit dem Stirnband*. Acta Ethnologica 1937, pages 137-148 (particulièrement instructif au point de vue de l'étude comparée); de nombreux articles consacrés à l'ethnographie suédoise.

⁽¹⁴⁾ Dag Trotzig, *Slagan och andra tröskredskap*. Stockholm 1943, 207 pages (procédés et ustensiles de battage et de dépiquage dans les pays européens).

⁽¹⁵⁾ Gösta Berg, *Sledges and wheeled vehicles*. Stockholm 1935 (traîneaux et voitures rurales dans les pays européens, étudiés du point de vue suédois).

des ethnographes suédois font nettement ressortir l'importance de la géographie ethnographique (appliquée à toute l'Europe) pour l'éclaircissement de l'histoire de la civilisation européenne.

Quant aux pays romans ⁽¹⁶⁾, là aussi la géographie ethnographique a pris un essor considérable. L'impulsion a été donnée par des romanistes qui, exercés dans la dialectologie et habitués à considérer les problèmes ethnographiques qu'implique l'étude des mots, comprirent mieux que personne l'importance que des enquêtes ethnographiques étendues sur de vastes zones pourraient avoir pour la géographie linguistique et ethnographique à la fois.

C'est ainsi que naquirent le *Sprach-und Sachatlas Italiens und der Südschweiz* (*Atlante linguistico-etnografico dell'Italia e della Svizzera italiana*) ⁽¹⁷⁾, oeuvre

⁽¹⁶⁾ Pour la France, voir ci-dessous.

⁽¹⁷⁾ 8 tomes, 1705 cartes linguistiques, nombreux dessins schématiques. Voir aussi K. Jaberg und J. Jud, *Der Sprachatlas als Forschungsinstrument. Kritische Grundlegung und Einführung in den Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz*. Halle 1928, 243 pages; J. Jud, *La valeur documentaire de l'Atlas linguistique de l'Italie et de la Suisse méridionale*. RLiRo 1928, IV, 251-289 et les notes suivantes.

Pour l'*Atlante linguistico italiano* en préparation sous la direction de MM. Bartoli et U. Pellis, voir Ce fastu 1931, VII, n. 8-10; Ce fastu 1939, XV (*L'Atlante linguistico italiano promosso dalla Società Filologica*

monumentale due à l'initiative des romanistes suisses K. Jaberg et J. Jud et à la collaboration de trois explorateurs excellents P. Scheuermeier, G. Rohlf s et M. L. Wagner, et l'*Atlante linguistico etnografico italiano della Corsica* ⁽¹⁸⁾, témoignage éloquent de l'énergie et du labeur intense d'un seul savant, l'éminent romaniste italien G. Bottiglioni. Tout en suivant le système cartographique employé par l'*Atlas linguistique de la France*, les nouveaux Atlas romans présentent des particularités importantes. C'est que les cartes linguistiques, ordonnées d'ailleurs d'après un principe qui fait déjà ressortir le point de vue différent, sont accompagnées de nombreuses notes explicatives et de dessins schématiques servant à illustrer des détails ethnographiques et à donner des aperçus d'ensemble de la variation des faits en question. Ainsi il nous est maintenant permis d'étudier, dans des secteurs assez vastes de la Romania, la terminologie et les aspects typiques de la maison rurale, des ustensiles agricoles et domestiques, des moyens de transport, de la pêche, de la chasse et de bien d'autres faits de la ci-

Friulana); G. Vidossi, *Geografia linguistica e demologica*. Rivista geografica italiana 1941, pages 272-282; *Bollettino dell'Atlante linguistico italiano*. Torino (particulièrement Anno III 1942).

⁽¹⁸⁾ 10 tomes, 2001 cartes linguistiques, richement illustrées. Voir aussi G. Bottiglioni, *Atlante linguistico etnografico italiano della Corsica*. Pisa 1935, 231 pages.

vilisation matérielle, d'embrasser d'un coup d'oeil leurs particularités régionales et leur répartition géographique et de les comparer aux faits correspondants d'autres pays, progrès énorme dont on ne saurait trop souligner l'importance et la portée. Voilà ce que démontrent d'une façon frappante les belles études ethnographiques publiées à la base de l'*AIS* par M. Rohlf's ⁽¹⁹⁾ et M. Scheuermeier ⁽²⁰⁾ et le grand ouvrage *Bauernwerk in Italien, der italienischen und rätoromanischen Schweiz*, Zurich 1943, servant d'illustration à l'Atlas. Rédigé par M. Scheuermeier et magnifiquement illustré de dessins de M. Paul Boesch, le *Bauernwerk* présente un tableau fascinant de la richesse et de la variété régionale propres à l'agriculture et à l'élevage des pays étudiés ⁽²¹⁾.

La Suisse, dont la bibliographie folklorique, déjà si abondante, a été tout récemment enrichie par un ouvrage

⁽¹⁹⁾ G. Rohlf's, *Problemi etnografici-linguistici dell'Italia meridionale*; con 41 illustrazioni. RLiRo 1934, IX, 246-261; *La Grecia italiana*. Anthropos 1928, XXIII, 1021-1028 (avec 16 figures et photographies), etc.

⁽²⁰⁾ P. Scheuermeier, *Methoden der Sachforschung*. VRom 1936, I, 334-369; *Wasser - und Weingefässe im heutigen Italien*. Bern 1934, 61 pages, 37 photographies (voir VKR VII, 363-366); *Sachkundliche Beiträge zur Gewinnung des Olivenöls in Italien*. Romanica Helvetica 4 (1937), 1-24, etc.

⁽²¹⁾ Voir notre compte-rendu dans VKR 1945, XVI, 233-236.

particulièrement suggestif de M. Richard Weiss sur les aspects caractéristiques du folklore suisse ⁽²²⁾, va bientôt offrir au public la première livraison de l'Atlas du folklore suisse en préparation depuis une dizaine d'années ⁽²³⁾. Les enquêtes du nouvel Atlas comprenant les régions allemandes et romanes de la Suisse sont terminées; les rédacteurs, MM. Paul Geiger et Richard Weiss, en ont déjà publié les premiers spécimens. Tout porte à croire que l'*Atlas der schweizerischen Volkskunde* ne le cédera en rien aux grandes entreprises scien-

⁽²²⁾ R. Weiss, *Volkskunde der Schweiz. Grundriss. Mit 10 Tafeln, 8 Plänen und 314 Abbildungen*. Erlench-Zürich 1946, XXIV - 436 pages.

⁽²³⁾ R. Weiss, *Die geographische Methode in der Volkskunde*. VRom 1936, I, 370-383; R. Weiss, *Plan und Rechtfertigung eines Kartenwerkes der Schweizerischen Volkskunde*. VRom 1937, II, 136-146; P. Geiger et R. Weiss, *Erste Proben aus dem Atlas der Schweizerischen Volkskunde* SchwAVo 1937/38, 237-280; R. Weiss, *Atlas der schweizerischen Volkskunde. Die bisherigen Erfahrungen der Exploratoren*. ib. 1940, pages 105-118; P. Geiger et R. Weiss, *Aus dem Atlas der schweizerischen Volkskunde*. ib. 1946, XLIII, 221-271; R. Weiss, *Die Brünig - Napf - Reuss - linie als Kulturgrenze zwischen Ost - und Westschweiz auf volkskundlichen Karten*. Geographica Helvetica 1947, II, 153-175; R. Weiss, *Der Atlas der schweizerischen Volkskunde* publié dans: *Die schweizerischen Wörterbücher, Sprach - und Volkskundeatlanten. Referate*. Zürich 1947, pages 27-32.

tifiques réalisées depuis des années par la Confédération helvétique ⁽²⁴⁾.

Nous aurions voulu ajouter deux mots sur la Péninsule ibérique. Les renseignements dont nous disposons sont cependant si incomplets que nous devons forcément y renoncer. Les excellents résultats des recherches entreprises par les grands folkloristes et ethnographes des pays ibériques — T. de Aranzadi, L. de Hoyos Sainz en Espagne ⁽²⁵⁾, J. Leite de Vasconcelos en Portugal ⁽²⁶⁾ — nous font ardemment sou-

⁽²⁴⁾ *Die schweizerischen Wörterbücher, Sprach- und Volkskundeatlanten. Referate* herausgegeben unter den Auspizien der Schweizerischen Geisteswissenschaftlichen Gesellschaft. Zürich 1947, 32 pages.

⁽²⁵⁾ L. de Hoyos et T. de Aranzadi, *Etnografía, sus bases, sus métodos y aplicaciones a España*. Madrid, 1917; L. de Hoyos Sainz et Nieves de Hoyos Sancho, *Manual de folklore*. Madrid, 1947.

⁽²⁶⁾ J. Leite de Vasconcelos, *Etnografia portuguesa. Tentame de sistematização*. Lisboa, vol. I 1933, vol. II 1936, vol. III 1942. On trouvera de beaux spécimens d'études comparées dans les articles de M. Frankowski sur les jugs de boeufs (1916), l'ouvrage de M. Armando de Mattos sur *A arte dos jugos e cangas do Douro Litoral*. Porto 1942 (compte-rendu dans VKR XV. 349-351), l'étude de M. Vergilio Correia sur le carro rural (1916); pour plus de détails bibliographiques: F. Krüger, *Der Beitrag Portugals zur europäischen Volkskunde*. Commemorações portuguesas de 1940. Porto 1940, 56 pages.

Tout récemment ont paru l'article de J. Dias, *Acer-*

haïter que les richesses folkloriques de ces pays, véritables eldorados au point de vue des traditions populaires, soient soumises à des recherches systématiques aussitôt que possible ⁽²⁷⁾.

Quant à la France, elle nous a donné le grand *Atlas Linguistique* (1903-1910), oeuvre monumentale de la linguistique moderne et qui a exercé une influence considérable sur l'étude des traditions populaires,

ca do Atlas etnográfico de Portugal, publié dans *Trabalhos de Antropologia e Etnologia*, Porto, XI, 1948, fasc. 3-4 et l'ouvrage du même auteur *Os arados portugueses e as suas prováveis origens*. Coimbra 1948 qui donne une très bonne idée de l'activité développée dans le *Centro de Estudos de Etnologia Peninsular* de Porto, créé tout récemment.

⁽²⁷⁾ On trouvera des études d'ethnographie comparée dans *Anales del Museo del Pueblo Español*. Madrid 1935 (par exemple l'étude très instructive de R. et B. Aitken sur *El arado castellano*); *Art populaire*, p. p. Institut International de Coopération Intellectuelle. Tome II, 1931, pages 22 et suiv. (régions du costume populaire espagnol), page 40 (zone de répartition de la chaussure en Espagne); *Revista de dialectología y tradiciones populares*. Madrid I - 1944 et suiv., dirigée par V. García de Diego. Dans cette revue le lecteur trouvera aussi l'article excellent que J. Caro Baroja a dédié aux formes et à la répartition des charrues en Espagne: *Los arados españoles. Sus tipos y repartición* (t. V, 3-96). Des cartes géographiques très instructives accompagnent aussi le récent ouvrage du grand ethnographe: *Los vascos - Etnología*. San Sebastián 1949

en France même et hors de France. Ce qui nous paraît être d'une certaine urgence en ce moment (où les derniers vestiges d'anciennes traditions s'effacent rapidement), c'est la création d'un *Atlas folklorique de la France* dont la réalisation fut suggérée par M. Van Gennep en 1916. Cette initiative a éveillé un nouvel écho favorable lors du Congrès International tenu à Paris en 1937 ⁽²⁸⁾. Souhaitons que les explorations entreprises depuis quelques années par le *Musée des Arts et Traditions Populaires de Paris* aboutissent bientôt à la

(sur la répartition géographique des formes du dépiquage, des voitures, des maisons rurales, etc.)

On ne saurait passer sous silence les excellentes études systématiques réalisées par les catalans (Joan Amades, R. Violant y Simorra et A. Grieria à qui nous devons le grand *Tresor de la Llengua, de les Tradicions i de la Cultura popular de Catalunya*, 12 volumes, 1935-1948 et le *Butlletí de dialectologia catalana*, Barcelona, I - 1914 - XXVI - 1943, etc.) et par les basques (R. M. de Azkue, J. Miguel de Barandiarán, J. Caro Baroja, etc.; *Anuario de Eusko-Folklore*. Vitoria, I - 1921 - XIV - 1934).

La Roumanie dispose, abstraction faite de son *Atlas Linguistique* et de nombreuses études spéciales, d'un ouvrage magnifique publié par Tache Papahagi, *Images d'ethnographie roumaine*. Bucarest I - 1928, II - 1930, III - 1934, illustration photographique des aspects principaux de l'ethnographie régionale, qui n'a pas son pareil dans d'autres pays de la Romania.

⁽²⁸⁾ *Travaux du 1^{er} Congrès International de Folklore tenu à Paris 1937*. Tours 1938 (particulièrement

réalisation définitive d'une oeuvre aussi importante et impatientement attendue par les folkloristes de tous les pays européens. Souhaitons aussi que les efforts vigoureux des grands folkloristes wallons, flamands et néerlandais (pour la plupart malheureusement déjà disparus) soient renouvelés par la génération actuelle, pour jeter, par dessus les pays néerlandais et wallons, le pont qui conduira de l'*Atlas der deutschen Volkskunde* au futur *Atlas folklorique de la France* ⁽²⁹⁾.

Voici la méthode que nous suivrons dans cet article, destiné à rendre compte de l'état actuel de la géographie

pages 123, 285, 297 et suiv., 299); A. Varagnac, *La méthode cartographique dans le folklore*. RFoFr 1932, III, 224-233; A. Varagnac, *Avant le Congrès international de folklore: Où en sont nos méthodes?* RFoFr 1937, VIII, 175-185; G. H. Rivière, *Un Musée - Laboratoire: le Musée des Arts et Traditions Populaires* (Paris). SchwAVo 1947, XLIV, 146-155.

⁽²⁹⁾ Alb. Marinus, *Le folklore belge*. 2 tomes. Bruxelles, Les Editions Historiques, s. d.; J. M. Remouchamps, *Le Musée de la Vie wallonne: Collections - Archives - Enquêtes*. Revue de Synthèse 1936, XI, 79-82; *Enquêtes du Musée de la Vie Wallonne. Bulletin - Questionnaire trimestriel*. Liège 1924 - 1949, 5 tomes; M. Piron, J. M. Remouchamps (nécrologie du célèbre ethnographe). Dans: *Les dialectes belgo-romans* 1939, III, 179-187. *Folklore brabançon* 1921 I et suiv. Bruxelles.

des traditions populaires de la France: Tout en passant en revue les principales ressources dont nous disposons aujourd'hui à cet effet et en relevant la variété des aspects que présentent les faits, nous discuterons quelques questions propres à bien mettre en lumière les tâches que la géographie des traditions populaires a à remplir. Quant à la bibliographie des sources, elle n'aspire pas à être complète, quoique nous n'ayons omis aucune des contributions importantes. Nous sommes loin encore d'épuiser les problèmes divers qui, comme on le constatera tout à l'heure, s'étendent généralement bien au delà des frontières de la France. Appeler l'attention du lecteur sur un domaine des études françaises, qui — comme nous espérons le démontrer au cours de notre exposé — dépasse de beaucoup le cadre d'une simple spécialité, et en signaler une orientation générale, voilà le but principal du présent aperçu.

Les ressources dont nous disposons actuellement sont très variées et de valeur assez inégale. Remarquons aussi que des études systématiques permettant d'embrasser un vaste ensemble de faits, sont relativement rares. On est donc obligé de puiser à des sources assez dispersées afin d'obtenir les informations nécessaires pour mener à bien des études comparatives. C'est sur le dépouillement et l'analyse des sources les plus variées que repose l'interprétation de la plupart des exemples présentés ci-dessous.

Les matériaux utilisés par la géographie des traditions populaires sont pour la plupart de date récente. Remarquons cependant que les sources anciennes, elles aussi, peuvent prêter des services importants ⁽³⁰⁾. Les Statistiques départementales publiées à l'époque de la Révolution, l'ouvrage encyclopédique *France pittoresque* rédigé par Abel Hugo (1835) et les descriptions de voyages d'autrefois, celles de l'anglais Arthur Young, de l'allemand Ernst Moritz Arndt, etc., renferment une masse d'observations folkloriques qui mériteraient bien d'être dépouillées d'une façon systématique ⁽³¹⁾. Combien il serait intéressant de dresser un tableau comparatif des costumes régionaux du commencement du 19^e siècle à l'aide des indications d'Abel Hugo et d'autres auteurs contemporains ou de suivre la route d'E. M.

⁽³⁰⁾ Pour la bibliographie, van Gennep, *Manuel* I, 11 et suiv., III, 126 et suiv., pour une utilisation systématique de sources anciennes l'étude de K. Voretzsch, *Reisen Deutscher nach der Provence und Südfrankreich in früheren Zeiten*. VKR 1938, XI, 306-341; 1940, XIII, 30-110. Nous citerons à titre de comparaison Carl-Heinz Vogeler, *Spanisches Volkstum nach älteren deutschen Reisebeschreibungen* (1760-1860). Hamburg 1941, 228 pages, et R. Olbrich, *Italienische Volkskultur in der Darstellung ausländischer Reisender zwischen 1770 und 1850*. VKR XIII, 219-270; XIV, 49-103.

⁽³¹⁾ Thea Mausbach, *Das Frankreichbild Ernst Moritz Arndts nach seiner Reisedarstellung 1798/99*. Thèse de doctorat (dactylographiée). Hamburg 1942.

Arndt, qui ne se lassait pas de noter dans son carnet des différences régionales et même des frontières dont la géographie folklorique n'a commencé à découvrir l'importance que tout récemment.

Nous dépasserions les limites de cet aperçu, si nous entreprenions de retracer ici l'histoire du folklore français⁽³²⁾. Il nous suffira de mettre en relief deux faits particulièrement importants par rapport à l'objet qui nous occupe: les relations étroites qui existent entre la géographie des traditions populaires et la géographie proprement dite, et les rapports réciproques que l'on peut relever entre la dialectologie et le folklore. Avant de passer en revue les études spéciales, nous jugeons donc à propos d'exposer brièvement dans quelle mesure la géographie des traditions populaires françaises a su profiter des

⁽³²⁾ Van Gennep, *Le folklore*. Paris 1924; P. Saint-yves, *Manuel de folklore*. Paris 1936; van Gennep, *Le folklore en France depuis la guerre*. La Grande Revue 1932, XXXVI, 543-565; A. Varagnac, *Avant le Congrès international de folklore: Où en sont nos méthodes?* RFoFr 1937 VIII 175-185; Van Gennep, *Manuel I: Introduction générale*, III, 115 et suiv.; G. H. Rivière, *Un Musée-Laboratoire: le Musée des Arts et Traditions Populaires*. SchwAVo 1947, 146-155; F. Krüger, *Volkskundliche Forschung in Südfankreich*. VKR 1928, I, 34-68; H. Kügler, *Probleme der Volkskunde Frankreichs*. Neuphilologische Monatsschrift 1930, I, 425-441.

méthodes et des résultats d'autres sciences. En partant d'études de caractère régional dont il sera question dans le premier chapitre, nous passerons, dans un second chapitre, à la discussion des problèmes qui se dégagent d'une vue d'ensemble embrassant toute la France.

CHAPITRE I. ÉTUDES RÉGIONALES

Les études géographiques ont pour notre objet une double valeur: elles servent à faire comprendre certains faits folkloriques et surtout ethnographiques que l'on ne saurait jamais expliquer sans leur secours (modes de vie, habitat, construction de la maison, etc.)⁽¹²⁾ Mais ce n'est pas tout. En France, la "géographie humaine" joue depuis longtemps un rôle éminent. Le tableau classique de la géographie de la France de P. Vidal de la Blache qui précède *l'Histoire de France* d'E. Lavisse, la magnifique *Géographie humaine de la France* de J. Brunhes et P. Deffontaines⁽¹⁾ et les nombreuses monographies de géographie régionale dont s'enorgueillit la science française, en sont une preuve palpable.

Abstraction faite de leur intérêt géographique, tous ces travaux présentent des matériaux et même des mo-

⁽¹²⁾ "Le matériel, la race, le peuple qui la continue, me paraissent avoir besoin qu'on mît dessous une bonne base, la terre qui les portât, et qui les nourrit. Sans une bonne base géographique, le peuple, l'acteur historique semble marcher en l'air, comme dans les peintures chinoises, où le sol manque" (Michelet).

⁽¹⁾ J. Brunhes, *Géographie humaine de la France*. 2 tomes. Paris 1920.

dèles méthodiques directement utilisables par la géographie des traditions populaires. Des photographies, des dessins schématiques et la présentation cartographique de la répartition de certains faits ethnographiques —maisons campagnardes, ustensiles de labour, procédés de travail, petits métiers, etc.— rehaussent considérablement leur valeur documentaire.

La liste des monographies régionales est bien longue ⁽²⁾. Choisissons-y les plus importantes pour démontrer qu'une très grande partie de la France présente déjà aux ethnographes et aux folkloristes l'orientation géographique dont ils ont besoin: au Nord la Flandre (R. Blanchard 1906), la Picardie (A. Demangeon 1905), la Normandie (J. Sion 1909, R. de Félice 1907); au Nordouest et Ouest la Bretagne (C. Vallaux 1907, Ch. Robert-Muller 1944), le Bas-Maine (R. Musset 1917) et la côte atlantique (L. Papy 1941); à l'Est la Champagne (P. Chantriot 1906), la Lorraine (P. Vidal de la Blache 1917, Société lorraine des études locales, 2e ed. 1938) et la Porte de Bourgogne (A. Gibert 1939); au Centre le Val de Loire (R. Dion

⁽²⁾ Voir le coup d'oeil d'ensemble donné par W. Hartke, *Die neueren Strömungen in der regionalen Geographie Frankreichs (Sammelreferat)*. Zeitschrift für Erdkunde IX, 1-13 et la bibliographie systématique présentée par P. George, *Länderkunde von Europa: Frankreich (1928-1942)*. Geographisches Jahrbuch 1942, 57. Jahrgang, 2. Halbband, pages 457-546.

1933); dans le Massif Central le Morvan (J. Levainville 1909), le Puy-de-Dôme (A. Durand 1946), les Limagnes (L. Gachon 1939), les Causses (A. Meynier 1931, P. Marres 1936), le Vivarais (E. Reynier 1934); au Sud-Ouest la moyenne Garonne (P. Defontaine 1932) et les Pyrénées (M. Sorre 1913, H. Cavaillès 1931, Th. Lefebvre 1933); au Sud-Est le Bas-Rhône (P. George 1935), le Rhône moyen (D. Faucher 1927), et les Alpes dont la bibliographie est particulièrement riche (Allix, L'Oisans 1928, A. Cholley, Préalpes de Savoie 1925, J. Blache, Chartreuse 1931, R. Blanchard, Alpes occidentales 1938, etc.). A cette bibliographie étendue d'ouvrages fondamentaux il conviendrait d'ajouter les nombreuses monographies (dont quelques-unes très remarquables) publiées dans des revues géographiques ⁽³⁾ et les séries géographiques éditées par la maison Colin, la librairie Gallimard et les Presses Universitaires de France qui, elles aussi, présentent des orientations régionales très instructives par rapport au sujet qui nous occupe.

Parmi les ouvrages linguistiques qui peuvent intéresser les folkloristes nous mentionnerons d'abord les monographies dialectales et plus particulièrement les dictionnaires régionaux ⁽⁴⁾. La valeur que l'on peut attribuer aux

⁽³⁾ *Revue de géographie alpine*, *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, etc.

⁽⁴⁾ W. v. Wartburg, *Bibliographie des dictionnaires patois*. Paris 1934; O. Bloch, *Lexicologie - dialectale*.

dictionnaires patois comme source de renseignements folkloriques et ethnographiques est fort inégale. Il y en a dont les définitions, brèves et vagues, ne sont guère utilisables à cet effet. Mais il en existe d'autres d'une grande valeur.

Qu'on se rappelle que les désignations d'objets, d'animaux, de plantes, de phénomènes atmosphériques, etc. renferment souvent des indications dont le folkloriste peut tirer grand profit. Combien il serait intéressant, par exemple, de dresser, d'après les dictionnaires régionaux, un inventaire des instruments de musique populaires ⁽⁵⁾ ou des noms et des types de crécelles, tâche d'ailleurs déjà préparée par les relevés de l'*Atlas linguistique de la France*, par ceux de l'*ALS* et par une thèse de doctorat qui traite exactement le même sujet par rapport à l'Allemagne ⁽⁶⁾. A la variété régionale et locale de la coiffe féminine — un des derniers restes de l'ancien costume populaire — correspond une richesse de dénominations vraiment embarrassante; il vaudrait bien la

toologie. Dans: *Où en sont les études de français?*, publié sous la direction de M. A. Dauzat. Paris 1935, pages 174-186. (Supplément 1935/48).

⁽⁵⁾ Cl. Marcel-Dubois, *L'instrument musical populaire en France*. Travaux du 1^{er} Congrès International de Folklore, pages 377-381.

⁽⁶⁾ I. Jurk - Bauer, *Volkstümliche Lärminstrumente*. Thèse de Hamburg 1937, 52 pages. En attendant M. van Gennep a déjà présenté une riche documentation dans son *Manuel*, Tome premier III, 1215 et suiv.

peine d'étudier mots et choses dans leurs relations réciproques et dans leur répartition géographique (Fig. 1).

Parmi les anciens dictionnaires régionaux il y en a dont les définitions sont quelquefois si exactes et si complètes qu'il n'est pas difficile d'en tirer des renseignements utiles sur la vie populaire d'autrefois. A cet égard le dictionnaire provençal d'Honorat (1846-1847), le dictionnaire rouergat de Vayssier (1879) et le célèbre *Tresor dóu Felibrige* du poète Frederi Mistral, dont la valeur folklorique a été dûment appréciée plus d'une fois ⁽⁷⁾, méritent une mention particulière. A côté de ceux-ci, toute une série de vocabulaires modernes excellent par la précision de leurs définitions et la richesse des matériaux folkloriques présentés: les dictionnaires de G. Dottin sur le Bas-Maine (1910), de Ch. Bruneau sur les Ardennes (1914-1926), d'O. Bloch sur les Vosges méridionales (1917), d'A. Duraffour sur le Bugey (dpt Ain, 1941), de Mgr. Devaux sur le Dauphiné (1935), de Constantin-Désormaux sur la Savoie (1902), de S. Palay sur le Béarn (1932), etc. N'oublions pas non plus ceux dont la valeur documentaire est

⁽⁷⁾ M. J. Minckwitz, *Mistrals Tresor dóu Felibrige*. Germanisch-romanische Monatschrift 1913, V, 527-543; sur l'inexactitude dans la localisation des faits v. Wartburg, *Mistrals Tresor dóu Felibrige und die romanische Sprachwissenschaft*. ZRPh 1944, LXIV, 569-572; F. Krüger, *Volkskundliches aus der Provence: Das Museum Frederi Mistrals*. Festschrift Karl Voretzsch. Halle 1927, pages 285-348.

augmentée par des dessins d'objets ou des photographies. C'est à M. Edmont, explorateur de l'Atlas linguistique de la France, que revient le mérite d'avoir le premier illustré de dessins son *Lexique Saint Polois* (1897). En dehors de la France, l'exemple de M. Edmont a été suivi ⁽⁸⁾ par les grands dictionnaires wallon (de J. Haust), suisse-romand (*Glossaire des patois de la Suisse romande*), rhétoroman (*Dicziunari rumantsch grischun*) et catalan (*Diccionari català-valencià-balear* de Mn. A. Alcover et Fr. B. Moll), auxquels on pourrait ajouter encore quelques autres ouvrages de date plus récente ⁽⁹⁾. En France l'exemple de M. Edmont a été repris par M. L. Zéligzon dans le *Dictionnaire des patois de la Moselle* (1922-1924), par M. F. Boillot dans les enquêtes dialectales sur la Grand'Combe (Doubs) (1910, 1930) et (jusqu'à un certain degré)

⁽⁸⁾ N'oublions pas deux ouvrages roumains qui peuvent être considérés comme des modèles de ce genre de publications: Fr. Damé, *Incercare de terminologie populara romana. Cu 300 de gravuri*. Bucuresci 1901 et Tudor Pamfile, *Industria casnica la Romani*. Bucuresci 1910 (avec 705 figures).

⁽⁹⁾ Il conviendrait de citer ici les excellents vocabulaires technologiques et dialectologiques publiés dans le *Bulleti de dialectologia catalana*, Barcelona, quelques dictionnaires patois espagnols parus récemment, le dictionnaire basque de M. Lhande, richement illustré, et les études ergologiques dont nous aurons encore l'occasion de parler.

dans le *Glossaire des patois et des parlers de l'Aunis et de la Saintonge* (1929) que nous devons à l'activité de G. Musset. Au point de vue ethnographique on ne saurait trop louer de telles initiatives.

Les indications des dictionnaires patois peuvent acquérir une grande importance pour la géographie ethnographique, quelque insignifiantes qu'elles paraissent au premier abord. Voilà ce que démontreront nettement les exemples suivants choisis au hasard parmi les faits observés dans le Nord et Est de la France.

M. Edmont signale dans son *Lexique Saint-Polois* (dpt du Pas-de-Calais) le mot *pique* = courte faux à manche recourbé dont se servent, d'une main, les *piqueurs* ou moissonneurs flamands. Le mot *pique* employé au sens indiqué est limité à l'extrême Nord-Est de la France. Il s'agit d'une forme perfectionnée de la faucille ordinaire, inconnue dans le reste de la France, mais largement répandue dans les pays voisins, particulièrement dans les Flandres. De là l'usage de cet outil commode s'est répandu dans les provinces rhénanes (jusqu'à l'Eifel) et la Basse-Allemagne. C'est de là qu'il a gagné aussi la Wallonie et la zone confinante de la France, où il fut introduit par des moissonneurs flamands qui y venaient autrefois chaque année faire la récolte. Nous donnons ci-dessous (fig. 2 a) une reproduction du moissonnage à la *pique* d'après un dessin du peintre van Gogh.

M. Edmont reproduit aussi (aux pages 95 et 375 de son ouvrage) un instrument appelé *bat* ou *malloir* et qu'il

défini comme 'battoir muni d'un long manche incliné servant à battre les tiges du lin roui pour en séparer la graine' (fig. 4, b). Jadis on se servait à cet effet d'une simple massue en bois telle qu'elle est encore aujourd'hui utilisée dans certaines zones archaïsantes de la Romania. L'origine du battoir, plus maniable et plus perfectionné, est à rechercher dans les Flandres ou bien dans la Basse-Allemagne, pays particulièrement voués à la culture du lin depuis les temps les plus reculés. C'est là qu'on l'employa jusqu'au moment où cette ancienne culture commença à disparaître. Quant à la France, il paraît que l'emploi du battoir est limité à l'extrême Nord-Est. Tout porte donc à croire qu'il y fut importé des pays germaniques voisins.

Dans un autre secteur de la zone frontière de l'Est apparaît le mot *ribe*, évidemment d'origine allemande. Il sert à désigner le moulin reproduit ci-contre (fig. 14, a), généralement mu à l'eau et destiné à faire passer le chanvre broyé sous une meule de pierre. Le mot *ribe* employé dans le sens signalé est limité aux Vosges, à la Franche-Comté et aux Alpes du Nord (Savoie); on le retrouve en Suisse où l'existence de la *werchribi* (= moulin à *riber* le chanvre) est attestée dès le 16^e siècle, en Souabe (*reibe*, *reibmühle*, *werchreibe*) et en Alsace (*ribi*, *riwi*) ⁽¹⁰⁾. L'accord entre les zones frontalières, allemandes et françaises, est donc complet. Com-

⁽¹⁰⁾ R. Jirlow, ouvr. cité, pages 122 et suiv.

parée à d'autres procédés, pour la plupart manuels, que l'on observe ailleurs, la *ribe* destinée à *riber* le chanvre à l'aide de courants d'eau représente visiblement un progrès. C'est en Suisse qu'elle est le plus largement répandue ⁽¹¹⁾, c'est là que l'on devra probablement chercher son centre d'irradiation.

En Lorraine (région de la Moselle) on trouve deux types différents de rouet à filer, désignés par les noms pittoresques *bique*, *chieve* = 'chèvre' et *boc* = 'bouc', all. *bock* ⁽¹²⁾. Une telle distinction ne se retrouve dans aucune autre province de la France. Elle est toutefois très fréquente en Allemagne, particulièrement dans la zone occidentale: *geiss* = 'chèvre' - *bock* provinces rhénanes, Eifel, etc., *gäas* - *bockl* Palatinat, etc. La répartition géographique des métaphores démontre nettement que les lorrains les ont empruntées à leur voisins allemands. On sait que l'introduction du rouet à filer représente un progrès très important vis-à-vis des opérations primitives de filage (à l'aide de fuseaux et de quenouilles). La France et l'Allemagne se disputent l'honneur d'avoir inventé cette merveille technique, sans qu'on soit parvenu à trancher définitivement la question. Quoi qu'il en soit, le fait est que le rouet à filer a fait sa

⁽¹¹⁾ W. Gerig, *Die Terminologie der Hanf- und Flachskultur in den frankoprovenzalischen Mundarten*. Heidelberg 1913, pages 65 et suiv.

⁽¹²⁾ Voir la reproduction dans L. Zéliqzon, *Dictionnaire des patois romans de la Moselle*. Strasbourg 1922-1924, s. v.

première apparition dans le Nord de l'Europe; c'est de là que l'usage s'en est répandu jusque dans les pays du Midi. Il serait hors de propos de vouloir esquisser ici l'histoire de cette expansion, d'ailleurs assez compliquée. Qu'il nous suffise de faire observer que l'emploi du rouet à filer s'est propagé de l'Allemagne dans les directions les plus différentes, franchissant en plus d'un point la frontière politique. C'est à cette invasion pacifique que la Lorraine doit son *boc* et sa *bique*.

Les exemples que nous avons présentés et que l'on pourrait multiplier, ont été choisis dans le Nord-Est et l'Est de la France. Quelque insignifiants qu'ils paraissent au premier abord, on ne saurait nier qu'ils présentent un certain intérêt général. C'est que l'expansion des faits ethnographiques est intimement associée à des mouvements historiques. Il n'est pas rare que de tels mouvements franchissent des barrières naturelles, des limites linguistiques et des frontières politiques. Les problèmes qui se posent à la géographie des traditions populaires d'un pays déterminé ne s'arrêtent donc pas à ses frontières nationales. Plus on accordera d'attention à la répartition géographique des faits, en comparant tous ceux qu'on pourra recueillir dans des zones aussi vastes que possible, plus on pourra espérer de pénétrer dans les secrets de leur histoire. Voilà ce qui apparaîtra encore plus nettement dans les chapitres suivants.

Nous avons essayé de montrer quels services les vocabulaires dialectaux peuvent prêter à l'ethnographe, en

nous aidant à fixer la répartition géographique des faits. L'ethnographe et le folkloriste pourront les faire servir à bien d'autres fins. Quand on parcourt par exemple les deux tomes du Dictionnaire des patois des Terres Froides (Dauphiné), de Mgr. A. Devaux, on est surpris de la richesse des désignations que l'on donne dans ce petit pays aux instruments aratoires: *araru*, *orela*, *sosa*, *ramela*, *binare*, *seluir*; l'auteur ajoute des définitions qui permettent de se faire une idée assez exacte de ces types différents. On observe la même variété lexicologique dans le Glossaire des patois de l'Anjou, de Verrier-Onillon, dans lequel nous trouvons les termes suivants: *areau*, *charrue à couvrir*, *grand-pas* et *huau*, équivalant à *rabale* et *angon*. On sait —et nous reviendrons nous-mêmes sur ce fait— que deux types distincts d'instruments aratoires s'opposent dès longtemps sur le territoire de la France: l'*araire* de construction primitive, particulier au Midi, et la *charrue* proprement dite, plus perfectionnée, propre au Nord. On sait aussi qu'au cours des temps ce tableau a subi des transformations considérables, dues en premier lieu aux innovations venues du Nord. Dans certaines régions —zones de transition— s'est engagé un véritable combat entre le type traditionnel et les types importés; voilà ce que démontre d'une façon impressionnante la richesse de leurs dénominations dialectales.

Si nous ne craignons pas de compliquer inutilement les faits, nous pourrions citer encore de nombreux exemples qui tous feraient voir parmi quelles encombrantes

richesses se débat dans bien des cas le folkloriste. Dans le dictionnaire rouergat de M. Vayssier on ne trouve pas moins de dix mots désignant des sortes différentes de pain; dans celui de M. Palay sur le Béarn leur nombre s'élève même à une douzaine. Qu'est-ce qui se déduit de ces faits? Le réseau d'un Atlas ne sera jamais assez étroit pour emprisonner toute la diversité et la complexité des faits régionaux. Quelque importante que soit l'information générale qu'ils présentent et quelque exacte et complète que soit l'information de détail qu'on en tire ⁽¹³⁾, on ne saura jamais se dispenser d'études spéciales, régionales et locales, pour en vérifier et compléter les détails.

A cet effet, des études régionales combinant des explorations dialectologiques et des recherches ethnographiques peuvent prêter des services particulièrement importants. En effet, des enquêtes de ce genre réalisées pendant ces dernières années par de jeunes romanistes en diverses provinces de la France, ont déjà donné de bons résultats. C'est l'étude de la civilisation matérielle surtout, l'exploration systématique de l'habitat et de l'habitation, des travaux agricoles et domestiques, des moyens de transport, de l'artisanat, etc. qui en a le plus profité.

⁽¹³⁾ Voir l'article instructif de M. J. Jud, *La valeur documentaire de l'Atlas linguistique de l'Italie et de la Suisse méridionale*. RLiRo 1928, IV, 251-289.

En France cette nouvelle méthode fut pour la première fois appliquée par M. G. Guillaumie qui eut en 1927 l'heureuse idée de présenter le vocabulaire rural du Périgord "comme une suite de petites monographies, de petits tableaux successifs de la vie du paysan, telle qu'elle apparaît à travers l'étude de son patois" ⁽¹⁴⁾. Les linguistes J. Lhermet ⁽¹⁵⁾ et F. Meinecke ⁽¹⁶⁾ ont décrit peu après (en 1931 et 1935) d'une façon analogue la vie paysanne de certaines parties de l'Auvergne. En même temps M. A. Robert-Juret ⁽¹⁷⁾ et le romaniste suisse W. Egloff ⁽¹⁸⁾ présentèrent des études sur les travaux agricoles de la vallée inférieure de la Saône, particulièrement intéressantes au point de vue ethnographique. En suivant l'exemple donné par M. L. Wagner dans son bel ouvrage sur la Sardaigne — *Das ländliche Leben Sardinien im Spiegel der Sprache* (1921) — de jeunes romanistes suisses et allemands (de Tübingen et de Ham-

⁽¹⁴⁾ G. Guillaumie, *Contribution à l'étude du glossaire périgourdin*, Paris 1927.

⁽¹⁵⁾ J. Lhermet, *Contribution à la lexicologie du dialecte aurillacois*. Paris 1931.

⁽¹⁶⁾ F. Meinecke, *Enquête sur la langue paysanne de Lastic (Puy-de-Dôme)*. Paris 1935.

⁽¹⁷⁾ M. A. Robert - Juret, *Les patois de la région de Tournus. Les travaux de la campagne*. Paris 1931.

⁽¹⁸⁾ W. Egloff, *Le paysan dombiste. Étude sur la vie, les travaux des champs et le parler d'un village de la Dombes*. Paris 1937.

bourg ⁽¹⁹⁾ surtout) ont parcouru les belles provinces du Midi: les Alpes, le Haut-Vivarais et les Cévennes, des parties du Massif central et le Quercy, les Landes, la plaine du Béarn et les Pyrénées ⁽²⁰⁾. Qu'ils insistent de préférence sur le vocabulaire ou bien sur les faits ethno-

⁽¹⁹⁾ Sur les travaux hambourgeois on peut comparer W. Schroeder, *Le Séminaire de Langues et de Culture Romanes de l'Université de Hambourg*. Revue de Synthèse 1936, XI, 65-70.

⁽²⁰⁾ ALPES: W. Hering, *Die Mundart von Bozel* (Savoyen), Leipzig 1936.

W. Giese, *Volkskundliches aus den Hochalpen des Dauphiné*. Hamburg 1932.

R. Zeymer, *Das Hirtenleben in den französischen Hochalpen: Valgaudemar, Valjouffray*. Thèse de Hambourg 1939 (manuscrit).

L. Flagge, *Provenzalisches Alpenleben in den Hochtälern des Verdon und der Bléone*. Thèse de Hambourg 1935.

H. Kruse, *Sach- und Wortkundliches aus den südfranzösischen Alpen, Verdon-, Vaire- und Vartal*. Hamburg 1934.

MASSIF CENTRAL:

W. Giese, *Über das Haus des Cantal*. VKR II, 329-341.

A. Dornheim, *Die bäuerliche Sachkultur im Gebiet der oberen Ardèche*. VKR 1936, IX, 202-388; 1937 X, 247-369.

E. Schüle, *La terminologie du joug dans une région du Plateau central*. Mélanges A. Duraffour. Zürich 1939, pages 178-193 [= Romanica Helvetica vol. 14].

graphiques, leurs études sont d'une grande valeur documentaire. Celles qui embrassent des espaces étendus, méritent une attention toute particulière. La diversité des habitations rurales observée par M. H. Meyer ⁽²¹⁾ dans le Quercy, la variété étonnante d'objets, de procédés

SUD-OUEST:

Heinz Meyer, *Bäuerliches Hauswesen zwischen Toulouse und Cahors*. VKR 1932, V, 317-371; 1933, VI, 27-135.

Lotte Beyer, *Der Waldbauer in den Landes der Gascogne. Haus, Arbeit und Familie*. I. Wirtschaftsformen. Hamburg 1937; II. Siedlung und Haus. VKR 1939, XII, 186-277; III. Leben in der Familie. VKR 1944, XVI, 1-98.

E. Oberhänsli, *La vie rurale dans la plaine béarnaise*. Thèse de Zurich 1943.

PYRÉNÉES:

G. Fahrholz, *Wohnen und Wirtschaft im Bergland der oberen Ariège*. Hamburg 1931.

A. Schmitt, *La terminologie pastorale dans les Pyrénées centrales*. Thèse de Tübingen. Paris 1934.

Lotte Paret, *Das ländliche Leben einer Gemeinde der Hautes - Pyrénées*. Thèse de Tübingen 1933.

H. J. v. d. Brelie, *Haus und Hof in den französischen Zentralpyrenäen*. Hamburg 1937.

W. Schmolke, *Transport und Transportgeräte in den französischen Zentralpyrenäen*. Hamburg 1938.

Marianne Löffler, *Beiträge zur Volkskunde und Mundart von Ustou (Ariège)*. Thèse de Tübingen 1942.

Les thèses hambourgeoises citées ci-dessus ont été publiées soit dans la revue VKR, soit dans la série

de travail et de modes de vie relevée par M. G. Fahrholz⁽²²⁾ dans un domaine relativement restreint de l'Ariège et la frontière ethnographique nettement tranchée que M. H. Kruse⁽²³⁾ a découvert entre les Basses-Alpes et les Alpes-Maritimes, sont des faits remarquables dont la géographie des traditions populaires de la France

"Hamburger Studien zu Volkstum und Kultur der Romanen". On pourrait leur ajouter un grand nombre d'enquêtes réalisées en Espagne, au Portugal et aux îles d'Ibice et de Madère.

Tout récemment la même méthode a été suivie avec grand succès par M. A. Dornheim dans une série d'études consacrées à la civilisation matérielle du Valle de Nono en Argentine: *Los medios de transporte en el Valle de Nono*. "Spiritus" 1941, II, 49-62; *Los aperos de cultivo en el Valle de Nono* (provincia de Córdoba). Anales del Instituto de Lingüística, Mendoza, 1943, III, 24-56; *Posición ergológica de los telares cordobeses en la América del Sur*. Revista del Instituto Nacional de la Tradición, Buenos Aires, I, 1948, 7-29; *La vivienda rural en el Valle de Nono*. Anales de Arqueología y Etnología, Mendoza, IX, 2-85.

⁽²¹⁾ Heinz Meyer, *Bäuerliches Hauswesen zwischen Toulouse und Cahors*. VKR 1932, V, 317-371; 1933 VI, 27-135.

⁽²²⁾ G. Fahrholz, *Wohnen und Wirtschaft im Bergland der oberen Ariège. Sach- und Wortkundliches aus den Pyrenäen*. Hamburg 1931.

⁽²³⁾ H. Kruse, *Sach- und Wortkundliches aus den südfranzösischen Alpen (Verdon-, Vaire- und Vartal)*. Hamburg 1934.

pourra faire son profit. Il en est de même de la thèse de doctorat de M. L. Flagge⁽²⁴⁾ à qui nous devons la première information systématique sur l'antagonisme entre le Midi et le Nord de la France tel qu'il se révèle dans les faits ethnographiques d'une zone déterminée des Alpes françaises et de la thèse de M. A. Dornheim⁽²⁵⁾ qui, tout en s'appuyant sur une documentation particulièrement riche, a réussi à illustrer par des faits modernes le contraste multiséculaire qui existe entre la civilisation des hautes montagnes du Massif central et celle du Midi de la France.

Nous mentionnerons enfin les études de folklore régional embrassant d'ordinaire l'ensemble des traditions populaires d'une région déterminée. Composées généralement par des folkloristes originaires des pays mêmes qu'ils décrivent, elles dénoncent chez leurs auteurs une connaissance profonde et intime des traditions du terroir. Mais, d'autre part, on y observe quelquefois des généralisations (par exemple par rapport à la répartition géographique des faits) qui ne correspondent pas toujours à la réalité. Ces réserves faites,

⁽²⁴⁾ L. Flagge, *Provenzalisches Alpenleben in den Hochtälern des Verdon und der Bléone*. Thèse de Hamburg. Firenze 1935.

⁽²⁵⁾ A. Dornheim, *Die bäuerliche Sachkultur im Gebiet der oberen Ardèche*. VKR 1936 IX, 202-388; 1937 X, 247-369.

on ne saurait trop applaudir à des monographies telles que celles de M. St. Chauvet sur la Normandie ⁽²⁶⁾, de M. J. M. Rougé sur la Touraine ⁽²⁷⁾, de M. H. Cormeau sur les Mauges ⁽²⁸⁾, de M. G. M. Coissac sur le Limousin ⁽²⁹⁾, d'Eugène Sol sur le Quercy ⁽³⁰⁾, de M. U. Rouchon sur la Haute-Loire ⁽³¹⁾ et de M. J. Bourrilly sur les Bouches-du-Rhône ⁽³²⁾, pour l'esprit patriotique qui les anime et la richesse des matériaux présentés.

On ne saurait passer sous silence les nombreux ouvrages de simple vulgarisation, ni les collections qui malgré leur caractère purement littéraire n'en ont pas moins puissamment contribué à répandre des connaissances relatives au folklore régional. Parmi ces collections, celles de l'éditeur parisien Maisonneuve, fervent et actif promoteur des études folkloriques françaises

⁽²⁶⁾ St. Chauvet, *La Normandie ancestrale*. Paris 1921.

⁽²⁷⁾ J. M. Rougé, *Le folklore de la Touraine*. Tours, 1^{re} éd. 1931, 2^e éd. 1943.

⁽²⁸⁾ H. Cormeau, *Terroirs Mauges*. 2 tomes. Paris 1912.

⁽²⁹⁾ G. M. Coissac, *Mon Limousin*. Paris 1913.

⁽³⁰⁾ Eu. Sol, *Le vieux Quercy*. Aurillac 1930.

⁽³¹⁾ U. Rouchon, *La vie paysanne dans la Haute-Loire*. Le Puy-en-Velay 1933-1936.

⁽³²⁾ J. Bourrilly, *La vie populaire dans les Bouches-du-Rhône*. Extrait du Tome XIII des Bouches-du-Rhône, Encyclopédie Départementale. Marseille 1921.

depuis les temps de Sébillot jusqu'à nos jours, méritent une attention toute particulière; les ouvrages de L. F. Sauvé sur les Hautes-Vosges (1889), de P. Sébillot sur la Haute-Bretagne (1882), de Ch. Beauquier sur la Franche-Comté (1910) faisant partie de la série "Les littératures populaires", et ceux de M. A. van Gennep sur la Bourgogne, la Flandre etc., publiées dans la nouvelle série "Contributions au folklore des provinces françaises" sont de véritables chefs-d'oeuvre dans le domaine du folklore régional. Il serait hors de propos de caractériser ici en détail tous ces ouvrages auxquels il conviendrait d'ajouter une masse d'articles publiés dans des revues, des périodiques, etc., et qui, eux aussi, présentent un grand intérêt pour notre sujet.

Il nous suffira de signaler comme exemples quelques publications récentes qui, en raison de l'exactitude des faits observés, méritent une attention particulière: la *Géographie traditionnelle et populaire du département des Ardennes* (1931) du Dr. O. Guelliot, le *Petit dictionnaire des traditions populaires messines* (de 863 colonnes!) publié en 1934 par R. de Westphalen, véritable trésor du folklore de cette région de l'Est de la France, et les nombreux ouvrages sur la vallée inférieure de la Saône (Mâconnais et Bresse) que nous devons à l'infatigable activité de Gabriel Jeanton et de son collaborateur assidu E. Violet ⁽³³⁾. Les études de M. G. Jeanton em-

⁽³³⁾ Ajoutons les remarquables études de M. Egloff et de Mlle Robert-Juret, citées ci-dessus, et l'étude de

brassent presque tous les domaines du folklore et particulièrement les aspects de la civilisation matérielle: le Mâconnais traditionaliste et populaire (4 vol., 1920 - 1923), l'habitation rustique du Mâconnais (1932) et de la Bresse (1935, en collaboration avec le romainiste A. Duraffour), les cheminées dites sarrasines (1924), le mobilier bourguignon (1928, Coll. Massin), le meuble rustique de la Bresse et du Mâconnais (1938), les costumes de Bourgogne (1937), etc. ⁽³⁴⁾.

La Bourgogne, dont le Mâconnais fait partie, et à laquelle il est permis de rattacher la Bresse voisine, est une

M. Egleff *La viticulture du Beaujolais*, publiée dans *Mélanges A. Duraffour*. Paris-Zürich 1939, pages 139-165.

⁽³⁴⁾ Pour la bibliographie complète, voir Van Gennep, *Manuel* et la nécrologie publiée par M. M. Chaume dans *Annales de Bourgogne* 1944, XVI, 64-75, enfin les pages que nous avons consacrées aux premières publications du maître dans VKR 1928, I, 50-57. Parmi les dernières publications de M. G. Jeanton nous mentionnerons *Les fêtes du folklore bourguignon devant la tradition, l'art et la vie*. Bulletin de la Société des Amis des Arts et des Sciences de Tournus 1941, pages 145-183 et *Les arts populaires en Bresse et en Mâconnais. La céramique rustique. L'imagerie populaire*. ib. 1943, pages 5-100 (en collaboration avec Ch Dard).

Parmi les ouvrages de M. Violet nous relèverons surtout l'étude magnifique sur *La ferronnerie populaire du Mâconnais et de la Rive bressane de la Saône*. Tournus 1933. Pour la bibliographie complète, voir Van Gennep, *Manuel* n° 539 et suiv.

zone de transition, riche en contrastes. Le vaste bassin de la vallée inférieure de la Saône s'est ouvert aux courants de la civilisation méditerranéenne qui remontaient le couloir du Rhône depuis les temps les plus reculés; il n'a pas ressenti moins fortement les influences du Nord. Ce double jeu des forces historiques a laissé des traces profondes dans son visage actuel, dans ses moeurs et coutumes, dans sa langue et dans les aspects multiples de la civilisation matérielle. C'est le grand mérite de M. Jeanton d'avoir étudié ces faits d'une manière systématique, en délimitant leur diffusion géographique et en relevant les problèmes historiques qui s'y rattachent. Les résultats de ses travaux sont pleins de promesses. Souhaitons que les projets développés par le grand folkloriste peu de temps avant sa mort, profondément regrettée par ses compatriotes et par ses admirateurs étrangers, puissent être bientôt repris et heureusement achevés ⁽³⁵⁾.

⁽³⁵⁾ Il s'agit de l'exploration systématique de toute la frontière de l'Est à l'Ouest de la France; G. Jeanton, *Enquête sur les limites des influences septentrionales et méditerranéennes en France*. Fasc. I publié par l'Association bourguignonne des Sociétés savantes, Dijon, 1936, 20 pages; Fasc. II publié dans les *Annales de Bourgogne* 1937, 17 pages. Nous en avons publié un compte-rendu dans VKR 1940, XIII, 117-120. La série a été continuée: *Enquêtes de la Commission de Folklore mâconnais* (voir van Gennep, *Manuel*, Tome premier III, Préface).

Pour la délimitation de traits septentrionaux et mé-

Dans le domaine du folklore régional, l'oeuvre réalisée par M. Van Gennep occupe une place à part. Nés d'un esprit critique vif et sagace, riches de matériaux nouveaux et d'idées suggestives, variés dans le choix des sujets et dictés par une méthode vraiment exemplaire, les ouvrages du grand maître marquent une des étapes les plus heureuses dans l'histoire du folklore français et même européen. Quant au sujet de ses travaux, c'est le folklore proprement dit — coutumes populaires, magie, folklore littéraire et social — qui prédomine; c'est à ce domaine, cher aux grands folkloristes français, que M. Van Gennep a appliqué les méthodes rigoureuses créées par lui-même. En puisant aux sources les plus diverses, en dépouillant la bibliographie régionale jusqu'en ses moindres détails (bien entendu avec le sens critique qui lui est propre), en complétant les renseignements fournis par les documents écrits par de nombreux sondages et des enquêtes personnelles, M. Van Gennep a rassemblé une documentation exceptionnellement riche qui lui permet de classer les faits, de délimiter exactement leur répartition géographique et de tra-

ditionaux nous renvoyons encore à R. Lebeau, *Les contrastes du nord et du midi dans la géographie humaine du Jura français*. Les Etudes rhodaniennes XXIII, 1948, 93-102 (article que nous n'avons pas encore pu consulter) et aux nombreuses études que Mgr. P. Gardette a dédiées à cette question relativement au Forez. Mgr. Gardette publiera sous peu l'Atlas ethnographique-linguistique de cette région.

cer sur cette base des cartes folkloriques qui se distinguent aussi bien par la technique employée que par la nouveauté des faits présentés (fig. 18). Des disciples éminents, versés dans les méthodes du maître — les frères Seignolle et M. Fortier-Beaulieu — n'ont pas obtenu de moindres succès. C'est ainsi que, grâce aux efforts de ces folkloristes, des régions entières, jusqu'alors fort négligées, sont devenues les parties les mieux connues du tableau folklorique de la France ⁽³⁶⁾.

M. Van Gennep a débuté par les Alpes. Son premier essai de folklore régional est consacré à la Savoie (*Du berceau à la tombe*, 1916). De là il a étendu ses recherches au Dauphiné: à l'Isère, qui fait l'objet d'un ouvrage vraiment magistral, à la Drôme (enquêtes en cours), et jusqu'aux Hautes-Alpes. D'autres ouvrages comprennent le folklore de la Bourgogne (particulièrement celui de l'Auxois), le folklore de la Flandre et du Hainaut, domaines jusqu'alors à peine explorés systématiquement, le folklore de l'Auvergne et du Velay (1942) ⁽³⁷⁾, et

⁽³⁶⁾ Le total des communes explorées par M. Van Gennep en Savoie s'élève à 554 (sur un total de 645), dans l'Isère à 232 (sur 558), dans les Hautes-Alpes à 94 (sur 185), dans l'Ardèche à 181 (sur 342); celui des communes du Hurepoix explorées par les frères Seignolle se monte à 166 (sur 1901) et celui du d^{pt} de la Loire étudié par M. Fortier-Beaulieu à 144 (sur 330).

⁽³⁷⁾ A. Van Gennep, *En Savoie: Du berceau à la tombe*. Chambéry 1916, 328 pages; *Le folklore du*

le folklore de l'Ardèche, ouvrage dont on attend la publication avec impatience. Nous allons voir dans un prochain chapitre que le maître, infatigable pionnier dans le domaine régional, a étendu pendant ces dernières années ses études à tout le territoire de la France.

Les ouvrages des frères Seignolle ⁽³⁸⁾ et de M. Fortier-Beaulieu ⁽³⁹⁾ mentionnés ci-dessus marquent un progrès très remarquable, celui-ci par une nouvelle méthode d'illustration cartographique des transformations et des régressions de faits folkloriques ⁽⁴⁰⁾, celui-là par la ri-

Dauphiné (Isère). Etude descriptive et comparée de psychologie populaire. Paris 1932/33, 792 pages; *Le folklore de la Bourgogne (Côte-d'Or).* Paris 1934, 204 pages; *Le folklore de la Flandre et du Hainaut français (Département du Nord).* Paris 1936, 739 pages; *Le folklore de l'Auvergne et du Velay. Avec 10 cartes folkloriques et 2 photos.* Paris 1942, 376 pages; *Le folklore des Hautes-Alpes. Etude descriptive et comparée de psychologie populaire.* Tome I, Paris 1946, 432 pages, XV pl.

⁽³⁸⁾ Claude et Jacques Seignolle, *Le folklore du Hurepoix (Seine, Seine-et-Oise, Seine-et-Marne).* Paris 1937, 204 pages.

⁽³⁹⁾ P. Fortier-Beaulieu, *Mariages et noces campagnardes dans les pays ayant formé le département de la Loire (Roannais, Forez, Partie du Beaujolais, Jarez).* Avec 22 cartes folkloriques et 27 planches hors texte. Paris 1937, XV - 367 pages. Compte-rendu VKR 1939, XII, 404-405.

⁽⁴⁰⁾ M. Van Gennep lui aussi a insisté souvent sur ce fait important; voir aussi l'étude de W. Pessler, *Die*

chesse des documents présentés, dont quelques-uns sont une véritable révélation, surtout si l'on songe qu'ils furent recueillis dans les environs immédiats de Paris.

On pourrait citer beaucoup d'exemples démontrant l'importance des ouvrages mentionnés ci-dessus pour l'étude de la géographie folklorique. Nous nous bornerons à en choisir quelques-uns, tout en exposant notre propre point de vue sur les problèmes discutés.

Parmi les nombreuses formes de rencontres et fréquentation des jeunes gens — chapitre pittoresque de la trilogie de la vie — M. Van Gennep a relevé une coutume bien curieuse répandue dans diverses parties de la France. "Elle consiste en ce que la fille, certains soirs, d'ordinaire le samedi, ouvre la fenêtre ou la porte de sa chambre à coucher successivement à ses divers galants. Le préféré du jour se couche auprès d'elle, en restant complètement vêtu, ou en se dévêtant partiellement et sans qu'en principe l'acte d'amour soit accompli" ⁽⁴¹⁾. D'après M. Van Gennep cette coutume est attestée pour la Savoie, certaines parties de la Franche-Comté (Montbéliard et quelques villages protestants des environs de Baume-lès-Dames) et

kartographische Darstellung des Aussterbens von volkskundlichen Erscheinungen. ZVo N. F. 1930, II, 242-248.

⁽⁴¹⁾ Van Gennep, *Manuel*, Tome premier, I, 260 et suiv.

de la Bourgogne (Bresse) et quelques coins de l'extrême Nord-Est de la France (Saint-Omer, Artois); ajoutons qu'elle existe aussi en Lorraine ⁽⁴²⁾. La coutume est donc répandue le long de la frontière Est de la France; abstraction faite d'un cas tout-à-fait isolé observé en Vendée et qui réclame une explication satisfaisante, on n'en trouve aucune trace dans le reste de la France. La même coutume a été observée cependant dans les pays germaniques, tout au long d'une large bande s'étendant des pays scandinaves et du Danemark à travers l'Allemagne jusqu'en Autriche et en Suisse allemande, pays où, sous le nom de *Kiltgang*, elle est encore aujourd'hui en pleine vigueur ⁽⁴³⁾. Le tableau géographique ne permet, à notre avis, qu'une seule conclusion: il s'agit d'une coutume essentiellement germanique à laquelle les zones frontières des pays voisins n'ont pu se soustraire. Inutile d'insister ici sur le contact étroit entre la Savoie et la Suisse et les liens politiques qui existaient autrefois entre la Franche-Comté, la Bourgogne et L'Empire allemand, entre la Lorraine et l'Allemagne, entre l'Artois et les Flandres. Notons cependant qu'il ne s'agit pas d'un fait isolé;

⁽⁴²⁾ Westphalen, *Petit dictionnaire des traditions populaires messines*, pages 13-14.

⁽⁴³⁾ On trouvera une riche documentation dans l'ouvrage de K. Heckscher, *Die Volkskunde des germanischen Kulturkreises*. Hamburg 1925, pages 164, 414; pour la Suisse, E. Hoffmann-Krayer, *Feste und Bräuche des Schweizervolkes*. Zürich 1940, page 45; P. Geiger, *Zum Kiltgang*. SchwAVo XX, 151 et suiv.

nous avons déjà eu l'occasion de parler de cas analogues et nous y reviendrons encore au cours de cet aperçu. L'échange de traditions populaires le long de la frontière franco-allemande est un fait très remarquable. Ce serait une tâche bien séduisante que d'en relever l'histoire et la diffusion géographique dans une étude d'ensemble.

Voici un autre exemple assez analogue. Dans son ouvrage sur la Flandre et le Hainaut M. Van Gennep a rassemblé tous les faits qui se rapportent à la fête de la Saint-Martin dans cette partie de la France ⁽⁴⁴⁾. Comme en Flandre belge, la fête du onze novembre y présente un caractère assez complexe. Promenades d'enfants aux lanternes, lampions et betteraves creusées, quêtes rituelles accompagnées de chansons, distribution de cadeaux parmi lesquels des pâtisseries spéciales, telles que les *croquandoules* et les *folards* (=flamand *voclards*), offrent un intérêt particulier, des bûchers enfin que l'on allume (ou que l'on allumait autrefois) comme on fait à la Saint-Jean, donnent à la Saint-Martin dans les parties flamandes du d^{pt} du Nord un caractère tout à fait populaire. Ces coutumes n'ont rien de surprenant quand on les envisage de l'Est: dans les pays germaniques voisins, en Flandre belge, dans les Pays-Bas et les provinces rhénanes, des traditions de ce

⁽⁴⁴⁾ Van Gennep, *Le folklore de la Flandre et du Hainaut français*. Paris 1935/36, pages 375-388; pour la bibliographie, Van Gennep, *Manuel*, Tome III, num. 2699 et suiv.

genre sont enracinées depuis bien longtemps; elles n'y ont rien perdu de leur vitalité. Quand on les regarde cependant de l'intérieur de la France, elles font un effet bien étrange; c'est que dans la partie méridionale du d^{pt} du Nord (faisant partie de la Flandre, mais où l'on parle français ou un dialecte roman), dans le Cambrésis, en Picardie, en Normandie, etc. elles sont absolument inconnues. Tout porte à croire que l'on doit chercher les origines de la popularité du saint dans ce même domaine où les traditions qui se rapportent à sa fête sont encore si variées et si vivaces, c'est-à-dire dans les pays flamands-néerlandais et dans les provinces rhénanes. C'est de là qu'elles ont rayonné, avec plus au moins d'intensité, vers l'intérieur de l'Allemagne (jusqu'en Thuringe) ⁽⁴⁵⁾, englobant aussi de vastes parties de la Basse-Allemagne. À l'Ouest les traits caractéristiques de la fête se retrouvent jusqu'en Flandre française sans franchir cependant la frontière linguistique. Il y a

⁽⁴⁵⁾ *Atlas der deutschen Volkskunde*, cartes 40-42; W. Jürgensen, *Martinslieder. Untersuchung und Texte*. Breslau 1910, 174 pages; H. Aubin, Th. Frings, Jos. Müller, *Kulturströmungen und Kulturprovinzen in den Rheinlanden*. Bonn 1926, pages 210 et suiv.; H. Wagner, *Die rheinischen Martinslieder*. Rheinische Vierteljahrsblätter 1933, III, 417 et suiv.; ib. 1939 IX, 125-126: Martinsgebildbrote; Roukens, *Wort- und Sachgeographie Südost-Niederlands und der umliegenden Gebiete*. Nijmegen 1937, I, 223 et suiv.; HDA; etc.

donc coïncidence de frontière linguistique et de frontière folklorique. Cependant il n'en est pas toujours ainsi, comme le démontreront les exemples suivants.

M. Van Gennep a discuté aussi le problème des géants, figures populaires et historiques, de dimensions colossales, que l'on promenait autrefois et que l'on promène encore aujourd'hui en Flandre aux grandes solennités, dans les processions, au jour de la kermesse (= fête patronale des flamands), au moment du Carnaval, etc., et il a tracé un tableau très suggestif de leur histoire et de leur extension actuelle ⁽⁴⁶⁾. Les géants processionnels représentent, comme l'a démontré M. Van Gennep, une tradition nettement flamande rayonnant de là dans les directions les plus différentes. Quant à leur origine, on a émis les théories les plus diverses. Il nous paraît cependant que l'on n'a pas assez insisté sur un fait qui assurément est d'une grande importance. C'est que la coutume est de caractère nettement citadin. C'est dans les villes flamandes que les géants processionnels jouissent encore aujourd'hui de la plus grande popularité; c'est dans les centres d'industrie qui furent flo-

⁽⁴⁶⁾ Van Gennep, *Le folklore de la Flandre et du Hainaut français*, pages 168 et suiv. Une observation intéressante pour les lecteurs espagnols: "Il est entendu que je n'y vois aucune influence italienne ou espagnole et qu'au contraire j'admets que les géants processionnels de l'Espagne, vu aussi leur date d'émergence historique, sont des transports de la Flandre dans la péninsule ibérique".

rissants au moyen âge, tels que Poperinghe, Alost, Audenarde, etc., qu'ils sont attestés pour la première fois. On comprend que l'on tenait beaucoup dans ces villes industrielles, exubérantes de vie, d'aisance et de joie, à donner aux grandes solennités un caractère somptueux et populaire à la fois; on comprend aussi que les municipalités, les corporations et les sociétés locales profitaient des fêtes publiques pour faire valoir le rôle qu'ils jouaient en agrandissant outre mesure les statues qu'elles promenaient, pour suivre l'exemple de l'église, dans les cortèges et processions. Les origines des géants processionnels dont on trouve les premières traces dès le 14^e siècle (à Poperinghe) et qui furent adoptés aux siècles suivants par les villes rivales, nous paraissent donc étroitement liées à cette vie urbaine et corporative, joyeuse et sensuelle à la fois qui florissait dans les Flandres dès le moyen âge. Voilà ce qui explique la répartition géographique et numérique de la coutume: supériorité évidente des Flandres qui en sont restées le centre jusqu'aujourd'hui et débordements dans le Cambrésis et l'Artois qui, on le sait, représentent la zone d'irradiation flamande par excellence.

"Chaque pays a ses jeux comme ses fêtes" — fait observer M. J. Brunhes dans un chapitre suggestif de la *Géographie humaine de la France* consacré aux jeux régionaux traditionnels — ⁽⁴⁷⁾ "adoptés depuis

⁽⁴⁷⁾ Brunhes, *Géographie humaine de la France* II, 423 et suiv.

longtemps et traditionnellement conservés comme des rites. Tels et tels pays se distinguent par leurs jeux autant que par leurs paysages". Voilà, en effet, un domaine particulièrement riche en aspects et en problèmes. Choisissons comme exemple les exercices populaires de tir (à l'arc, à l'arbalète, à l'arquebuse) dont l'origine remonte au lointain moyen âge et qui organisés depuis longtemps par des compagnies fédérées, ont gardé dans certains départements tout leur caractère traditionnel jusqu'à une époque assez récente. On les pratiquait sous le nom de tir à perche, tir à l'oiseau, etc., avant l'autre guerre, dans une grande partie du Nord de la France, dans les départements de l'Oise, de l'Aisne, du Pas-de-Calais (Artois) et du Nord (Flandre française) ⁽⁴⁸⁾. De là on peut les suivre à travers la Belgique et les Pays-Bas, pays particulièrement attachés à cette coutume ⁽⁴⁹⁾, jusqu'en Allemagne

⁽⁴⁸⁾ A. Hugo, *France pittoresque* II, 283, 314; H. Stein, *Arcs et archers*. Paris; E. Moreau-Nélaton, *Fleurs et bouquets, étude sur le jeu d'arc dans l'arrondissement de Château-Thierry*. Paris 1912 avec une carte géographique de l'extension (reproduite par Brunhes II, 427).

⁽⁴⁹⁾ Marinus, *Le folklore belge*. I, 259 et suivantes; J. A. Jolles, *De Schuttersgilden en Schutterijen van Limburg*. Publications de la Soc. hist. et arch. dans le Limbourg 1936 LXXII, 1 et suiv. 1937 LXXIII, 1 et suiv.; Schrijnen, *Nederlandsche Volkskunde*. 1933, pages 150, 200, 201, 270-271; J. de Vries, *Volk van Nederland*. Amsterdam 1937, pages 203 et suivantes.

(50). D'après la carte 11 de l'*Atlas der deutschen Volkskunde* le tir à l'oiseau est aujourd'hui inconnu au Sud de l'Allemagne; il jouit cependant d'une grande popularité dans les provinces du Nord: en Thuringe, Saxe et Brandebourg, en Slesvig - Holstein, Oldenbourg et au Nord-Ouest de l'Allemagne où il est depuis longtemps fortement enraciné. M. B. Huppertz (51) suppose que c'est dans les Flandres et les Pays-Bas, pays distingués par une vie urbaine particulièrement développée, qu'il faut chercher les origines des compagnies fédérées qui pendant des siècles ont maintenu les jeux d'exercices; c'est de là qu'elles se seraient propagées, sous le nom néerlandais de *gilde*, dans le Nord-Ouest, le Nord et le Centre de l'Allemagne. En effet, dans aucune partie de l'Allemagne, les sociétés de tir organisées ne sont aussi nombreuses et aussi largement répandues que dans les provinces rhénanes; c'est en 1313 qu'elles y sont pour la première fois attestées avec certitude. En présence de ces faits il sera permis de se demander si la

(50) August Edelmann, *Schützenwesen und Schützenfeste der deutschen Städte vom 13. bis zum 18. Jahrhundert*. München 1890; *Wir Schützen*, ouvrage édité par W. Ewald, Duisburg 1938. W. Ewald, *Die rheinischen Schützengesellschaften*. Zeischrift des Rheinischen Vereins für Denkmalpflege und Heimatschutz 1933, XXVI, 1 et suiv.

(51) B. Huppertz, *Räume und Schichten bäuerlicher Kulturformen in Deutschland*. Bonn 1939, pages 116-117.

Flandre a exercé aussi une influence sur le Nord-Est de la France auquel les exercices de tir organisés paraissent limités aujourd'hui. Le fait est que Philippe le Long, suivant l'exemple de souverains anglais, ordonna en 1319 à ses sujets de renoncer à tous jeux de palets, quilles, soules, etc. pour s'appliquer au tir à l'arc et aux exercices ayant un caractère militaire: "deciorum, tabularum, paleti, quilharum, soularum villarumque ludos et his similes, quibus subditi nostri ad usum armorum pro nostri defensione regni nullatenus exercentur... prohibemus... ordinantes quod... discant se exercere et habilitare in facto tractus baliste vel arcus in locis publicis"; les meilleurs tireurs recevront un prix (52). Malheureusement on ne sait pas exactement à quelle époque les premières sociétés de tir fédérées furent créées. La confrérie de Saint-Sébastien (patron des archers) de Valenciennes fut fondée en 1623; celle de Fresnes remonte à 1483; celle de Condé attribue son origine à ses compagnies d'archers établies en 1411; à Senlis (Oise) on signale des arbalétriers dès le 15^e siècle (53). Les sociétés d'arbalétriers de la Flandre française et de l'Artois remontent un peu plus haut: Douai: seconde moitié du 14^e siècle, Lille: 1405, Béthune: 1413,

(52) J. J. Jusserand, *Les sports et jeux d'exercice dans l'ancienne France*. Paris 1901, page 24.

(53) H. van Byleveld, *Jusqu'où s'étendent en France les Pays-Bas?* Anvers 1941, page 51.

Saint-Omer: 1395 ⁽⁵⁴⁾, celles des provinces rhénanes à 1412: Cuchenheim, 1403: Ahrweiler, Zülpich et 1313: Rheinbach ⁽⁵⁵⁾; dans le reste de l'Allemagne et en Suisse des sociétés d'archers et d'arbalétriers apparaissent également dès le 14^e siècle pour devenir plus nombreuses aux siècles suivants ⁽⁵⁶⁾. Quelle que soit la valeur que l'on attribue à ces dates tout à fait provisoires, le fait est que, par rapport aux exercices populaires de tir, la France du Nord, la Belgique, les Pays-Bas et l'Allemagne septentrionale forment une seule zone folklorique, caractérisée par les mêmes traditions, la même organi-

⁽⁵⁴⁾ G. Espinas, *Les origines du droit d'association dans les villes de l'Artois et de la Flandre française jusqu'au début du 16^e siècle*. Lille 1942, tome I, 320 424, 680, 884 (étude historique très importante).

⁽⁵⁵⁾ A. Wrede, *Eifeler Volkskunde*. Bonn - Leipzig 1924, pages 221, 283.

⁽⁵⁶⁾ Au. Edelmann, *Schützenwesen*, page 2: "In früheren Jahrhunderten finden sich keinerlei Spuren der Entstehung oder des Bestandes von Schützenvereinigungen, über welche nun freilich auch noch aus dem 13. Jahrhundert keine eigentlichen urkundlichen Belege, sondern allein Tradition und Sage bekannt sind"; "*Wir Schützen*", page 91: "Es ist nicht möglich, einen bestimmten Zeitpunkt für das erste Auftreten der Schützengilden anzugeben. Aus dem 14. Jahrhundert liegen die ältesten einwandfreien Nachrichten über die von Schützengilden veranstalteten Freischiessen vor"; R. Weiss, *Volkskunde der Schweiz*. Zürich 1946, pages 188-189.

sation (sous forme de guildes), les mêmes coutumes populaires; le fait est, aussi, que les exercices de tir pratiqués dans le Nord de la France y ont conservé leur vitalité au contact des traditions chères à la Flandre. En revanche il sera difficile d'en trouver des traces analogues dans d'autres provinces françaises.

CHAPITRE II. ETUDES GÉNÉRALES.

Parmi les ouvrages généraux qui nous permettent d'embrasser d'un seul coup d'oeil l'extension de faits folkloriques et ethnographiques sur le territoire de la France nous mentionnerons en premier lieu le monumental *Folklore de France* (1904-1907) de Paul Sébillot, ouvrage richement documenté et d'une érudition vraiment fascinante. Il est vrai qu'à cette époque-là l'étude géographique du folklore était encore peu développée en Europe; qu'on se rappelle aussi que l'auteur ne traite pas l'ensemble des traditions populaires de la France; malgré tout, la masse encombrante de détails présentés dans cet ouvrage, la délimitation exacte de leur extension et les nombreuses comparaisons qu'il renferme, lui donnent une valeur capitale comme source de tout genre d'études folkloriques, et de la géographie des traditions populaires en particulier. Il est —comme le fait observer M. Van Gennep (*Manuel III*, 141)— “le meilleur qui se puisse concevoir, si l'on tient compte de la variété presque illimitée des petits détails étudiés”. Quant à la richesse de la documentation et la fixation géographique des faits, seuls lui paraissent comparables les ouvrages d'Eugène Rolland consacrés à la faune et à la flore populaire de la France et le récent *Manuel*

de folklore français de M. A. Van Gennep, dont nous aurons l'occasion de parler tout à l'heure.

Nous mentionnerons en second lieu la *Géographie humaine de la France* de J. Brunhes, déjà citée dans les pages précédentes, la *Géographie économique et humaine de la France* de M. A. Demangeon ⁽¹⁾ et l'*Atlas de France* ^(1a), ouvrages géographiques dont nul folkloriste ne saurait se passer. Inutile d'insister ici sur l'importance de ces trois grands ouvrages comme guides du folkloriste et de l'ethnographe dans le domaine de la géographie de la France. Ce qui leur donne un intérêt particulier relativement au sujet qui nous occupe, c'est qu'on y trouve des cartes et (dans celui de J. Brunhes) des dessins et des chapitres entiers consacrés à des faits qui directement touchent au folklore et à l'ethnographie et qui y sont présentés dans leur diversité régionale et dans leur répartition géographique, véritables modèles d'un futur Atlas folklorique de la France.

A côté de ces grands ouvrages d'information générale, le livre publié en 1941 par le romaniste Albert Dauzat sur *Le village et le paysan de France* est digne

⁽¹⁾ A. Demangeon, *Géographie économique et humaine de la France*. Tome I. Paris, 1946. Tome II 1948; le récent ouvrage du géographe français n'a pu être consulté par moi qu'après l'impression de l'opuscule présent.

^(1 a) *Atlas de France*, publié par le Comité National de Géographie. Paris 1933 et suiv.

d'une attention particulière ^(1b). Des cartes-spécimens intercalées dans le texte, de nombreuses photographies et des dessins représentant des maisons campagnardes, des ustensiles agricoles, des costumes populaires, etc., et l'ordre suivi par l'auteur pour la présentation des faits montrent combien il lui importe d'illustrer la variété régionale des faits étudiés, de préciser leur répartition géographique et d'élucider, en partant de cette base, leur histoire. Maître de la géographie linguistique — domaine dans lequel il a excellé depuis une quarantaine d'années — M. A. Dauzat a le mérite d'avoir appliqué assez tôt les méthodes de la géographie linguistique à l'ethnographie, associant ainsi étroitement deux domaines qui ont tant de contacts. "La dialectologie va naturellement au folklore", déclara-t-il au Congrès de 1937, formulant ainsi ses propres expériences ⁽²⁾. En 1911 M. Dauzat publia (dans la "Revue du mois" XI, 592-600) un article intitulé *Les mouvements ethniques d'après les limites phonétiques*. Cette première étude qui contient en germe tout un programme, mais à laquelle les romanistes français et étrangers n'accordèrent presque aucune attention, fut suivie d'une

^(1 b) Nous n'avons pas encore pu consulter l'opuscule du même auteur *La vie rurale en France* (Coll. Que sais-je?).

⁽²⁾ A. Dauzat, *Rapports de la dialectologie et du folklore*. Travaux du 1^{er} Congrès International de folklore, pages 173-177.

série d'articles non moins instructifs publiés dans la revue "La Nature": sur les anciennes habitations rurales (1924), les types d'habitations (1932), l'évolution des costumes populaires (1932) et les anciens instruments aratoires (1934), articles que l'on retrouvera maintenant, complétés par bien d'autres, dans le livre mentionné ci-dessus. Souhaitons que l'exemple donné par M. Dauzat et qui inspirera certainement le *Nouvel Atlas linguistique de la France* (par régions) ⁽³⁾ projeté par lui depuis quelques années, soit suivi par la jeune génération des romanistes français.

Si méritoires que soient les efforts individuels tendant à donner une vue générale de la structure folklorique et ethnographique de la France — efforts demeurés jusqu'à présent assez rares — on ne saurait passer sous silence les recherches collectives dirigées vers le même but. Les questionnaires folkloriques dressés par la *Revue des traditions populaires* (en grande partie sur l'initiative de P. Sébillot) et les résultats obtenus

⁽³⁾ A. Dauzat, *Le Nouvel Atlas linguistique de la France*, dans le français moderne 1942, X, 1-10, 168. Les rédacteurs du nouvel *Atlas linguistique du Lyonnais* ont également établi "un questionnaire très proche des pensées du paysan lyonnais" (VRom 1946/47, IX, 384-387). Nous avons proposé une collaboration encore plus étroite entre linguistes et folkloristes pour le futur *Atlas linguistique du Portugal* (VKR 1943, XV, 352-357).

nus par ce moyen ⁽⁴⁾, les enquêtes officielles sur la maison rurale ⁽⁵⁾ et la collaboration des provinces françaises qui permit à M. P. Saintyves la publication de son *Corpus du folklore préhistorique* (1934-1936) démontrent clairement que la géographie des traditions populaires a tiré grand profit de ces recherches collectives. En 1935-1937 la *Commission de Recherches collectives* (en rapport avec l'Institut de Synthèse Historique et l'Encyclopédie Française) a recueilli, sur l'initiative de M. Lucien Febvre, un grand nombre de monographies portant sur les usages de moisson et les feux traditionnels, l'évolution de la forge de village et l'alimentation populaire dans diverses parties de la France ⁽⁶⁾. Tout récemment

⁽⁴⁾ Van Gennep, *Manuel*, Tome premier I, 58 et suiv.; Tome III, 12 et suiv.; Spécimens de questionnaires, pages 142 et suiv.; bibliographie.

⁽⁵⁾ A. de Foville, *Enquête sur les conditions de l'habitation en France*. 2 tomes. Paris, 1894, 1899.

⁽⁶⁾ R. Maunier, *Recherches collectives dans l'ethnologie et le folklore*. Revue de Synthèse 1936, XI, 15-26; A. Varagnac, *Documents de la Commission des Recherches Collectives*. RFoFr 1936, VII, 32-45; 131-138; 1937 VIII, 176-177; *Travaux du 1^{er} Congrès International de Folklore*, pages 123, 299; parmi les provinces qui ont déployé une grande activité dans le domaine des recherches collectives il convient de mentionner en premier lieu la Champagne, La Bourgogne (Côte-d'Or, Mâconnais) et les provinces basques qui disposent d'un organe excellent: le *Bulletin du Musée Basque*, Bayonne I-1924 et suiv.

le *Département et Musée des Arts et Traditions populaires de Paris*, fondé en 1937, a commencé à organiser des missions sur le terrain et des enquêtes systématiques (sur l'ancienne agriculture et l'outillage rural traditionnel) qui ont déjà donné de bons résultats ⁽⁷⁾. Pour plus de détails nous renvoyons le lecteur au rapport que M. G. H. Rivière, conservateur du Musée, a publié dans le "Schweizerisches Archiv für Volkskunde" 1947, pages 149 et suiv.

Il serait intéressant de reprendre les observations faites ci-dessus par rapport aux études ethnographiques du linguiste A. Dauzat et de poursuivre l'examen des rapports qui existent entre la géographie linguistique et la géographie des traditions populaires, de leurs méthodes surtout et des apports réciproques résultant de l'étude de problèmes communs à ces disciplines. Comme on pouvait s'y attendre et comme il a été démontré si excellemment depuis peu par M. A. Bach ⁽⁸⁾, les contacts entre les deux domaines sont nombreux et très étroits ⁽⁹⁾. La délimitation

⁽⁷⁾ *Travaux du 1^{er} Congrès International de Folklore*, pages 298-299; RFoFr 1937, VIII, 10, 177.

⁽⁸⁾ A. Bach, *Deutsche Mundartforschung*, Heidelberg 1934, pages 97 et suiv.: Dialektgeographie und Kulturkreisforschung; A. Bach, *Deutsche Volkskunde*, Leipzig 1937.

⁽⁹⁾ Dans le domaine allemand A. Bach avait été précédé par Th. Frings qui publia en 1930 un article

géographique des faits et les problèmes qui en découlent, le contraste entre zones archaïsantes et zones avancées, entre régions fortement différenciées et régions plus ou moins uniformes, les irradiations de certains faits et les effets qu'elles produisent, les forces historiques, géographiques, économiques et sociales enfin qui ont déterminé le tableau actuel — toutes ces questions regardent aussi bien la géographie linguistique que la géographie des traditions populaires.

particulièrement instructif *Sprachgeographie und Kulturgeographie* (Zeitschrift für Deutschkunde 1930, pages 546-562). On lira aussi avec profit les chapitres respectifs de l'ouvrage de F. Maurer, *Volksprache. Abhandlungen über Mundarten und Volkskunde*, Erlangen 1933 et de W. Roukens, *Wort- und Sachgeographie Südost-Niederlands und der umliegenden Gebiete*, Nijmegen 1937, pages 19, 21, 22, 90: "So berührt sich die Sprachgeographie aufs engste mit der Volkskundgeographie. Dass diese nicht mehr in ihrem vollen Umfang zu scheiden sind, haben Pessler, van Gennep, Schrijnen, Bach, Maurer und Jaberg-Jud eingehend dargelegt. Aber auf diesem Gebiet stehen wir in den Niederlanden ja erst am Anfang einer riesigen Arbeit, die uns einmal den tiefsten Einblick in die Volksseele der verschiedenen Landschaften und unseres gesamten Volkes gewähren dürfte. Es wird sich des öfteren zeigen, dass Volkskunde und Sprachgeographie sich gegenseitig den Weg weisen, ebenso wie Sprachgeographie und Geschichte".

Il est impossible d'énumérer ici tous les romanistes qui ont étudié sérieusement ces questions. Nous en

Qu'il nous soit permis d'illustrer ces rapports par quelques exemples.

En esquisant la répartition de certains faits folkloriques, nous avons relevé le contact étroit qui existe entre le Nord de la France et les pays germaniques voisins; on pourra y ajouter les exemples dont il sera question dans les chapitres suivants. La linguistique elle aussi, a décelé des influences qui, rayonnant du Nord-Est, se sont étendues aux provinces intérieures. Coïncidence fortuite? On ne saurait guère le croire. Mouvements historiques plutôt, dont il conviendra d'élucider le caractère et les effets.

On sait que la Bretagne, autonome jusqu'à la fin du 15^e siècle, a subi dès cette époque et de plus en plus l'influence du français ⁽¹⁰⁾. Dans la zone Est, sur la

avons déjà mentionné quelques-uns et nous y reviendrons dans le chapitre sur "mots et choses" (page 73). Qu'il suffise de rappeler ici H. Schuchardt, W. Meyer-Lübke, K. Jaberg, J. Jud, M. L. Wagner, G. Rohlfs, W. Giese, P. Scheuermeier, L. Spitzer, A. Dauzat, G. Vidossi, G. Bertoni, G. Bottiglioni, A. Griera, V. García de Diego, J. Leite de Vasconcellos, etc., et d'attirer l'attention du lecteur sur deux opuscules d'orientation générale: H. Urtel, *Volkskunde und romanische Philologie*. Hamburg 1919, 23 pages; G. Rohlfs, *Sprache und Kultur*. Braunschweig - Berlin - Hamburg, 1928, 34 pages. (Nouvelle édition espagnole, revue et augmentée *Lengua y cultura*, Mendoza 1951).

⁽¹⁰⁾ A. Dauzat, *La pénétration du français en Bretagne du XVIII^e siècle à nos jours*. Revue de philolo-

côte et le long des routes nationales, la langue littéraire a gagné du terrain; l'irradiation du français paraît irrésistible, le recul du breton définitif. L'influence française — se demandera-t-on — a-t-elle également ébranlé les traditions populaires du pays, ses coutumes pittoresques, sa civilisation autochtone? Cette ancienne Bretagne d'Emile Souvestre, des Le Braz, Le Goffic, cet armor plein de charmes et de beauté, a-t-il cessé d'exister? La mentalité bretonne a-t-elle changé aussi profondément que le font présumer les résultats d'élections que l'on a observés ces dernières années dans certains cantons et districts? Seules des recherches systématiques englobant les faits linguistiques aussi bien que ceux du folklore pourront résoudre ce problème délicat.

L'Est de la France est généralement considéré par les dialectologues comme une zone de recul linguistique, comparable sous ce rapport aux marches occidentales de l'Allemagne. L'Est de la France et l'Ouest de l'Allemagne forment — d'après l'heureuse formule de Th. Frings ⁽¹¹⁾ — une zone de recul dans laquelle subsiste un stade ancien de l'Europe occidentale. Envisagées du

gie française 1929, XLIII, 1-55; L. Weisgerber, *Das Bretonentum nach Raum, Zahl und Lebenskraft*. Halle 1940, pages 13 et suiv.; R. Panier, *Les limites actuelles de la langue bretonne. Leur évolution depuis 1886*. Dans: *Le français moderne* 1942, X, 97-115; *Atlas de France*, carte 81.

⁽¹¹⁾ Th. Frings, ouvr. cité, page 557.

point de vue folklorique et ethnographique, les deux zones contiguës présentent exactement le même caractère. Il n'est pas difficile de trouver dans la Franche-Comté, en Lorraine et dans les Ardennes des vestiges de traditions très anciennes ayant trait à l'agriculture, à la maison campagnarde et aux coutumes populaires — comme on en a relevés dans les zones confinantes allemandes. Des deux côtés de la frontière politique les influences extérieures ont été assez tardives. Il serait hors de propos d'entrer ici dans le détail et d'exposer tous les faits que l'on pourrait alléguer pour expliquer cette analogie vraiment frappante. Le lecteur devinera facilement qu'il s'agit de questions que la linguistique et le folklore sont appelés à discuter en commun.

Il ne serait pas difficile d'augmenter cette série d'exemples. Nous n'insisterons pas pour le moment. Qu'il nous soit cependant permis de porter notre attention sur un fait dont il sera plusieurs fois question dans les pages suivantes et qui nous paraît être d'un intérêt capital. On sait qu'il existe un contraste fondamental entre le Nord et le Midi de la France, contraste qui se montre sous les plus diverses formes: différence de race, de langue et même de caractère, vieille distinction entre pays de droit écrit (Midi) et de droit coutumier (Nord), opposition fondamentale entre les régimes agraires et les procédés de travail agricole, divergence éclatante aussi dans la construction des maisons rurales et bien d'autres faits de la

civilisation campagnarde. L'antagonisme entre le Nord et le Midi date certainement de temps bien lointains; au moyen âge la carte politique le manifestait bien clairement; depuis l'annexion des provinces du Midi à la couronne de France la langue et la civilisation du Nord n'ont pas cessé de s'infiltrer dans le Midi; aux temps modernes ces influences se sont même fortement accentuées; néanmoins le contraste subsiste jusqu'à l'heure actuelle, soit dans son originalité primitive, soit sous des formes plus ou moins atténuées; à certains égards l'ancien dualisme s'est même renforcé, les tendances progressistes du Nord agissant à l'encontre des tendances traditionalistes inhérentes au Midi.

L'antithèse entre le Nord et le Midi a été souvent discutée. Les romanistes s'en sont occupés sérieusement dès les temps de Gaston Paris. Mais ce n'est que tout récemment que l'on a commencé à l'étudier à fond et d'une manière systématique, en embrassant le problème dans sa totalité. En 1934, W. v. Wartburg présenta une thèse sensationnelle. D'après le célèbre romaniste de Bâle, le dualisme linguistique de la France serait dû aux invasions germaniques des IV^e et V^e siècles: "c'est l'invasion franque qui a créé une barrière linguistique entre le Sud et le Nord; c'est elle qui a donné au roman cette forme particulière connue sous le nom de français" ⁽¹²⁾. Dans la même année parut le premier

⁽¹²⁾ W. v. Wartburg, *Évolution et structure de la langue française*. Leipzig 1934, pages 56-57; id., *Die*

volume de la *Romania germanica* de M. E. Gamillscheg, dans lequel le grand philologue passe en revue l'apport que le gallo-roman doit aux Francs dans le domaine du vocabulaire, des noms de lieux et des noms de personnes, interprétant les emprunts au point de vue historique et délimitant en même temps leur diffusion géographique ⁽¹³⁾. Dès ce moment les philologues — français, belges et allemands surtout — n'ont pas cessé de discuter l'influence franque — influence, comme on sait, assez considérable — et les problèmes historiques qui s'y rattachent ⁽¹⁴⁾. Les historiens, eux aussi, ont

Entstehung von Sprachgrenzen im Innern der Romania, dans: *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur*, 1934, LVIII, 209-221; id., *Die Entstehung der romanischen Völker*. Halle 1939, pages 123 et suiv.; Th. Frings und W. v. Wartburg, *Französisch und Fränkisch*. ZRPh 1937, LVII, 193-210; 1939, LIX, 257 et suiv., 284 et suiv.

⁽¹³⁾ E. Gamillscheg, *Romania germanica. Sprach- und Siedlungsgeschichte der Germanen auf dem Boden des alten Römerreichs*. 3 tomes. Berlin - Leipzig, 1934 - 1936; E. Gamillscheg, *Germanische Siedlung in Belgien und Nordfrankreich*. Berlin 1938.

⁽¹⁴⁾ Qu'on lise par exemple les jugements d'un linguiste (A. Dauzat, *Tableau de la langue française*. Paris 1939, chapitre III: L'apport germanique) et d'un historien (F. Lot, *Que nous apprennent sur le peuplement germanique de la France les récents travaux de toponymie?* Comptes rendus des séances de L'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, Bulletin d'avril - juin

repris la question apportant à la discussion de nouveaux aperçus. En France, M. A. Brun, dans un article suggestif intitulé *Linguistique et peuplement: Essai sur la limite entre les parlers d'oïl et les parlers d'oc* (1936), a émis, sous forme d'essai d'explication, des théories toutes nouvelles (dualisme ethnique institué déjà dans la préhistoire) ⁽¹⁵⁾; un historien allemand, M. F. Petri, a insisté, pour sa part, sur l'intensité de la pénétration du Nord par les Francs ⁽¹⁶⁾. Bien avant la publication des travaux mentionnés ci-dessus, les études sur l'histoire rurale française avaient orienté l'attention des savants vers le problème du dualisme Nord-Midi dans le domaine des régimes agraires. C'est M. Marc Bloch, auteur d'un livre capital sur *Les caractères originaux de l'histoire rurale française*, publié en 1931 à Oslo, qui le premier formula le problème avec précision. "L'opposition de deux grandes zones d'assolement sur le sol de la France", déclara-t-il, "traduit le heurt de deux grandes formes de civilisation agraire que l'on peut, faute de mieux, appeler civilisation du Nord et civilisation du

1945, pages 289-298); A. Alonso, *Partición de las lenguas románicas de occidente*. Dans: *Miscelania Fabra*. Buenos Aires, 1943, pages 81 et suiv.

⁽¹⁵⁾ Aug. Brun, *Linguistique et peuplement*. RLiRo 1936, XII, 165-251.

⁽¹⁶⁾ Fr. Petri, *Germanisches Volkserbe in Wallonien und Nordfrankreich*. 2 tomes. Bonn 1937; Fr. Steinbach - Fr. Petri, *Zur Grundlegung der europäischen Einheit durch die Franken*. Leipzig 1939.

Midi, constituées, toutes deux, sous des influences qui nous demeurent encore profondément mystérieuses: ethniques et historiques sans doute, géographiques aussi". Stimulés par son exemple, les géographes français (MM. Dion, Faucher, Parain surtout) se sont efforcés d'élucider ce contraste, envisageant le problème des points de vue les plus différents ⁽¹⁷⁾. Seule la géographie des traditions populaires, en ce qui concerne cette question importante, est restée en retard ⁽¹⁸⁾. Cependant, elle aus-

⁽¹⁷⁾ G. Roupnel, *Histoire de la campagne française*. Paris 1932; R. Dion, *Essai sur la formation du paysage rural français*. Tours 1934; R. Dion, *Le Val de Loire. Etude de géographie régionale*. Tours 1934; D. Faucher, *Polyculture ancienne et assolement biennal dans la France méridionale*. Dans: Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest 1934 V, 241-255; D. Faucher, *Géographie agraire. Types de culture*. Lisbonne 1935; D. Faucher: compte-rendu du livre de G. Roupnel dans Annales du Midi 1933, XLV, 400-410; J. Blache, *Aspects récents sur la formation du paysage rural français*. RGAIP 1935 XXIII, 121-136, etc.

⁽¹⁸⁾ Nous avons porté l'attention sur le sujet à plusieurs reprises: *Volkskundliche Forschung in Südfrankreich*. VKR 1928, I, 53-55; *Die romanischen Völker*, publié dans: Bernatzik, *Die Grosse Völkerkunde*. Leipzig 1939 I, 113-153 (particulièrement pages 126-128); *Mittelmeerländisch-römisches Kulturerbe in Südfrankreich*. Dans: Festschrift Jakob Jud. Genève - Zürich 1943, pages 339-363.

On trouvera des cartes des grandes limites ethnographiques de la France dans G. Jeanton, *Enquête sur les*

si est appelée à prendre la parole dans la discussion générale ⁽¹⁹⁾.

Nous avons déjà parlé, dans un chapitre précédent, des services que la linguistique, et plus particulièrement l'étude des mots, peuvent rendre à la géographie des traditions populaires ⁽²⁰⁾. En effet, les problèmes qui se rattachent à l'origine des mots et à leur diffusion géographique, touchent souvent l'ethnographie et le folklore. L'étude combinée des "mots" et des "choses" a même donné naissance à un mouvement dont le programme a trouvé une expression bien significative dans la revue "Woerter und Sachen" (publiée à Heidelberg, depuis 1909) et dans un grand nombre d'études spéciales embrassant les sujets et les pays les plus divers ⁽²¹⁾. Éluclider l'histoire des "mots" par l'observa-

limites des influences septentrionales et méditerranéennes en France. Fasc. I, 10-11; Brun RLIRo XII, 167; E. Violet, *Les patois mâconnais*. Paris 1936, page 82; A. Helbok, *Grundlagen der Volksgeschichte Deutschlands und Frankreichs*. Berlin - Leipzig 1937, Atlas, carte 99. Voir sur la limite des toitures ci-dessous page 190 et sur les enquêtes de G. Jeanton ci-dessus page 43.

⁽¹⁹⁾ Nous ne saurions passer sous silence le livre instructif de M. W. Wandruszka von Wanstetten, *Nord und Süd im französischen Geistesleben*. Jena - Leipzig 1939.

⁽²⁰⁾ Voir ci-dessus pages 26 et suiv.

⁽²¹⁾ Comme initiations méthodiques on recommandera surtout les articles suivants: R. Meringer, *Wörter*

tion exacte des "choses" qu'ils désignent et illustrer d'autre part l'histoire de la civilisation humaine à l'aide de faits linguistiques, voilà le but de ce mouvement qui, sous les auspices de philologues éminents tels que H. Schuchardt, R. Meringer et W. Meyer-Lübke, a pris, dès le commencement de notre siècle, un essor magnifique ⁽²²⁾. Qu'il nous suffise ici de porter notre attention

und Sachen. Germanisch-romanische Monatsschrift 1909, I, 593-598; H. Schuchardt, *Cose e parole*. Primo Congresso di Etnografia Italiana, Roma 1911; M. L. Wagner, *Die Beziehungen zwischen Wort - und Sachforschung*. ib. 1920 VIII, 45-58; H. Schuchardt, *Sachen und Wörter*. Dans: *Anthropos* 1912, VII, 827-839 (étude reproduite dans *Hugo Schuchardt - Brevier*, zusammengestellt und erläutert von L. Spitzer. Halle 1928, pages 122-135); O. Lauffer, *Quellen der Sachforschung: Wörter, Schriften, Bilder und Sachen*. Dans: *Oberdeutsche Zeitschrift für Volkskunde* 1943, XVII, 106-131 et les études classiques de H. Schuchardt sur l'étymologie de *trouver* (*Romanische Etymologien* II 1899) et le magnifique hommage *Hugo Schuchardt an Adolf Mussafia*. Graz 1905 qui traite des problèmes particulièrement intéressants pour les romanistes.

⁽²²⁾ Dans une bibliographie complète on ne saurait passer sous silence les dictionnaires spéciaux qui rendent souvent des services considérables. "La préoccupation du réel" — fait observer M. O. Bloch — "a une autre conséquence. Depuis quelques années on se plaît à faire des travaux où l'on décrit le vocabulaire d'une technique; on trouve depuis assez longtemps déjà des descriptions de ce genre, notamment en Wallonie. Mais aujourd'hui

sur quelques travaux dans lesquels la variété géographique des faits — phénomène qui nous intéresse plus spécialement — se manifeste d'une façon particulièrement nette.

Dans le domaine roman une des premières études de ce genre est celle publiée par W. Meyer-Lübke dans le premier volume de "Wörter und Sachen" (1909) sur l'histoire des ustensiles de battage et

ce genre de travaux sort du milieu des savants locaux et devient même la matière de thèses d'université. C'est en somme un élargissement des vues des dialectologues qui se rapprochent ainsi des folkloristes, de même que ceux-ci n'ont jamais été indifférents aux parlers populaires" (O. Bloch dans: *Où en sont les études de français*. Paris 1935, page 182). Pour le domaine gallo-roman, voir la liste des vocabulaires spéciaux établie par v. Wartburg, *Bibliographie des dictionnaires patois*. Paris 1934, page 142. Nous donnerons quelques exemples qui pourront illustrer la richesse de la matière: H. Frenay, M. Fréson et J. Haust, *Le tressage de la paille dans la vallée du Geer. Etude dialectale avec illustrations*. Liège 1922, 54 pages; J. Haust, *La houlellerie liégeoise. Vocabulaire philologique et technologique*. Liège 1926, 240 pages, 253 figures; W. Egloff, *La viticulture du Beaujolais*. Mélanges A. Duraffour. Paris - Zurich 1939, pages 139-165; A. Rohe, *Die Terminologie der Fischersprache von Grau d'Agde (Hérault)*. Thèse de Tübingen 1934 (terminologie de la pêche d'un port méditerranéen); J. Amades, *Vocabulari dels vells oficis de transport*. Dans: *Butlletí de dialectologia* 1934, XXII, 59-239; R. de Sá Nogueira, *Subsídios para o estudo*

de dépiquage du blé dans la Romanía, étude particulièrement importante au point de vue méthodique, et qui accorde une large place à la France ^(22a). La variété des dénominations - *battre*, désignation originellement propre au Nord, d'où elle a rayonné comme mot littéraire vers le Midi et jusqu'en Catalogne; *escoudre*, *ecoure* (= lat. EXCUTERE), géographiquement limitées à une partie du Sud-Est de la France; *marcher* qui apparaît à l'Est et *cauca* (= lat. CALCARE), propre à une partie du Midi - laissent bien de-

da linguagem das salinas (saliculture de la côte portugaise). Dans: A Língua Portuguesa, 1935, IV, 75-144; étude dont on trouvera le pendant dans l'enquête de Y. Pino Saavedra sur la saliculture chilienne (Anales de la Facultad de Filosofía y Educación, Sección de Filología, 1938 II, 77 et suiv.) et de E. Amaya Valencia y L. Florez, *Transporte y elaboración de la sal en Zipaquira*. Boletín del Instituto Caro y Cuervo, Bogotá, III, 1947, 171-227. Une riche documentation de la vie de la pampa argentina est présentée par Tito Saubidet, *Vocabulario y refranero criollo*. Buenos Aires, 3^e éd., 1949.

Rappelons enfin le grand ouvrage de A. Maissen, *Werkzeuge und Arbeitsmethoden des Holzhandwerks in Romanisch Bünden. Die sachlichen Grundlagen einer Berufssprache*. Genève - Zürich 1943, LVIII - 227 pages, 178 figures et photographies, ouvrage magnifique et modèle de ce genre d'études.

^(22 a) W. Meyer-Lübke, *Zur Geschichte der Dreschgeräte*. WS 1909, I, 211-244.

viner la différenciation des procédés de travail qui existaient autrefois et qui existent encore aujourd'hui sur le sol de la France. Des survivances curieuses d'ustensiles primitifs de battage, tels que la *lato* = 'longue perche pour battre le blé', témoignée dans l'Aveyron (cf. fig. 4 a), et *verge* = 'perche de châtaignier munie de deux tiges de buis (*vergeons*)', usitée dans le d^{pt} de la Drôme, le contraste entre le battage du blé à l'aide de bâtons ou de fléaux propre au Nord et le foulage sous les pieds des animaux qui distingue le Midi, l'absence de traîneaux à battre si familiers à l'Orient, au Nord de l'Afrique et à la Péninsule ibérique (esp. *trillo*, *trasmont. trillo*) sur le sol de la France et la diffusion du rouleau à battre, instrument relativement récent signalé par Meyer-Lübke dans les Bouches-du-Rhône (en contact étroit avec le Nord de l'Italie), démontrent nettement l'intérêt de l'étude de M. Meyer-Lübke pour la géographie ethnographique. Des relevés postérieurs ont contribué à compléter ce tableau; mais ce n'est que tout récemment que des géographes et des ethnographes de profession ont repris la discussion du problème mis pour la première fois en évidence par le grand romaniste ⁽²³⁾.

⁽²³⁾ Parmi les études récentes nous relèverons les suivantes: F. Krüger, *Alte Dreschverfahren in der Romania*. Dans: Travaux du 1^{er} Congrès International de Folklore, pages 72-84; Ch. Parain, *Les anciens procédés de battage et de dépiquage*. ib., pages 84-91; P. Scheuermeier, *Les anciens procédés de battage et de*

L'ouvrage de M. W. Gerig ⁽²⁴⁾ sur la terminologie de la culture du chanvre et du lin dans les dialectes franco-provençaux et les dialectes confinants, paru quelques années plus tard, en 1918, est lui aussi d'une grande importance pour la géographie ethnographique de la France. Partant de la Suisse romande où se sont conservées de nombreuses traces de cette vieille culture, M. Gerig a utilisé largement les sources d'information que présente la France, particulièrement les dictionnaires patois, afin de donner à ses déductions une base aussi vaste que possible. Procédant à une comparaison systématique des faits, M. Gerig signale une variété d'objets et de procédés de travail vraiment étonnante, conditionnée non seulement par des éléments géographiques, mais déterminée en grande partie par le jeu de forces historiques. L'apport considérable des langues germaniques au vocabulaire gallo-roman, apport qui fait présumer une influence assez forte des méthodes de culture développées dans ces pays, les survivances d'anciennes traditions relevées dans des zones écartées du domaine gallo-roman (et dont la répartition

dépiquage. ib., pages 91-98; F. Krüger, *Die Hochpyrenäen*. Hamburg 1939, C II, 185-347 (avec bibliographie).

⁽²⁴⁾ W. Gerig, *Die Terminologie der Hanf- und Flachskultur in den frankoprovenzalischen Mundarten, mit Ausblicken auf die umgebenden Sprachgebiete*. Heidelberg 1918, X - 104 pages.

géographique est cartographiquement fixée par l'auteur) et la propagation de certains faits dans la direction Nord-Sud, témoignée par la diffusion d'ustensiles très importants (comme par exemple la broie) démontrent nettement l'intérêt que l'ouvrage de M. Gerig, presque exclusivement fondé sur l'observation des faits actuels, présente pour l'histoire de la civilisation rurale de la France. L'ouvrage important publié en 1926 par le suédois R. Jirlow sur la terminologie de la culture du lin dans les langues germaniques ⁽²⁵⁾, les riches matériaux que présentent l'*AIS* et l'*ALC*ors et une série d'études régionales concernant la Péninsule ibérique ⁽²⁶⁾ et l'Est de l'Europe ⁽²⁷⁾ permettent maintenant d'aborder les problèmes posés par M. Gerig avec des instruments de travail mieux appropriés à la tâche; le jour approche où il sera possible de tracer, suivant la méthode comparée,

⁽²⁵⁾ R. Jirlow, *Zur Terminologie der Flachsbereitung in den germanischen Sprachen*. I: *Die Hanfbereitung*. Göteborg 1926, XXXIV - 158 pages. La seconde partie n'a pas paru.

⁽²⁶⁾ On trouvera la bibliographie dans F. Krüger, *Die Hochpyrenäen*. D 1-66 et dans une étude postérieure *A cultura do linho no Vale do Rio Ibias (Astúrias)* parue dans les "Miscelânea de Estudos à Memória de Cláudio Basto". O Porto, 1948, pages 193-207.

⁽²⁷⁾ Manninen, *Die Sachkultur Estlands*. Tartu 1933, II, 130-142; D. Zelenin, *Russische (ostslavische) Volkskunde*. Berlin - Leipzig 1927, pages 149 et suiv., etc.

l'histoire de la culture du chanvre et du lin dans tous les pays de l'Europe.

Comme la thèse de M. Gerig, celle présentée en 1926 par M. Franz Hobi sur les appellations de la faucille et de la faux dans les dialectes de la Suisse occidentale ⁽²⁸⁾ dépasse de beaucoup le cadre géographique indiqué par le titre. Suivant l'exemple de M. Gerig, M. Hobi étend ses recherches bien au delà de la Suisse, en accordant à la France une attention particulière. De même que M. Gerig il insiste sur les problèmes ethnographiques que suggère le sujet, tout en faisant ressortir la répartition géographique des faits et les transformations qui se sont opérées au cours des temps dans l'emploi et la désignation des ustensiles en question. Quant à la France, c'est le mérite de M. Hobi d'avoir relevé dans une étude linguistique l'importance de problèmes auxquels les ethnographes n'avaient guère prêté l'attention qu'ils méritent. On regrettera cependant que ses déductions n'aboutissent pas encore à des conclusions qui permettent d'embrasser d'un coup d'oeil les mouvements qui ont déterminé le tableau ethnographique actuel. C'est que M. Hobi s'est évidemment trompé dans l'interprétation étymologique d'un mot —le *volant*— particulièrement important dans l'histoire des désignations de la faucille et des questions ethnographiques s'y

⁽²⁸⁾ Fr. Hobi, *Die Benennungen von Sichel und Sense in den Mundarten der französischen Schweiz*. Heidelberg 1926, VIII - 48 pages.

rattachant. Réservant la discussion détaillée de la thèse soutenue par M. Hobi quant au *volant* (mot auquel il attribue une origine préromane) à une occasion prochaine, nous exposerons brièvement l'histoire des ustensiles de moissonnage utilisés en France, telle qu'elle nous est révélée par une étude approfondie de la question.

Parmi les faucilles utilisées dans l'ancienne Europe pour couper le blé ⁽²⁹⁾ il faut distinguer deux types différents: la faucille dentée avec laquelle on sciait les épis à poignées, d'un mouvement assez brusque, et la faucille à tranchant lisse qui permettait d'abattre d'un seul coup des quantités considérables d'épis; cf. fig. 2 b.

La faucille dentée doit avoir été autrefois très répandue dans les campagnes françaises. On en trouve des traces un peu partout jusqu'à une époque assez récente: dans le Midi où elle s'est même conservée —en contact étroit avec les autres pays méditerranéens— jusqu'aujourd'hui dans certains districts et où elle doit avoir existé au moins dès l'époque romaine; au Sud-Est où elle est aussi largement répandue, à l'Ouest (jusqu'en Bretagne) et dans certains districts des provinces de l'Est.

Dans les riches plaines du Nord on commença assez tôt —comme dans d'autres pays à blé de l'Europe septentrionale— à couper le blé à l'aide de la faucille à tranchant lisse, procédé qui, tout en facilitant le travail, donnait de meilleurs résultats. C'est ce type de faucille

⁽²⁹⁾ L. Rüttimeyer, *Ur-Ethnographie der Schweiz*. Basel 1924, pages 288-297: la faucille dentée.

qui peu à peu prit le dessus, rayonnant dans diverses directions et refoulant l'ancienne faucille dentée à la périphérie de la France. Nous en avons une preuve éclatante dans la propagation du terme *volant*, désignation exclusivement réservée à la faucille sans dents, laquelle, rayonnant du Nord, fut adoptée dans des parties considérables de l'Est et même du Midi de la France.

A l'extrême Nord-Est (dpts du Nord et du Pas-de-Calais) la faucille ordinaire lisse fut remplacée par la *pique* semblable à une courte faux à manche recourbé, type plus perfectionné et qui y fut introduit par des moissonneurs flamands à une époque probablement assez rapprochée ⁽³⁰⁾.

Le tableau que nous venons d'esquisser ne correspond plus à la réalité. C'est que, dans de vastes zones de la France, on ne coupe plus le blé à la faucille, mais à la faux. Cette innovation, progrès considérable de la technique agricole, vient des pays germaniques; c'est de là que la faux fut introduite comme ustensile de moissonnage dans l'extrême Nord-Est, en Picardie et aux environs de Paris à l'époque de la Révolution. Rayonnant du Nord-Est elle s'est répandue, dans un temps relativement court, dans l'intérieur de la France et même dans le Midi. C'est seulement dans quelques régions écartées (Sud-Ouest, Ouest, Pyrénées surtout) que l'usage de la faucille s'est sporadiquement maintenu.

⁽³⁰⁾ Voir ci-dessus page 29.

Les faits que nous venons d'indiquer en retraçant l'histoire de deux ustensiles bien simples et insignifiants au premier abord ^(30a), méritent bien qu'on s'y arrête un moment. Les traits nettement méditerranéens que nous avons observés dans le Midi et les accords étroits qui existent entre le Nord de la France et les pays germaniques voisins, le caractère traditionaliste propre à de vastes zones du Midi et de l'Ouest et les tendances progressistes que nous avons constatées dans les plaines du Nord, les transformations enfin qui, rayonnant du Nord, se sont opérées au cours des temps sur le territoire de la France, —tendances qui se manifestent, comme on l'a observé, jusque dans les moindres détails— révèlent des faits dont on ne saurait trop souligner l'importance puisqu'ils suscitent des problèmes intimement associés au développement général de la civilisation rurale de la France. Il y aura donc lieu d'y revenir dans les chapitres suivants.

^(30 a) Qu'il nous soit permis de rappeler ici ce que M. Bruno Schier a écrit dans son étude déjà citée *Vom Aufbau der deutschen Volkskultur*, page 334: "Wir müssen uns daran gewöhnen, selbst die alltäglichsten Erscheinungen unseres Volkslebens als Geschichtsquellen zu betrachten, die an Zeugniskraft hinter alten Urkunden und Chronikern in keiner Weise zurückstehen. Man kann aus einer Flureinrichtung und einem Ackergerät, aus einer Hausform und einer Frauenhaube mehr kulturgeschichtliche Belehrung schöpfen als aus vielen Aktenbündeln unserer Archive".

Parmi les travaux linguistiques touchant directement la géographie ethnographique de la France ceux du romaniste suisse Karl Jaberg, un des créateurs de l'*AIS* et membre du Comité de l'*Atlas der Schweizerischen Volkskunde*, méritent une mention particulière. Dans une étude lumineuse consacrée à la civilisation et à la langue des Grisons, M. Jaberg (qui côtoie à côtoie avec Jacob Jud⁽³¹⁾ a le plus contribué à faire valoir en Suisse les méthodes de la géographie linguistique) développa en 1921 une thèse intéressante, exposant qu'il était bien possible, à l'aide de méthodes combinées, "von der sprachlichen Seite in das Dunkel alter Zustände einzudringen, das die Geschichte nicht zu erhellen vermag"⁽³²⁾ et il démontra peu après l'importance de cette thèse en élucidant d'une façon frappante des faits ethno-

⁽³¹⁾ De nombreuses études de première qualité, la belle revue *Vox Romanica* et la série *Romanica Helvetica*, publiées en collaboration avec son collègue A. Steiger, les excellentes thèses de doctorat, enfin, issues de son école, démontrent nettement combien la linguistique et l'ethnographie romanes doivent à l'infatigable activité de ce grand savant suisse. On trouvera une bibliographie des publications de J. Jud dans les mémoires dédiés au savant à l'occasion de son 60^{me} anniversaire sous le titre significatif *Sache, Ort und Wort* [= *Romanica Helvetica* 20]. Zürich 1943, XIX - 839 pages.

⁽³²⁾ K. Jaberg, *Kultur und Sprache in Romanisch-Bünden*. Akademischer Vortrag. Bern 1921, reproduit dans K. Jaberg, *Sprachwissenschaftliche Forschun-*

graphiques à l'aide de témoignages linguistiques dans une étude spéciale consacrée aux méthodes et ustensiles de dépiquage dans les Grisons⁽³³⁾.

Les études de M. Jaberg qui nous intéressent dans ce moment, concernent un chapitre de l'histoire des costumes français. On sait combien le costume — le costume bourgeois autant que le costume campagnard — est sujet au changement; les modes évoluent continuellement; elles se répandent dans l'espace avec une rapidité souvent déconcertante. C'est donc une tâche particulièrement séduisante que de suivre ce jeu capricieux à travers les âges et les pays. M. Jaberg dut envisager ces problèmes quand il se mit, en 1908, à expliquer la répartition géographique des différentes désignations relatives au vêtement de la jambe (*braie*, *chausses*, *bas*, *culotte*, *pantalon*) signalées par la carte 373 de l'*Atlas linguistique de la France*⁽³⁴⁾. La question spéciale posée aux dialectologues — comment et dans quelle mesure les changements de la mode se reflètent-ils dans la répartition géographique des mots? — est au fond un problème ethnographique. Il est évident

gen und Erlebnisse [= *Romanica Helvetica* VI]. Paris - Zürich 1937, pages 35-54.

⁽³³⁾ K. Jaberg, *Dreschmethoden und Dreschgeräte in Romanisch Bünden*. Dans: Bündnerisches Monatsblatt 1922, reproduit dans K. Jaberg, *Sprachwissenschaftliche Forschungen und Erlebnisse*, pages 70-96.

⁽³⁴⁾ K. Jaberg, *Sprachgeographie. Beitrag zum Verständnis des Atlas linguistique de la France*. Aarau 1908.

qu'on ne saurait comprendre la réaction de la langue sans une connaissance profonde des mouvements historiques qui l'ont provoquée; il n'est pas moins certain que ceux-ci trouvent une illustration plus ou moins parfaite dans les transformations que révèle le tableau linguistique. Inutile d'ajouter que la documentation historique doit être aussi riche que possible, l'horizon de l'observateur aussi étendu que les circonstances le permettent. C'est de telles considérations qu'est née l'étude de M. Jaberg *Zur Sach- und Bezeichnungsgeschichte der Beinbekleidung in der Zentralromania*, parue en 1926 dans la revue "Wörter und Sachen", dans laquelle le savant suisse a repris le sujet en question. Ce qui ne pouvait être esquissé qu'à grands traits dans l'article dont nous venons de parler, y est largement développé; la base historique y est étendue, le cadre géographique des observations considérablement élargi. Mais ce qui donne à la nouvelle étude son caractère particulier, c'est sa valeur méthodique, c'est la symbiose heureuse de l'histoire, de l'ethnographie et de la linguistique qui la distingue et qui servira toujours de modèle aux travaux analogues (35*).

* *
*

(35 a) On trouvera la bibliographie des publications de K. Jaberg dans l'ouvrage cité ci-dessus *Sprachwissenschaftliche Forschungen und Erlebnisse*, pages XV - XXII.

Les études linguistiques mentionnées ci-dessus concernent la civilisation matérielle. Le folklore proprement dit tirera plus de profit des dénominations de plantes, d'animaux, de phénomènes atmosphériques, des coutumes populaires et des pratiques superstitieuses. Voilà ce que démontrent d'une façon frappante les chapitres respectifs du *Folklore de France* de P. Sébillot, les riches collections de la *Flore populaire* et de la *Faune populaire de la France* que nous devons à l'infatigable Eugène Rolland et les innombrables études spéciales (en grande partie thèses de doctorat suisses et allemandes) écrites par des romanistes (35). Ici encore la répartition géographique des mots pose souvent des problèmes qui ne peu-

(35) Il suffira de donner ici quelques titres: W. O. Streng, *Himmel und Wetter in Volksglaube und Sprache in Frankreich*. Annal. Acad. Scient. Fennicae 1915; R. Riegler, *Das Tier im Spiegel der Sprache*. Dresden - Leipzig 1907; R. Riegler, *Tiernamen*. Dans: HDA VIII, 863-901; E. Schott, *Das Wiesel in Sprache und Volksglauben der Romanen*. Thèse de Tübingen 1935; P. H. Böhringer, *Das Wiesel, seine italienischen und rätischen Namen und seine Bedeutung im Volksglauben*. Thèse de Bâle 1935; M. L. Wagner, *Weitere sardische Tiernamenstudien I: Das Wiesel*. Dans: Archivum Romanicum 1934, XVIII, 18 pages; R. Riegler, *Wiesel*. Dans HDA IX, 578-597; H. Marzell, *Wörterbuch der deutschen Pflanzennamen*. Tome I, embrassant les lettres A - C, 1412 pages. Leipzig 1943. Pour plus de détails, G. Rohlf, *Sprache und Kultur*, pages 19-33.

vent être résolu que par des recherches folkloriques. Voici un exemple tiré du domaine des coutumes populaires.

Dans sa thèse consacré à l'influence du culte de Saint Nicolas sur la langue française, Mlle. Gertrude Franke ⁽³⁶⁾ parle du *colas* (Nicolas) qui signifie une espèce de beignet à forme humaine dont on fait cadeau aux enfants le jour de Saint Nicolas dans une partie de la Franche-Comté, et elle ajoute que des gâteaux de ce genre se retrouvent aussi dans les parties occidentales et septentrionales de l'Allemagne. En réalité il s'agit d'une coutume beaucoup plus largement répandue, commune à une grande partie du Nord-Est et de l'Est de la France en contact direct avec les pays germaniques voisins.

Quant aux provinces rhénanes, Mlle. Maria Elisabeth Weyh a collectionné tous les matériaux disponibles dans son étude *Rheinische Gebädbrote*, illustrant en même temps la répartition géographique des diverses dénominations à l'aide de cartes ⁽³⁷⁾. Dans les dialectes rhé-

⁽³⁶⁾ G. Franke, *Der Einfluss des Nikolauskultes auf die Namengebung im französischen Sprachgebiet*. Tirage à part de *Romanische Forschungen* 1934, XLVIII, 134 pages.

⁽³⁷⁾ Maria Elisabeth Weyh, *Rheinische Gebädbrote*. Dans: *Rheinische Vierteljahrsblätter* 1939, IX, 105-148; Josef Müller, *Rheinisches Wörterbuch*, s. v. *klas*; C. C. van de Graft, *Le pain et les gâteaux de Saint-Ni-*

nans les gâteaux représentant Saint Nicolas sont désignés par les mots *klasmann* (homme S. N.), *weckmann* (*mann* = homme, *weck* = nom commun d'un gâteau spécial), ou simplement *mann* (= homme). La même coutume et les mêmes dénominations se retrouvent dans la partie occidentale de la Basse-Allemagne et dans les Pays-Bas: à Osnabrück on parle de *klauserl*, dans le Comté de Bentheim de *niklas*, dans la Frise orientale de *sünnerklaaskerl* (ou *rüter up peerd* = chevalier) ou *sünnerklaasgoot* (= gâteau de S. N.), désignation qui s'étend jusqu'en Hollande (1622 *St. Nikolausgoed*). Dans le Harz on fait le jour de S. N. des *nikolaushörnchen*, en Thuringe des *semmelmänner*, *nikolauszöpfe*, *nikolausmänner* et *pfefferkuchenreiter*, dans le Voigtland et dans le Erzgebirge des *nickelszöpfe*. Au Sud-Ouest de l'Allemagne et en Suisse on rencontre le *klausemann*, *klausenmannle*, *klos* (à côté de *schweizer* = 'suisse' ou *hanselmänner*) Souabe, *klausenmännle* (et *klausenweible*) Allgäu ⁽³⁸⁾, *mannli* Zurich, etc. Des Pays-Bas et de Flandres (*nicolaasgoed*, *sinterklaas*) la coutume s'étend jusqu'en Wallonie.

colas. Compte rendu du Congrès de l'Institut International d'Anthropologie d'Amsterdam 1927; Höfler, *Gebädbrote*. ZVo 1902, XII, 80 et suiv., 198 et suiv.; HDA III, 392, VI, 1101; ADVo carte 60.

⁽³⁸⁾ Sur la compagne de Saint Nicolas, appelée *klasin*, *nikloweibel*, *kehrweibel*, *klasfrau* voir ADVo carte 60; HDA VI, 1097-1098; Müller, *Rheinisches Wörterbuch*, s. v. *klasfrau*.

Ici nous rencontrons le *bouname di coûke*, *bouname di passe* (= pâte) = 'bonhomme', figure en pâte à gâteau ou en pain d'épice de Verviers, la *coûke di Sint Nicoley*, *coûke di Dinant* (pain d'épice de Dinant) ou simplement *dinant* ⁽³⁹⁾. A Dunkerque (Flandre française) le *Sint-Nicolas* représente un homme monté sur un âne ⁽⁴⁰⁾. Une forme analogue se retrouve en Artois (c'est le *baudet* = âne, cf. fig. 14 c.) ⁽⁴¹⁾ et en Lorraine, où le gâteau en pain d'épices représentant Saint Nicolas, soit seul, soit monté sur sa bourrique, est appelé *Saint-Nicolas* ⁽⁴²⁾. Dans la Franche-Comté nous retrouvons le *colas* déjà mentionné ci-dessus.

⁽³⁹⁾ Haust, *Dict. liég.* 104, 172 (*coûke*), 211 (*dinant*), avec reproductions; wall. *fé sin-nikolèie* = 'faire des cadeaux aux enfants sous le nom de St. Nicolas', *afair di sin-nikolèie* = 'jouet d'enfant, joujou', etc.

⁽⁴⁰⁾ K. Bauer, *Gebäckbezeichnungen im Gallo - Romanischen*. Thèse de Giessen 1913, page 70, fig. 41.

⁽⁴¹⁾ Edmont, *Lexique Saint-Polois* 111 avec reproduction: sorte de cavalier en pain d'épices que l'on fabriquait à Saint-Pol aux approches de la Saint-Nicolas. Les mamans ne manquent jamais, le jour de la fête de ce saint, d'en déposer un ou plusieurs dans le bas de leur bébés; Bauer, *ouvr. cité* 13, fig. 1; RFoFr III, 15.

⁽⁴²⁾ Bauer 70; RFoFr III, 247; Sauvé, *Le folklore des Hautes-Vosges*. Paris 1889, page 362; Westphalen, *Petit dictionnaire des traditions populaires messines*, page 511: Autrefois les enfants observaient le coucher du soleil les trois jours précédant le 6 décembre.

Ces indications suffisent pour donner une idée approximative de la diffusion des gâteaux de S. N. La coutume est particulièrement enracinée dans la partie occidentale de l'Allemagne et dans les Pays-Bas, d'où elle s'étend jusqu'en Wallonie. En France, on la retrouve dans toute la zone Est, c'est-à-dire en Flandre, en Artois, en Lorraine et le long de la Porte de Bourgogne; cependant elle semble inconnue au reste de la France ⁽⁴³⁾.

Ce contraste ressort avec plus d'éclat quand on compare la répartition géographique des coutumes qui accompagnent la présentation des gâteaux. Dans le Nord-Ouest

Si le soleil était rouge, ils disaient: "Voilà le saint Nicolas qui cuit des gâteaux", la même coutume dans les pays wallons (Sébillot, *Folklore de France* I, 127); Westphalen 815: "Autrefois, le prêtre bénissait, pendant l'office solennel du jour, des gâteaux destinés aux enfants"; Revue des traditions populaires XXIV, 265-266.

⁽⁴³⁾ Observons cependant que l'on connaît le mot *colas* (= *Nicolas*) = 'gâteau' dans le Haut-Maine. Il faudrait connaître les coutumes rattachées à ce gâteau. Comme on peut s'y attendre, le mot Nicolas comme désignation de gâteaux est inconnu au Midi. On distribue cependant des *tortas de San Nicolás* dans les pays basques: "Antes daban a cambio de limosnita unas pequeñas tortas. Tenían ellas encima la imagen de San Nicolás. En días de avenida de aguas se echaban al agua y ésta bajaba". (R. M^{re} de Azkue, *Literatura popular del país vasco*. Madrid 1935, page 313). La coutume procède évidemment de la position que le saint occupe comme sauveur des dangers de la mer.

de l'Allemagne, dans les Pays-Bas et les Flandres la Saint-Nicolas est une fête populaire qui jusqu'aujourd'hui a conservé toute sa vitalité. La veille de la fête (6 décembre) les enfants mettent leurs bas, leurs chaussures ou un plat dans la cheminée pour que le saint distribue ses cadeaux; souvent le saint se fait voir lui-même le jour de la fête, monté sur un âne ou sur un cheval blanc, seul ou bien accompagné d'un serviteur redoutable; les enfants chantent des chansons tout en priant le saint de se montrer généreux.

Des gâteaux de forme spéciale ("Gebildbrote") représentant le saint bienfaiteur, des animaux ou d'autres objets que l'on distribue aux enfants contribuent à embellir la fête. Ça et là des jeunes gens organisent un cortège représentant la venue de Saint Nicolas. Les boulangers et autres marchands lui rendent aussi hommage, en offrant des cadeaux spéciaux aux passants.

Ces usages ont conservé tout leur ancien charme dans la Frise orientale ⁽⁴⁴⁾ et dans les provinces rhénanes ⁽⁴⁵⁾. Dans les Flandres (orientales et occidentales) *Sinte*

⁽⁴⁴⁾ W. Lübke, *Ostfriesische Volkskunde*. Emden 1925, pages 132-136, 180; K. Meisen, *Nikolauskult und Nikolausbrauch im Abendlande. Eine kulturgeographisch-volkskundliche Untersuchung*. Düsseldorf 1931, ouvrage fondamental de XX - 558 pages et 217 figures, page 39, 410.

⁽⁴⁵⁾ Wrede, *Rheinische Volkskunde*. Leipzig 1922, pages 227-231; Müller, *Rheinisches Wörterbuch* IV, 635 et suiv.; Meisen 36 et suiv.

Nikolaas n'est pas moins populaire ⁽⁴⁶⁾; les Pays-Bas sont même considérés comme le pays classique de la Saint-Nicolas ⁽⁴⁷⁾. Tout porte à croire que les mêmes usages régnaient autrefois un peu partout dans la Flandre française; il est vrai qu'à Cassel et à Hazebrouck on n'en trouve que peu de vestiges; à Valenciennes, au contraire, la Saint-Nicolas est encore une très grande fête enfantine et dans le Hainaut français elle ne le cède pas à la fête de Noël ⁽⁴⁸⁾. A l'Ouest les usages de la S. N., chers aux Flamands, s'étendent jusqu'au département du Pas-de-Calais (Artois) ⁽⁴⁹⁾. On les observe aussi en Lorraine où ils ont gardé la même vitalité que dans les pays germaniques voisins; c'est surtout dans les Vosges que la fête a gardé tout son charme ancestral ⁽⁵⁰⁾. Saint Nicolas est, dans les Vosges, le plus grand saint du paradis. Qu'on ne s'étonne pas — nous rapporte L. F. Sauvé — si sa fête est aussi la plus belle

⁽⁴⁶⁾ G. Célis, *Volkskundige Kalender voor het vlaamsche Land*. Gand 1923.

⁽⁴⁷⁾ Meisen 9 et suiv., 29 et suiv., 35 et suiv., 410 et suiv.; Schrijnen, *Nederlandsche Volkskunde* I, 120 et suiv., 155, etc.

⁽⁴⁸⁾ Van Gennep, *Le folklore de la Flandre et du Hainaut français*, pages 406 et suiv.

⁽⁴⁹⁾ A. Demont, *La Sainte-Catherine et la Saint-Nicolas en Artois*. RFoFr 1932 III, 1 - 22.

⁽⁵⁰⁾ Sauvé, ouvr. cité, pages 357-363; Ch. Constantin, *La Saint-Nicolas en Lorraine*. RFoFr 1932, III, 247-251; Westphalen, ouvr. cité 511 et suiv.

de l'année. Le Père Fouettard rappelle les coutumes alsaciennes; comme compagnon du saint ou identifié avec celui-ci, il joue aussi un certain rôle en Suisse ⁽⁵¹⁾, et comme Père Chalande, à Genève et en Savoie ⁽⁵²⁾.

Toute la zone frontière de l'Est de la France se rattache donc, quant à la Saint-Nicolas, aux traditions chères aux pays germaniques voisins. Dans le reste de la France la situation est tout à fait différente ⁽⁵³⁾. Dans le Midi on ne trouve aucune trace des coutumes que nous venons de décrire. On s'explique ce fait quand on se rappelle que le culte de S. N. n'a jamais poussé des racines aussi fortes dans le Midi que dans le Nord de la France. Quant à la vénération dont le saint jouit parmi les bateliers du Rhône et le long de la côte méditerranéenne

⁽⁵¹⁾ E. Hoffmann - Kraye, *Feste und Bräuche des Schweizervolkes*. Zürich 1940, page 88; Beuret-Frantz, *Moeurs et coutumes aux Franches-Montagnes*. Moutier 1921, page 112; P. Geiger - R. Weiss, *Erste Proben aus dem Atlas der schweizerischen Volkskunde*. Schw AVo 1937/38, XXXVI, 264 et suiv.

⁽⁵²⁾ Geiger-Weiss, ouvr. cité 271.

⁽⁵³⁾ M^{me} Marie-Emma Vernay traite toutes les fêtes enfantines dans sa thèse richement documentée sur l'enfant dans le folklore français (*Das Kind in der französischen Volkskunde*. Dans: *Romanische Forschungen* 1934, XLVIII, 2. Heft, 1-181). Il nous paraît bien significatif qu'elle ne mentionne pas la Saint-Nicolas (abstraction faite de la Lorraine, page 179).

néenne ⁽⁵⁴⁾, elle n'a aucun rapport avec les coutumes caractéristiques des régions mentionnées ci-dessus.

Ce qui surprend cependant, c'est que la plus grande partie du Nord, non plus que le Centre et l'Ouest de la France ne suivent les coutumes que nous avons observées parmi les Flamands, les Néerlandais, les Frisons et les habitants des provinces rhénanes. Il suffit de parcourir les provinces de l'Est pour apercevoir ce contraste.

⁽⁵⁴⁾ Quant à l'origine et à la diffusion de ce culte (sauvetage de marins) on peut comparer HDA VI, 1087; Meisen 245 et suiv., 374, 377, 383, 524 et suiv. C'est ainsi que s'explique le grand nombre de sanctuaires de Saint Nicolas le long des rivières (Rhône, Saône, Loire, Seine, Somme, etc.) et le long des côtes (Flandres - Picardie - Normandie - Bretagne - Vendée; Hollande); voir la carte instructive de Meisen (carte II); Schrijnen, ouvr. cité I, 125; Wrede, ouvr. cité 227-228. En Vendée Saint Nicolas est encore aujourd'hui vénéré comme patron des matelots navigants (RFO Fr III, 75, 278) "toutes les vieilles églises vendéennes construites au bord de l'océan lui sont dédiées". Il jouit de la même vénération parmi les pêcheurs basques (Azkue, ouvr. cité, page 313-314) jusqu'à Bilbao (*Folklore y Costumbres de España*, Barcelona, Martí, III, 647). Nous avons déjà dit que le nombre des sanctuaires de Saint Nicolas est relativement réduit dans les provinces du Midi. Ceci est d'autant plus significatif qu'un grand nombre d'églises dédiées à S. N. s'élèvent le long de la côte méditerranéenne. De la côte française le culte du saint s'étend à la côte catalane (*Diccionari Aguiló*).

Dans la partie orientale de l'Artois la Saint-Nicolas est célébrée à la flamande, comme nous l'avons observé ci-dessus; dans la partie occidentale la fête est toutefois complètement inconnue ⁽⁵⁵⁾. En Normandie Saint Nicolas est fêté comme patron des Écoles (le second dimanche de mai!), il y est invoqué aussi par les jeunes filles qui désirent un mariage heureux ⁽⁵⁶⁾. A l'intérieur du Bassin Parisien (Hurepoix) les jeunes gars vont le 6 décembre chez les habitants chercher des oeufs (*chercher le pâqueret*), imitant des coutumes de Pâques ⁽⁵⁷⁾. En Champagne la fête est passée sous silence. Dans la Franche-Comté se rencontrent le Nicolas assimilé au bonhomme Noël qui vient s'enquérir auprès des parents si les enfants ont été sages, et le S. N., patron des garçons qui se réunissent entre eux le 6 décembre pour banqueter ⁽⁵⁸⁾. En Bourgogne il est exclusivement fêté par les garçons, abstraction faite du culte dont il est l'objet parmi les bateliers de la Saône; le culte du saint — fait observer M. G. Jeanton — sans être inconnu dans le Mâconnais, est loin d'avoir ici la popularité qu'il avait

⁽⁵⁵⁾ RFoFr III, 14.

⁽⁵⁶⁾ J. Seguin, *En Basse-Normandie: saints guérisseurs, saints imaginaires*. Paris 1929, page 109.

⁽⁵⁷⁾ Seignolle, *Le folklore du Hurepoix*, page 109. On retrouve la même coutume en Catalogne où les enfants, le jour de Saint-Nicolas, vont quêter des oeufs (*Diccionari Aguiló*).

⁽⁵⁸⁾ Ch. Beauquier, *Les mois en Franche-Comté*. Paris 1900, pages 131 et suiv.

dans d'autres provinces de l'ancienne France ⁽⁵⁹⁾. Les mêmes observations sont valables pour le Dauphiné où Saint Nicolas est vénéré comme patron des bateliers, des écoliers et des garçons à marier ⁽⁶⁰⁾. Il serait vain de poursuivre ces recherches. Nulle part, ni dans les zones intérieures du Nord ni à l'Ouest ni au Midi de la France, on ne retrouve les coutumes populaires aussi fortement enracinées que dans la zone frontière de l'Est.

Dans les provinces de l'Est la Saint-Nicolas est — comme dans les Flandres, les Pays-Bas, les provinces rhénanes, etc. — surtout une fête enfantine. Voilà ce qui lui donne cette intimité qui fait son charme particulier, voilà ce qui lui assure cette vitalité extraordinaire dont elle jouit dans tous ces pays jusqu'à l'époque actuelle. Dans le reste de la France S. N. a seulement gardé une certaine importance comme patron des bateliers ⁽⁶¹⁾ et de certains groupes de jeunes gens, écoliers, étudiants ⁽⁶²⁾, jeunes filles et garçons désireux de se marier ⁽⁶³⁾;

⁽⁵⁹⁾ Jeanton, *Le Mâconnais traditionaliste et populaire* II, 26-27.

⁽⁶⁰⁾ Van Gennep, *Le folklore du Dauphiné*, pages 364-365.

⁽⁶¹⁾ voir note 54.

⁽⁶²⁾ Sur l'origine et l'extension de ce patronat, voir Meisen 289, 310, 414 et suiv.; HDA VI, 1088: légende de la résurrection des élèves tués.

Comme patron des étudiants S. N. joue aussi un grand rôle en Catalogne (*Diccionari Aguiló*).

⁽⁶³⁾ Sur l'origine et l'extension de ce patronat, voir

c'est pourquoi il y a perdu de plus en plus d'importance ou a même été complètement oublié.

Le contraste qui se dégage des observations précédentes est donc fondamental. Une limite nettement tranchée que l'on pourrait tracer de l'Artois jusqu'à la Savoie sépare le Nord de la France ou, ce qui revient au même, le Nord de l'Europe en deux zones folkloriques différentes. Comment faut-il expliquer ce contraste, où doit-on chercher ses origines? On comprend bien qu'il s'agit d'un problème délicat et assez compliqué dont nous ne saurions exposer ici tous les détails. Qu'il nous suffise de mettre en lumière quelques points essentiels.

Notons tout d'abord que les faits actuels paraissent au premier abord incompatibles avec les traditions du moyen âge. C'est dans le Nord de la France, en Normandie, aujourd'hui si pauvre en usages et coutumes populaires le jour de Saint Nicolas, qu'il faut chercher le berceau de son culte ⁽⁶⁴⁾. Nulle part les églises et les sanctuaires dédiés à sa mémoire ne pullulent autant qu'en Normandie, dans le Nord-Ouest et l'Ouest, dans le Bassin parisien et le long de la côte de la Manche; c'est dans le Nord de la France que se sont développées quantité de

Meisen 242 et suiv. ("Es scheint, dass gerade in Frankreich dieses Patronat eine ganz besondere Rolle gespielt hat") et HDA VI, 1088.

⁽⁶⁴⁾ Pour les détails, on trouvera une information excellente dans l'ouvrage de M. Meisen.

légendes et de traditions témoignant de ses bienfaits et de ses miracles; nulle part le nom du saint n'est aussi fréquent comme nom de baptême, de famille et même comme nom commun que dans ces provinces ⁽⁶⁵⁾. C'est du Nord de la France que le culte de Saint Nicolas s'est répandu dans les pays germaniques voisins ⁽⁶⁶⁾. Quant au nombre des sanctuaires et des patronages, la Belgique et les Pays-Bas, les provinces rhénanes et de la Moselle, la Lorraine, l'Alsace et la Souabe ne le cèdent guère aux provinces septentrionales de la France; le nom du saint y est également fréquent et quant aux anciennes traditions rattachées à son culte, assurément elles n'y ont pas non plus différé beaucoup de celles du pays d'origine. Il existait donc pendant tout le moyen âge par rapport à Saint Nicolas, une certaine ho-

⁽⁶⁵⁾ G. Franke, ouvr. cité, pages 85 et suiv.

⁽⁶⁶⁾ Meisen 410, 519; Wrede, *Rheinische Volkskunde*, pages 227-228. Pour l'emploi du nom du saint dans les pays germaniques, voir Meisen 520: "Erst vom Rhein aus breitete sich dieser Brauch wellenförmig nach dem übrigen Deutschland aus". Il est extrêmement intéressant de voir que des émigrés flamands - néerlandais transplantèrent, au 12^e siècle, le culte de S. N. jusque dans l'intérieur de l'Allemagne (Saale - Thuringe), à différentes parties du Nord ("Nikolauskirchen", églises de Saint-Nicolas, à Göttingen 1200, Tangermünde 1300, etc.) et même jusque dans les colonies germaniques du Sud-Est de l'Europe (Transylvanie); voir Meisen 45, 521 et suiv.

mogénéité entre la France et les pays germaniques, homogénéité qui n'a été détruite qu'à une époque postérieure. Quant à la France, elle est restée fidèle jusqu'aujourd'hui — hormis les provinces de l'Est — aux traditions du moyen âge telles qu'elles se retrouvent (comme nous l'avons fait observer ci-dessus) dans la vénération du saint par bateliers, écoliers, étudiants, garçons et jeunes filles. Dans les pays germaniques, toutefois, Saint Nicolas est devenu un personnage populaire. Voilà ce qui se dégage clairement des faits actuels, voilà ce qu'attestent abondamment les sources historiques dès la fin du moyen âge.

Mais où doit-on chercher les origines de cette transformation? Les sources historiques ne suffisent pas pour donner une réponse définitive. La répartition des faits actuels nous permettra-t-elle de trouver quelques indices? Il est vrai que nous sommes bien loin encore de connaître tous les détails nécessaires pour décider une question si importante. Le fait est cependant que les nouvelles coutumes ne sont nulle part aussi profondément enracinées que dans les Pays-Bas, les Flandres et le Nord-Ouest de l'Allemagne; c'est là, à la lisière de la Germanie, que Saint Nicolas jouit encore aujourd'hui d'une popularité sans pareille; c'est là que le saint du moyen-âge est resté vraiment vivant. Est-il trop hardi de tirer de ces faits des conclusions historiques? Nous ne le pensons pas. Au contraire, tout porte à croire que la po-

pularisation de Saint Nicolas, phénomène d'origine évidemment germanique, a trouvé un milieu propice au Nord-Ouest des pays germaniques, domaine qui a été au cours des siècles le centre de création et d'irradiation de tant de mouvements folkloriques et qui a donné aussi à Saint Martin, emprunté d'ailleurs lui aussi à la France, un caractère nouveau, une empreinte tout à fait populaire ⁽⁶⁷⁾. Comme celui-ci, Saint Nicolas, pourvu d'un nouveau rôle, est devenu familier aux populations établies au delà des pays néerlandais et rhénans, dans le Nord et le Centre de l'Allemagne et dans les régions voisines de la France — Flandre française, partie occidentale de l'Artois et Lorraine ⁽⁶⁸⁾ —, sans envahir cependant les provinces intérieures. Quant au Sud-Ouest de l'Allemagne et à la Suisse allemande nous n'osons pas formuler de conjectures; notons cependant que là aussi il y a un contact étroit entre les coutumes germaniques et celles répandues en Savoie, dans la Franche-Comté et en Lorraine, sans qu'il ait été possible jusqu'aujourd'hui d'y déterminer exactement les directions d'irradiation; notons aussi que les traditions populaires rela-

⁽⁶⁷⁾ Voir sur la Saint-Martin ci-dessus page 49.

⁽⁶⁸⁾ La question est particulièrement délicate pour la Lorraine où l'on vénérât S. N. avec une ferveur passionnée depuis le moyen-âge. On peut présumer une influence directe du Nord (à travers la vallée de la Meuse?) ou des pays alemans voisins.

tives à Saint Nicolas n'ont pas pu s'infiltrer dans la Suisse romande ni dans le Tessin ⁽⁶⁹⁾.

Ce dernier fait nous paraît être d'une importance particulière; il vient confirmer une fois de plus ce que nous avons dit ci-dessus sur les origines germaniques de la popularisation du grand saint.

⁽⁶⁹⁾ Geiger-Weiss, SchwAVo XXXVI, 262, 270, 271.

CHAPITRE III. VUE D'ENSEMBLE SYSTÉMATIQUE.

Nous passons maintenant à la discussion de quelques faits classés systématiquement. Commençons par l'agriculture.

Le paysage rural de la France présente une extrême variété déterminée par des éléments géographiques et des mouvements historiques. Des traditions fortement enracinées et que la "révolution agricole" des temps modernes n'a pas pu détruire, nous permettent d'en reconnaître les traits essentiels. De la variété d'aspects que révèle le tableau actuel se dégagent, bien tranchés, trois paysages: le paysage rural du Midi, dont la région méditerranéenne occupe une place à part, le paysage des vastes campagnes du Nord, du Nord-Est et de l'Est et le paysage du Nord-Ouest et de l'Ouest caractérisé par le Bocage ⁽⁷⁰⁾.

Du jour où M. Marc Bloch esquisse pour la pre-

⁽⁷⁰⁾ Pour l'extension du bocage on comparera l'étude instructive de M. O. Jessen, *Heckenlandschaften im nordwestlichen Europa*. Dans: *Mitteilungen der Geographischen Gesellschaft in Hamburg* 1937, XLV, 7-58; R. Dion, *Essai sur la formation du paysage rural français*. Tours 1934, page 10; etc.

mière fois les caractères originaux de l'histoire rurale de la France, on n'a pas cessé d'étudier les problèmes qui s'y rattachent. Des géographes éminents tels que R. Dion, D. Faucher, J. Sion et Ch. Parain les ont envisagés du point de vue géographique ⁽⁷¹⁾; des historiens, parmi lesquels nous nommerons en premier lieu M. A. Déléage, ont contribué à élucider les faits du moyen âge par des études régionales ⁽⁷²⁾. On connaît la thèse que M. August Meitzen avait développée, à la fin du siècle dernier, dans un ouvrage richement documenté sur le système agraire du Nord de la France ⁽⁷³⁾; M. A. Helbok y est tout récemment revenu et a remanié la thèse du maître ⁽⁷⁴⁾; à M. W. Müller-Wille, auteur d'une étude très instructive sur la structure agraire du Rheinisches

⁽⁷¹⁾ Voir page 72 note 17 et Ch. Parain, *La Méditerranée. Les hommes et leurs travaux*. Paris 1936.

⁽⁷²⁾ A. Déléage, *La vie rurale en Bourgogne jusqu'au début du onzième siècle. Texte, Appendices*. Mâcon, 1474 pages. Pour l'histoire économique de la France, voir H. Sée, *Französische Wirtschaftsgeschichte*. Jena 1930 (riche bibliographie). Pendant ces dernières années a paru une édition française augmentée et corrigée.

⁽⁷³⁾ August Meitzen, *Siedlung und Agrarwesen der Westgermanen und Ostgermanen, der Kelten, Römer, Finnen und Slawen*. Berlin 1895, 3 volumes.

⁽⁷⁴⁾ A. Helbok, *Grundlagen der Volksgeschichte Deutschlands und Frankreichs*. Berlin - Leipzig 1938.

Schiefergebirge, nous devons des observations intéressantes qui concernent directement notre sujet ⁽⁷⁵⁾.

Au Midi de la France les terroirs sont émiettés, distribués comme au hasard autour du village, les champs dispersés et d'une forme nettement irrégulière, tantôt ronds, tantôt carrés et des dimensions les plus variées; une bigarrure étrange, "un air de sage indiscipline", fait observer M. G. Roupnel, "semble flotter sur cette campagne" ⁽⁷⁶⁾. Le trait le plus distinctif du régime agraire du Midi c'est la polyculture, variée elle aussi, suivant les régions et fondée sur une tradition séculaire qui — sous ce climat heureux donnant des blés, des vignes, des oliviers et des arbres fruitiers — ne semble permettre aucune exception. Quant à l'ordre de succession des cultures, on suit une méthode fort simple: à une année de labour, avec semailles, succède sur chaque champ une année de jachère; c'est l'assolement biennal qui depuis des temps immémoriaux règne dans tout le Midi jusqu'au Poitou et au seuil de la Bourgogne.

⁽⁷⁵⁾ W. Müller-Wille, *Das Rheinische Schiefergebirge und seine kulturgeographische Struktur und Siedlung. Besiedlung, Anbausysteme, Siedelformen, Haus- und Hofanlagen*. Dans: *Deutsches Archiv für Landes- und Volksforschung* 1942, VI, 537 - 591; W. Müller-Wille, *Langstreifenflur und Drubbel. Ein Beitrag zur Siedlungsgeographie Westgermaniens*. ib. 1944, VIII, 9-44.

⁽⁷⁶⁾ G. Roupnel, *Histoire de la campagne française*. Paris 1932, page 300.

Le paysage rural du Nord de la France offre des aspects tout à fait différents. Les terroirs forment un ensemble organisé; toutes les terres arables sont partagées d'une façon systématique; "au Nord tout s'ordonne et s'assagit" (G. Roupnel); les champs ne sont pas irréguliers comme dans le Midi, ils forment des lanières étroites, toutes étirées dans le même sens. C'est cette disposition régulière et allongée qui les fait ressembler au "Gewannflur", cher aux paysans allemands et du "Mittelland" suisse. L'aménagement et la mise en valeur des campagnes du Nord n'est nullement uniforme; cependant, la culture du blé y prédomine, la polyculture si familière aux paysans du Midi, n'y joue qu'un rôle secondaire. Quant à l'exploitation du sol, ce n'est plus le vieil assolement biennal pratiqué dans le Midi, mais l'assolement triennal, système plus complexe et visiblement plus perfectionné qui s'est généralisé dans les plaines du Nord. Le travail des champs y est soumis à une discipline collective inconnue aux paysans du Midi. Des usages communautaires (assolement forcé, etc.), révélant eux aussi l'organisation de l'ensemble, donnent au droit rural du Nord un caractère tout particulier, le rendant seulement comparable au régime des pays germaniques voisins. C'est dans les pays de l'Est, en Champagne, en Lorraine et sur les plateaux calcaires bourguignons et franc-comtois que le régime typique du Nord a conservé jusqu'aujourd'hui son caractère traditionnel.

Vers l'Ouest (et vers le Massif central) tout change: sol, paysage et régime agricole. Le paysage y prend un

caractère différent; aux vastes plaines du Bassin parisien s'oppose le Bocage, aux terres à blé une zone plutôt pastorale. Des champs généralement clos de haies, harmonisant si bien avec le caractère forestier du pays, contrastent avec les champs découverts, le *open-field*, qui dominent dans le Nord et l'Est de la France⁽⁷⁷⁾. La régularité des champs et l'organisation communautaire propres à ceux-ci sont également inconnues au Bocage. Jusqu'en plein 19^e siècle on y était loin de ces assolements bien réglés que les agriculteurs du Nord et de l'Est pratiquaient depuis le moyen âge. On y préférerait des cultures temporaires et de durée irrégulière, anarchiquement distribuées sur le territoire⁽⁷⁸⁾. Bref, dans le Bocage tout paraît correspondre à un certain "individualisme agraire" qui à coup sûr repose sur des traditions très anciennes.

Quelles sont les origines de ces régimes distincts et comment s'expliquer leur répartition géographique? Voilà des problèmes de premier ordre, lesquels —on l'aura déjà soupçonné— touchent directement à la genèse de la civilisation rurale de la France.

"Le régime le plus ancien" —dit le géographe A. Cholley— "paraît être celui de l'Ouest et du Sud-

⁽⁷⁷⁾ R. Dion, ouvr. cité, page 10.

⁽⁷⁸⁾ Marc Bloch, *Les caractères originaux de l'histoire rurale française*, Oslo 1931, pages 27-28; Roupnel, ouvr. cité, page 316-317; Dion, ouvr. cité, page 31.

Ouest" ⁽⁷⁹⁾. En effet, la forme irrégulière des champs, les méthodes simples de l'agriculture (parmi lesquelles le système de l'écobuage subsistant çà et là jusque de nos jours mérite une attention toute particulière), l'indépendance et l'isolement dans lequel vivent les paysans de l'Ouest, l'habitat dispersé qui domine dans cette zone et la simplicité patriarcale des maisons remontent à des temps bien lointains. Il est clair que la civilisation romaine qui a pénétré le Midi (et plus particulièrement la région méditerranéenne) et les mouvements progressistes qui, depuis le moyen âge, ont transformé le Nord et l'Est de la France, n'ont exercé qu'une très faible influence sur la zone occidentale. Les forces de résistance, nées d'une mentalité stationnaire, y ont toujours prévalu.

Le paysage rural du Midi, lui aussi, présente une physionomie très personnelle. Les traits particuliers que nous y avons relevés ci-dessus (page 105) sont strictement limités à cette partie de la France. Mais si on ne les retrouve pas ailleurs sur le sol de la France, ils n'en sont pas moins familiers à d'autres pays. La forme irrégulière des champs, l'assolement biennal et la polyculture traditionnelle qui règnent dans tout le Midi n'y font que continuer des traditions profondément enracinées dans le monde méditerranéen depuis les temps les plus reculés. Le régime agraire pratiqué dans le Midi est

⁽⁷⁹⁾ A. Cholley, R. Clozier et J. Dresch, *La France Métropole et Colonies*. [= Nouveau Cours de Géographie]. Paris, s. d., page 376.

donc une des manifestations les plus éclatantes de l'apport que le Midi doit à la civilisation méditerranéenne. Ceci va être corroboré par d'autres faits importants dont nous aurons l'occasion de parler tout à l'heure.

Quant au régime agraire du Nord et de l'Est, si différent de celui des autres pays de France, on ne saurait plus soutenir aujourd'hui la théorie émise, il ya un demi-siècle, par August Meitzen. Mais si l'on rejette la théorie racique du savant allemand, on ne devrait pas non plus exagérer l'influence géographique. On ne saurait guère nier que le régime agraire enraciné depuis des siècles dans les plaines du Nord ne représente un progrès considérable vis-à-vis des régimes pratiqués dans le reste de la France. L'intensification de la culture du blé à laquelle les plaines du Nord et de l'Est se prêtaient mieux qu'aucun autre pays de la France est certainement pour beaucoup dans cette innovation. Mais à qui l'attribuer? Aux anciens Gaulois dont l'agriculture, on le sait, était assez développée, aux colonisateurs romains qui apportaient tant d'éléments nouveaux à l'agriculture de la Gaule, aux Francs qui ont enrichi la terminologie agricole du Nord de la France d'une façon surprenante? Ou doit-on attendre jusqu'à une époque postérieure? Les documents historiques paraissent faire défaut pour fixer exactement les origines du régime nouveau. Mais un fait dont on ne saurait trop souligner l'importance est incontestable. C'est que le même régime agraire qui règne dans les plaines du Nord de la France fut, depuis le moyen-âge, pratiqué aussi dans les pays

germaniques ⁽⁸⁰⁾; le contact géographique est évident. Laissons à d'autres, plus compétents, le soin d'élucider le problème et contentons-nous de résumer brièvement ce que nous enseignent les faits.

La coexistence de deux grands types d'institutions agraires —type méridional et type septentrional (auxquels il faut ajouter le type propre à l'Ouest)— est, comme l'a fort bien fait observer M. Marc Bloch, une des originalités les plus frappantes de la vie rurale de la France, d'autant plus remarquable qu'elle coïncide avec la coexistence de méthodes et d'ustensiles de labour fort différents. Deux civilisations s'opposent nettement sur le sol de la France. L'une, d'origine méditerranéenne, consolidée et renforcée par l'influence des Romains, domine dans la plus grande partie du Midi; l'autre, celle du Nord, est unie par des liens étroits à la civilisation des pays germaniques. A l'écart de ces grands domaines et un peu isolé, l'Ouest a longtemps vécu d'une vie propre et indépendante.

Examinons maintenant ce que nous apprend la répar-

⁽⁸⁰⁾ Voir en dernier lieu A. Hömberg, *Die Entstehung der westdeutschen Flurformen: Blockgemengflur, Streifenflur, Gewinnflur*. Berlin 1933 (compte-rendu détaillé dans *Rheinische Vierteljahrsblätter* 1936, VI, 330-339); A. Hömberg, *Grundlagen der Siedlungsforschung*. Berlin 1938, pages 98 et suiv.; G. Niemeier, *Gewinnfluren. Ihre Gliederung und die Eschkerntheorie*. Dans *Petermanns Mitteilungen* 1944, XC, 57-74.

tation géographique des procédés de travail agricole et des ustensiles de labour ⁽⁸¹⁾. Choisissons d'abord les instruments aratoires, puis les instruments destinés à couper le blé et enfin les procédés de battage. Il n'est nullement facile de se faire une idée exacte de la variété énorme qui règne dans les divers pays de la France quant aux ustensiles et aux procédés en usage pour les travaux agricoles; il est plus difficile encore d'en fixer la diffusion géographique. Mais l'effort vaut d'être tenté, puisqu'il s'agit de faits qui —loin de présenter un caractère secondaire ou purement technique— nous amènent à connaître des mouvements historiques d'une grande importance.

Jusqu'à la fin du siècle dernier on labourait en France, suivant la région, avec des instruments aratoires de type fort différent ⁽⁸²⁾. Au Midi on employait l'*araire* (fig. 3 a), fait de bois et de construction extrêmement simple; sans coudre ni versoir, l'age recourbé, et muni d'un seul manche, l'*araire* suffisait à peine à gratter la terre. La *charrue* utilisée au Nord (fig. 3 b) est d'un type plus

⁽⁸¹⁾ Ici encore, comme plus haut, nous sommes obligés de simplifier les faits, de les exposer sommairement et de limiter les notes bibliographiques au minimum.

⁽⁸²⁾ P. Leser, *Entstehung und Verbreitung des Pfluges*. Münster 1931, VIII - 676 pages; E. Werth, *Die Pflugformen des nordischen Kreises und ihre Bedeutung für die ältere Geschichte des Landbaus*. Dans: *Niedersächsische Urgeschichte* XII. *Niedersächsisches Jahrbuch* 1938.

perfectionné; son ossature, presque quadrangulaire, est fixe et solide; munie d'un coudre de fer et de versoirs, l'age tout droit et le manche bifurqué (ce qui facilite énormément le travail), disposant d'un avant-train à deux roues, la charrue possède toutes les qualités désirables pour un instrument de ce genre. Autrefois des formes simples, semblables à celles que nous retrouvons encore aujourd'hui dans certaines régions arriérées du Midi, étaient aussi répandues dans le Nord-Ouest, le Centre et l'Est de la France (dans cette région-ci en contact étroit avec le *Hundspflug* de la zone allemande voisine).

Il existe donc, quant aux principaux types d'instruments aratoires, une distinction très ancienne et fondamentale, une opposition nette entre le Midi et le Nord. Il existe en même temps un parallélisme frappant: le contraste entre les deux types d'instruments aratoires — *araire* et *charrue* — correspond parfaitement au dualisme que nous avons observé quant au régime agraire. Ces faits gagnent en intérêt quand on les envisage dans un cadre plus vaste. Nous avons relevé ci-dessus les rapports étroits qui, quant au régime agraire, existent entre le Midi et les pays méditerranéens, entre le Nord et les pays germaniques. Or bien, ces mêmes rapports existent quant aux ustensiles de labour. L'*araire* employé dans le Midi de la France n'est qu'une variante des anciens araires utilisés encore aujourd'hui en Italie et dans la Péninsule ibérique; il est comme ceux-ci un descendant direct de l'ARATRUM de l'antiquité. La *charrue* du

Nord, attestée en France pour la première fois par la célèbre tapisserie de Bayeux (11^e siècle), se rattache, en revanche, à la charrue perfectionnée (ch. à roues) employée dès le plus haut moyen âge dans les pays germaniques et plus particulièrement en Allemagne, d'où elle a rayonné, au cours des temps, dans les directions les plus différentes. Deux types de civilisation agraire bien distincts, l'un nettement méditerranéen, l'autre de caractère plutôt nordique ⁽⁸³⁾, s'opposent donc sur le sol de la France. Voilà ce qui se dégage de la répartition géographique des régimes agraires et des instruments aratoires, voilà ce que nous apprendra aussi l'exemple suivant.

Autrefois, pour couper les céréales on se servait généralement en France de la *faucille*. ⁽⁸⁴⁾ En étudiant les formes et l'histoire de cet instrument, nous avons relevé des couches différentes: la faucille dentée qui paraît être le type primitif et qui fut encore largement employée au moyen âge dans tout le Midi où l'on retrouve encore aujourd'hui quelques vestiges en contact étroit avec l'Italie et la Péninsule ibérique; la faucille à tranchant lisse qui prit le dessus au Nord, d'où elle se répandit dans d'autres régions de la France; la *pique flamande*, enfin, propre à l'extrême Nord-Est et qui paraît être une innovation assez récente. Quant à la

⁽⁸³⁾ Nous employons ce mot au sens purement géographique.

⁽⁸⁴⁾ Voir ci-dessus page 80.

faux, on ne commença qu'assez tard à s'en servir pour le moissonnage. Elle fut introduite d'après le modèle flamand, vers 1800, dans le Nord-Est, en Picardie et aux environs de Paris ^(84 a), d'où elle rayonna vite sur le reste de la France. Dans les provinces du Nord son prédécesseur, la faucille, a presque complètement disparu; d'autres régions ont mieux résisté; c'est surtout dans le Midi que l'on retrouve encore aujourd'hui des vestiges de l'ustensile préhistorique.

Les anciens procédés de battage et de dépiquage pratiqués en France ne sont pas moins instructifs. "Aucun pays européen" —dit le géographe Ch. Parain— "ne permet de mieux suivre l'opposition, le heurt entre les procédés propres à l'agriculture méditerranéenne et les procédés agricoles de l'Europe tempérée". En effet, la France présente les procédés les plus variés: procédés qui paraissent des plus primitifs et qui remontent certainement à une époque très reculée; procédés qui au premier coup d'oeil découvrent des rapports étroits avec l'ancienne agriculture méditerranéenne; procédés enfin qui se rattachent à ceux pratiqués dans les pays germaniques. Il est vrai que les batteuses mécaniques, introduites au 19^e siècle, ont fait disparaître sur de vastes étendues les procédés d'autrefois. Les sources historiques dont nous disposons suffisent cependant pour reconstruire assez exactement leur ancienne répartition

^(84 a) Voir J. Sion, *Les paysans de la Normandie orientale*. Paris 1909, page 450.

et les transformations qui se sont dès lors opérées. Qu'il nous soit permis de renvoyer pour le moment à l'article déjà mentionné de M. Ch. Parain ⁽⁸⁵⁾, qui tout en s'appuyant sur la riche documentation de l'*Atlas folklorique de la France*, a exposé clairement les problèmes suggérés par l'interprétation de la carte dont il a accompagné son étude (fig. 21).

Les relevés faits en France gagnent en intérêt quand on les place dans un cadre plus vaste. Voilà ce qui résulte de l'étude magistrale que le célèbre romaniste de Bonn W. Meyer-Lübke consacra, il y a 40 ans ⁽⁸⁶⁾, aux procédés de battage dans les pays romans, voilà ce que montre non moins clairement l'ouvrage de l'ethnographe suédois Dag Trotzig ⁽⁸⁷⁾ englobant tous les pays de l'Europe.

Les exemples que nous avons choisis n'épuisent nullement les questions que les travaux agricoles posent à la géographie ethnographique. On pourrait en citer bien d'autres qui mériteraient une étude approfondie et qui, considérés au point de vue géographique, aideraient à

⁽⁸⁵⁾ Ch. Parain, *Les anciens procédés de battage et de dépiquage*. Travaux du 1^{er} Congrès International de Folklore, pages 84-91.

⁽⁸⁶⁾ W. Meyer-Lübke, *Zur Geschichte der Dreschgeräte*. WS 1909, I, 211-244; voir ci-dessus page 75.

⁽⁸⁷⁾ Dag Trotzig, *Slagan och andra tröskredskap*. Stockholm 1943 (résumé dans Folk-Liv VII/VIII, 328 et suiv.); F. Krüger, *Die Hochpyrenäen*. Hamburg 1939, tome C II, 245-347.

élucider des faits importants de l'histoire de la civilisation rurale de la France. Le questionnaire distribué par la Revue de Folklore français (vol. VIII, 10-14) donne une idée approximative des travaux à réaliser dans ce domaine. Voici un choix d'exemples qui montrera la variété des problèmes.

L'Atlas folklorique de l'Allemagne contient une série de cartes instructives représentant la mise des gerbes en tas et leurs désignations pittoresques ⁽⁸⁸⁾. M. W. Pessler en donne des exemples dans son Atlas folklorique de la Basse-Allemagne ⁽⁸⁹⁾; M. W. Roukens en parle dans son "Wort-und Sachatlas der südlichen Niederlande"; à M. Maurits de Meyer nous devons une étude spéciale sur la mise des gerbes en tas dans les Flandres ⁽⁹⁰⁾. Il ne serait pas sans intérêt de poursuivre ces enquêtes à travers les provinces françaises.

Un seul détail montrera que l'on parviendrait ici en-

⁽⁸⁸⁾ ADVo V, cartes 81 et suiv.

⁽⁸⁹⁾ W. Pessler, *Volkstumsatlas von Niedersachsen*. Braunschweig 1933, livraisons 1 et 2. La riche terminologie des provinces rhénanes est enregistrée dans le *Rheinisches Wörterbuch* de J. Müller III, 368, 876: *zeile, bock, ritter*, etc.; H. Teuchert, *Die Sprachreste der niederländischen Siedlungen des 12. Jahrhunderts*. Neumünster 1944, page 133: carte de la répartition de *stiege, mandel, puppe*, etc. dans la Basse-Allemagne.

⁽⁹⁰⁾ M. de Meyer, *Het opstellen van het koren in Vlaanderen*. Ostvlaamsche Zanten Gent 1938 XIII, 209.

core à des conclusions intéressantes. M. K. Miethlich, à qui nous devons une étude excellente sur les désignations des tas de blé et de foin dans les dialectes gallo-romans ⁽⁹¹⁾, nous apprend que dans le Nord de la France on a l'habitude de disposer les gerbes en longues rangées, appelées *chaines*. Or, cette même pratique, inconnue dans le reste de la France, se retrouve aussi en Allemagne (sous le nom de *stiege, zeile*) et dans certaines parties de la Suisse, où l'on a imité l'exemple du pays voisin. La même pratique a rayonné jusqu'aux provinces baltiques ⁽⁹²⁾. Il est donc probable que le système employé dans le Nord de la France ne soit pas sans rapports avec le système propre aux pays germaniques ⁽⁹³⁾.

Le "bouquet de moisson" ne mérite pas moins d'attention, comme l'a démontré M. Varagnac pour la France et le "Rheinisches Wörterbuch" pour les provinces rhénanes ⁽⁹⁴⁾.

Un autre problème se pose quand on envisage l'emmagasinage des gerbes après qu'elles ont séché

⁽⁹¹⁾ K. Miethlich, *Bezeichnungen von Getreide- und Heuhaufen im Galloromanischen*. Thèse de Zürich 1930.

⁽⁹²⁾ Manninen, *Die Sachkultur Estlands* II, 95.

⁽⁹³⁾ M. Demangeon nous dit dans son livre sur la Picardie (page 318) que de nouvelles méthodes de placer les gerbes ont été introduites dans cette région par les "aoûterons" venus de Flandre.

⁽⁹⁴⁾ A. Varagnac, *Définition du folklore*. Paris 1938, pages 37-44; *Rheinisches Wörterbuch* III, 104: carte des dénominations de la dernière gerbe.

quelque temps dans les champs. M. Brunhes a écrit sur ce sujet des pages bien suggestives ⁽⁹⁵⁾. Dans bien des pays à blé on a la coutume de mettre les gerbes en grange; quand celle-ci est insuffisante ou fait totalement défaut, on les empile soit en meules, soit sous des hangars. Dans le Midi de la France, la moisson une fois terminée, on procède immédiatement au foulage ou au battage; on ne conserve donc pas les blés en gerbes pour les battre en hiver, comme dans les pays septentrionaux et montagneux de la France. Il y a donc là des différences régionales et même locales très sensibles. A ces variations s'ajoute la variété pittoresque des meules, d'où naît une multiplicité de désignations.

Quant aux granges, elles aussi posent des problèmes intéressants. C'est que les granges à blé qui donnent aux grandes fermes du Nord et de l'Est un aspect tout particulier, n'existent ni dans l'Ouest, ni dans le centre ni dans le Midi de la France. Les vastes granges incorporées aux maisons de l'Est, les granges indépendantes qui dominent les fermes des plaines du Nord et du Nord-Est et les superbes granges à charpente de cathédrale qui s'y entremêlent (fig. 10 a) s'opposent à la grange-étable familière aux agriculteurs des pays de la Loire (Sologne, Nivernais, etc.) ⁽⁹⁶⁾ et aux modes

⁽⁹⁵⁾ Brunhes, *Géographie humaine de la France* II, 442.

⁽⁹⁶⁾ Cette différence a été fort bien formulée par R.

d'emménagement d'autres régions de la France où même le mot *grange* au sens étroit du Nord paraît inconnu ⁽⁹⁷⁾. Il s'agit de contrastes révélant des régimes agraires tout à fait différents et qui ont laissé des traces très profondes dans la forme de l'habitat et de l'habitation.

Un autre contraste non moins important s'y ajoute. C'est l'opposition que l'on observe entre le battage en plein air et le battage en grange. Dans le Nord et l'Est de la France on bat les gerbes (à l'aide du fléau) sur le sol de la grange spacieuse; c'est donc la même pratique qu'on observe (abstraction faite de quelques rares exceptions) dans les Flandres belges, dans les Pays-Bas, en Allemagne et dans une grande partie de la Suisse ⁽⁹⁸⁾. C'est la pratique propre à l'Europe tempérée. On l'observe aussi dans les pays montagneux ⁽⁹⁹⁾: Massif Central, Savoie (en contact di-

Dion, *Le Val de Loire*, pages 462 et suiv., à qui nous devons aussi une délimitation exacte de ces faits.

⁽⁹⁷⁾ ALF: grange. Qu'on se rappelle qu'une désignation exacte de la grange était aussi inconnue aux Romains, tout simplement parce qu'elle ne jouait aucun rôle dans l'ensemble de la ferme.

⁽⁹⁸⁾ Voir le chapitre instructif que M. Karl Huber a consacré à la répartition des aires en plein air et des "aires couvertes" en Suisse (*Über die Histen- und Speichertypen des Zentralalpengebietes*. Genève - Zürich 1944, pages 27 et suiv. [= *Romanica Helvetica* 19]).

⁽⁹⁹⁾ Comme on ne dispose pas dans ces régions de granges spacieuses, il faut se contenter souvent de l'étage

rect avec la Suisse), Haut Dauphiné ⁽¹⁰⁰⁾ et dans quelques parties des Basses-Pyrénées ⁽¹⁰¹⁾. Dans le Midi c'est au contraire en plein air, pendant la belle saison, qu'on dépique les blés, suivant le procédé du foulage (au moyen d'animaux: boeufs, mulets ou chevaux) pratiqué par les anciens et répandu encore aujourd'hui dans tant de pays méditerranéens. Une carte établie par M. Ch. Parain (fig. 21) nous donne une idée exacte de la diffusion du travail en plein air vers le Nord ⁽¹⁰²⁾. Elle nous apprend que dans le Sud-Est la pratique familière aux pays méditerranéens avance jusqu'à la vallée inférieure de la Saône, coïncidant ainsi avec la diffusion de bien d'autres faits qui, rayonnant de la Méditerranée, ont suivi, entre le Massif Central et les Alpes, la route du

supérieur de la grange-étable ou d'autres compartiments réduits.

⁽¹⁰⁰⁾ La limite a été tracée par L. Flagge, *Provenzalisches Alpenleben in den Hochtälern des Verdon und der Bléone*. Thèse de Hambourg. Florence 1935, pages 80 suiv.

⁽¹⁰¹⁾ Un tableau exacte de la répartition géographique du battage en plein air et dans l'intérieur de la maison a été tracé par le géographe Lefebvre dans son bel ouvrage *Les modes de vie dans les Pyrénées atlantiques orientales*. Paris 1933, pages 642 et suiv.; voir aussi l'étude comparée de F. Krüger, *Die Hochpyrenäer*. C. II, 184 et suiv.

⁽¹⁰²⁾ Ch. Parain, *Les anciens procédés de battage et de dépiquage*, étude déjà citée ci-dessus.

Rhône ⁽¹⁰³⁾. A l'Ouest le travail en plein air pousse encore beaucoup plus loin: rayonnant le long de la côte atlantique et bordant le Massif Central de son côté occidental, il s'est répandu à travers les Charentes jusqu'au Poitou, à la Touraine et même jusqu'en Bretagne. Ici encore il ne s'agit pas d'un fait isolé. La vaste plaine de l'Ouest qui, depuis les temps les plus reculés, a donné accès à tant de mouvements (linguistiques et ethnographiques) venus des plaines du Nord, ne s'est pas montrée moins susceptible aux influences du Midi. Il en résulte un mélange de formes curieux, un entrecroisement de traits opposés qui donnent à cette zone le caractère de région de transition par excellence ⁽¹⁰⁴⁾.

Nous avons relevé les différents régimes agraires pratiqués sur le sol de la France, le contraste qui existe quant aux procédés de travail agricole et l'opposition qu'on observe dans l'emploi de certains instruments de la-

⁽¹⁰³⁾ Sans entrer ici dans les détails, nous ferons observer que la viticulture, l'expansion de l'huile comme fond de cuisine, d'innombrables procédés agricoles nettement méditerranéens, le type latin de la maison paysanne (avec tous ses accessoires) et bien d'autres faits ont pris le même chemin de la côte méditerranéenne vers le Nord. Inutile de dire que les conditions climatiques ont éminemment favorisé cette poussée.

⁽¹⁰⁴⁾ Pour plus de détails, voir notre article *Tradition und Kulturwandlungen in Westfrankreich* qui va être publié dans ZRPh 1951.

bour. Le tableau géographique que présente l'emploi des animaux de labour et qui a été dressé par M. R. Musset ⁽¹⁰⁵⁾ vient corroborer les faits exposés. Ici encore on observe l'opposition fondamentale entre les plaines du Nord et le reste de la France: dans le Nord on utilise presque exclusivement des chevaux; dans la France méditerranéenne (et dans ses zones d'irradiation: Vallée du Rhône, Alpes) on emploie fréquemment des mulets, à côté d'animaux d'autre espèce; dans le reste de la France c'est l'espèce bovine qui prédomine.

Le tableau que nous venons d'esquisser devient encore plus intéressant quand on le place dans un cadre plus vaste. L'emploi de mulets, si fréquent dans les pays méditerranéens, et l'emploi de vaches ou de boeufs, familier aux pays de l'Europe centrale, n'exigent pas ici de commentaire détaillé. Ce qui frappe plutôt, c'est l'emploi de plus en plus fréquent des chevaux qu'on observe dans certains pays, usage caractérisé par une tendance d'expansion continue ⁽¹⁰⁶⁾. C'est dans les parties sep-

⁽¹⁰⁵⁾ *Atlas de France*, pl. 39; voir aussi les cartes dressées par M. J. Brunhes, *Géographie humaine de la France*, II, 504-505 et la note suivante; comparer aussi les renseignements fournis par A. Young dans son célèbre ouvrage *Voyage en France* (traduction de M. Séc, III, 1216 et suiv.)

⁽¹⁰⁶⁾ Voir l'ouvrage fondamental de R. Musset *L'élevage du cheval en France*. Paris 1917 (ouvrage qui malheureusement ne nous a pas été accessible) et l'étude de E. Letard, *Les animaux de charroi et de la-*

tentrionales de la France, c'est-à-dire dans les riches plaines à blé du Bassin parisien que l'emploi de chevaux est le plus fortement enraciné, et cela probablement depuis des temps très reculés ⁽¹⁰⁷⁾. Or, cette restriction au Nord (et le contraste qui en résulte avec l'intérieur du pays) n'est pas particulier à la France; on l'a constaté aussi dans les pays voisins, particulièrement en Allemagne, où l'emploi exclusif de chevaux est nettement limité à la Basse-Allemagne (des provinces rhénanes jusqu'à la Prusse orientale). M. B. Huppertz qui a étudié la question en ce qui concerne l'Allemagne, parvient à des conclusions intéressantes ⁽¹⁰⁸⁾. L'opposition qui existe entre l'emploi de chevaux et l'emploi de l'espèce bovine, est, d'après M. Huppertz, un contraste qui caractérise toute l'Europe centrale et dont l'origine re-

bour dans l'histoire rurale de la France, publiée dans Travaux du 1^{er} Congrès International de Folklore, pages 106-114 et dans la revue Folklore paysan I, sept. 1938.

⁽¹⁰⁷⁾ Il est curieux que même des régions qui sont grandes productrices de chevaux, telles que la Normandie, ne se servaient pas encore exclusivement de chevaux au 17^e siècle pour les travaux de labour (Letard 110).

⁽¹⁰⁸⁾ B. Huppertz, *Räume und Schichten bäuerlicher Kulturformen in Deutschland*. Bonn 1939, pages 293-304, avec deux cartes et des renvois bibliographiques aux travaux antérieurs; voir aussi *Jahrbuch für historische Volkskunde* III/IV, page 373 et W. Pessler, *Volkstumsatlas von Niedersachsen*. Braunschweig 1933, 1^{re} livraison.

monte à une époque bien lointaine; c'est seulement dans les pays septentrionaux (Basse-Allemagne, pays néerlandais-flamands, France septentrionale, Angleterre, pays scandinaves) que le cheval joue un rôle prépondérant ou même exclusif; c'est des pays nordiques qu'il a envahi progressivement la partie méridionale de l'Europe centrale. L'accord qui existe entre les faits observés par M. Huppertz en Allemagne et les faits que présente la France, est vraiment frappant. C'est visible-ment dans les pays du Nord qu'il faut chercher l'origine du progrès qui consiste dans l'emploi de chevaux comme animaux de labour ⁽¹⁰⁹⁾. En France, comme en Allemagne, les chevaux ont peu à peu gagné du terrain ⁽¹¹⁰⁾ vers l'intérieur ⁽¹¹¹⁾. Rayonnant du Nord ils ont

⁽¹⁰⁹⁾ Voici ce qu'en dit l'éminent géographe J. Brunhes dans la *Géographie humaine de la France* II, 506: "Comme pour les hommes encore, des influences septentrionales parvinrent jusqu'en France, l'isthme éternel où toujours se rencontrent le Nord et le Midi.

Des races équines nordiques (irlandaise, britannique et belge) ont donné naissance à nos variétés bretonnes, ardennaises, surtout boulonnaises, tandis que des éléments germaniques et frisons déterminaient nos types normands, comtois, flamands et picards".

⁽¹¹⁰⁾ Le même fait a été observé dans les pays limitrophes du Luxembourg, comme l'a démontré M. J. Schmithüsen dans son bel ouvrage *Das Luxemburger Land. Landesnatur, Volkstum und bäuerliche Wirtschaft*. Leipzig 1940, pages 344, 357, 364 (carte de la répartition des boeufs de labour).

refoulé pendant ces derniers siècles les anciens animaux de labour vers les zones périphériques (Loire-Inférieure, Vendée-Vosges), envahissant les grands couloirs qui conduisent vers le Midi (plaine poitevine, vallée de l'Allier, etc.) et s'infiltrant dans la plaine provençale.

Il serait intéressant de poursuivre l'étude de cette question ⁽¹¹²⁾ par les effets que l'emploi des différents animaux de labour et la diffusion des chevaux ont produits sur les modes d'attelage. Des études régionales telles que celles de M. E. Legros sur l'Ardenne liégeoise ⁽¹¹³⁾, de Mgr. P. Gardette sur le Forez ^(113 a), de M. W. Mörgeli sur la Suisse ⁽¹¹⁴⁾ et de M. E.

⁽¹¹¹⁾ Les deux cartes dressées par M. Musset pour l'*Atlas de France* donnent une image parfaite de cette transformation sur le territoire de la France.

⁽¹¹²⁾ Le fait gagne en importance quand on se rappelle que la diffusion des chevaux comme animaux de labour est accompagnée d'un autre mouvement d'importance également capitale: de l'expansion de la charrue (à roues) perfectionnée dont nous avons déjà parlé dans un chapitre précédent.

⁽¹¹³⁾ E. Legros, *Le joug et la charrue en Ardenne liégeoise*. Dans: *Mélanges de linguistique romane offerts à M. Jean Haust*. Liège 1939, pages 249-280.

^(113 a) P. Gardette, *Vieilles choses et vieux mots du pays forézien*. Publié dans *Mélanges offerts au C^{te} de Neufbourg*. 1942, pages 75-109. Le même auteur prépare un *Atlas linguistique-ethnographique du Lyonnais*.

⁽¹¹⁴⁾ W. Mörgeli, *Die Terminologie des Jochs und seiner Teile. Beitrag zur Wort- und Sachkunde der deut-*

Schüle sur un secteur du Massif central ⁽¹¹⁵⁾, études auxquelles on pourrait ajouter celles de M. Lohss sur le Wurtemberg ⁽¹¹⁶⁾ et de M. Pessler sur la Basse Allemagne ⁽¹¹⁷⁾, les précieuses informations que nous devons à l'*AIS* ⁽¹¹⁸⁾ et l'étude comparée que le lecteur trouvera dans le volume C II de mes *Hochpyrenäen* ⁽¹¹⁹⁾, laissent déjà entrevoir l'importance que des enquêtes systématiques étendues à toute la France pourraient avoir

schen und romanischen Ost- und Südschweiz sowie der Ostalpen. Paris-Zürich 1940, XXXII - 189 pages, cartes et photographies [= *Romanica Helvetica* vol 13]; B. Guetg, *Das Rind im Hornjochzug*. Thèse de Zurich 1944 (voir le compte-rendu de M. Mörgeli dans *VRom* 1946/47, IX, 314-317); numéro-spécimen de l'*Atlas der schweizerischen Volkskunde*. Zürich 1949; Frage 33, carte.

⁽¹¹⁵⁾ E. Schüle, *La terminologie du joug dans une région du Plateau central*. Dans: *Mélanges A. Durafour*. Paris-Leipzig 1939 [= *Romanica Helvetica*, vol. 14], pages 178-193.

⁽¹¹⁶⁾ M. Lohss, *Beiträge aus dem landwirtschaftlichen Wortschatz Württembergs nebst sachlichen Erläuterungen*. Heidelberg 1913 [= *WS, Beiheft* 2].

⁽¹¹⁷⁾ W. Pessler, *Volkstumsatlas von Niedersachsen*, carte 8.

⁽¹¹⁸⁾ *AIS* VII.

⁽¹¹⁹⁾ F. Krüger, *Die Hochpyrenäen*. C II, 27-87. Nous avons laissé de côté dans la bibliographie présentée ci-dessus les études de caractère régional (voir page 36).

pour ce sujet ⁽¹²⁰⁾. La répartition géographique de types de joug tout à fait différents —jougs le boeufs dits à cornes ⁽¹²¹⁾, jougs de boeufs attelés par le cou, tels qu'on les observe surtout dans les Alpes, jougs de mulet, etc.— présente des problèmes délicats, mais d'un grand intérêt.

Le problème de l'attelage nous conduit aux m o y e n s de t r a n s p o r t. Ceux-ci présentent une variété bien pittoresque. Cependant on ne leur a pas toujours prêté l'attention qu'ils méritent. L'esquisse que le célèbre géographe J. Brunhes a tracée de quelques moyens de transport répandus en France ⁽¹²²⁾, le tableau que nous en donne M. Mitzka pour l'Allemagne ⁽¹²³⁾, la riche do-

⁽¹²⁰⁾ Lefebvre des Noettes, *L'attelage, le cheval de selle à travers les âges*. Paris, ed. Picard, 1931.

⁽¹²¹⁾ Le joug est placé sur la tête des animaux, directement derrière les cornes.

⁽¹²²⁾ J. Brunhes, *Géographie humaine de la France* II, 202: "Lorsqu'on a dressé les cartes des modes de transport, on s'est surtout occupé des pays extra-européens. On a tracé, en Asie ou en Afrique par exemple, des cartes des zones de portage à dos d'homme, des zones de transport à dos d'animaux, mules, chameaux, éléphants, yaks, etc. . . ., ou encore des zones de voiturage ou de transport en pirogue. Mais on s'est peu occupé de cette variété des modes de transport dans les pays d'Europe, où l'évolution des moyens de transport est beaucoup plus avancée".

⁽¹²³⁾ W. Mitzka, *Volkskundliche Verkehrsmittel zu Wasser und zu Lande*. Dans: W. Pessler, *Handbuch*

cumentation que l'*AIS* présente pour l'Italie et la Suisse ⁽¹²⁴⁾ et des études spéciales consacrées soit à des modes de transport déterminés, soit aux transports de certaines régions ⁽¹²⁵⁾, laissent entrevoir l'importance que l'on doit attribuer à ces faits et aux problèmes historiques qui se cachent sous leur répartition géographique. Comme il est impossible de présenter ici une vue d'ensemble, nous nous bornerons à esquisser quelques faits propres à mettre en lumière l'intérêt général du sujet.

Dans les pays méridionaux, en Portugal, en Espagne, en Italie, dans les Balkans, etc., les femmes aiment à transporter les cruches d'eau, les seaux et d'autres objets

der deutschen Volkskunde III, 1-17. C'est à M. Mitzka que nous devons aussi un ouvrage remarquable sur *Deutsche Bauern- und Fischerboote* 1933, ouvrage qui démontre nettement l'importance d'une étude systématique des variétés régionales et locales des bateaux, etc.

⁽¹²⁴⁾ *AIS* VI; M. Scheuermeier a terminé une étude sur les moyens de transport en Italie; voir aussi l'étude suggestive du même auteur *Wasser- und Weingefäße im heutigen Italien*. Bern 1934 et les observations faites par M. G. Rohlf s sur ce sujet dans *Germanisches Spracherbe in der Romania*. München 1947, pages 23-24 et *Sprachgeographische Streifzüge durch Italien*. München 1947, pages 10-12 (avec cartes).

⁽¹²⁵⁾ Nous renvoyons le lecteur à la bibliographie présentée dans notre ouvrage sur les *Hochpyrenäen C I* [= *Butlletí de dialectologia catalana* 1936, XXIII, 39-240], tome consacré aux moyens de transport dans les Pyrénées, et aux ouvrages postérieurs de W.

sur la tête ⁽¹²⁶⁾. C'est un mode de portage qui, dans ces pays, date au moins du temps des Romains. En France on n'en trouve aujourd'hui que peu de vestiges. On sait cependant que cette pratique y était autrefois largement répandue.

Des sources littéraires et d'anciennes gravures —sources folkloriques d'ailleurs assez peu consultées —nous permettent de reconstruire approximativement l'état ancien (fig. 5). C'est surtout dans les provinces du Midi et plus particulièrement dans leurs zones montagneuses que l'on peut suivre l'ancienne tradition jusqu'à une époque assez récente. Au Nord les traces sont devenues beaucoup plus rares; c'est dans les marais de la Loire inférieure et en Bretagne qu'elles se sont le mieux conservées; abstraction faite de quelques cas isolés, observés dans le Berry, le Bourbonnais et l'Ile-de-France (1843), le portage à tête d'homme doit avoir été aussi en vogue dans la vallée inférieure de la Saône, en Fran-

Schmolke, *Transport und Transportgeräte in den französischen Hochpyrenäen*. Hamburg 1938, 82 pages, de M. P. Garmendia, *Les modes de transport traditionnels dans le Pays basque*, publié dans le Bulletin du Musée Basque 1937, pages 90-98 et aux chapitres consacrés aux moyens de transport dans les études d'ethnographie régionale (voir page 37).

⁽¹²⁶⁾ Nous avons donné une information provisoire dans l'article déjà mentionné *Mittelmeerländisch - römisches Kulturerbe* pages 347-349, et dans *Hochpyrenäen A II*, 328; voir aussi G. Rohlf s, études citées ci-dessus.

che-Comté, dans les Ardennes et surtout dans les Vosges où il a même subsisté jusqu'au commencement de ce siècle. En entrant dans les pays germaniques on retrouve la même pratique, soit encore vivace, soit tombée en désuétude, en Alsace, dans la Forêt Noire, dans le Palatinat, en Hesse, dans le Spessart et dans les provinces rhénanes. Tout porte à croire qu'il s'agit dans ces régions d'une survivance de l'époque romaine, hypothèse d'autant plus plausible que d'autres pays voisins de la Romania — tels que la Styrie et la Carinthie — l'ont également conservée. D'autre part, le portage à tête d'homme n'est nullement restreint aux zones frontières mentionnées. On le pratique aussi en Suède, dans les marais de la Basse-Allemagne et de la Hollande et surtout en Belgique. Nous voilà donc devant une tout autre zone de portage à tête d'homme qui, côtoyant la Mer du Nord, montre une certaine analogie avec celle de la côte atlantique (marais bretons et vendéens), et dont les foyers d'irradiation paraissent être les Flandres et les Pays-Bas.

Une autre façon de porter des charges (particulièrement des seaux, des cruches et des paniers) consiste à les accrocher aux deux bouts d'un bâton (plus ou moins recourbé) qu'on met sur l'épaule (fig. 6 a, c). Cette pratique simple, mais très ingénieuse est largement répandue en Chine, en Afrique et dans les pays balkaniques; attestée déjà chez les anciens Egyptiens et chez les Romains, elle n'est pas inconnue aux pays romans où elle est répandue encore de nos jours en Italie, en

Espagne et au Portugal (y compris les îles atlantiques)⁽¹²⁷⁾. Il s'agit évidemment d'un de ces restes de civilisation primitive qui se sont conservés en grand nombre dans les pays méridionaux. On en retrouve aussi des traces dans le Midi de la France, l'Ouest, le Massif central, le Périgord, les Pyrénées et les Alpes⁽¹²⁸⁾. Il est vrai que la palanche mise sur l'épaule n'est pas tout à fait inconnue au Nord de la France où on l'utilisait autrefois en Anjou⁽¹²⁹⁾, dans la partie méridionale du Bassin parisien⁽¹³⁰⁾ et même à Paris⁽¹³¹⁾, en

⁽¹²⁷⁾ On trouvera des renvois bibliographiques dans *Hochpyrenäen* A II, 318 et suiv.

⁽¹²⁸⁾ En contact étroit avec le Piémont et d'autres parties des Alpes italiennes.

⁽¹²⁹⁾ Voir Verrier-Onillon, *Glossaire des patois de l'Anjou*, s. v. *courge*; Favre, *Glossaire du Poitou*.

⁽¹³⁰⁾ Voilà ce que l'on peut conclure de l'emploi du mot *courgée* = 'quantité d'eau portée à l'aide de la courge', c'est-à-dire d'un bâton recourbé mis sur l'épaule, mot témoigné depuis le 14^e siècle en Normandie, Anjou, Poitou, Berry et Morvan (A. Thomas, *Romania* XXV, 388; Gamillscheg, *Etymologisches Wörterbuch der französischen Sprache*; FEW II, 1222). Le *Glossaire du Centre de la France* de Jaubert (1864) mentionne *courge* = 'bâton entaillé à ses extrémités et dont on se sert, comme à Paris, à porter deux seaux d'eau'; Favre, *Glossaire du Poitou* dans le même sens.

⁽¹³¹⁾ Les porteurs d'eau qui, avec des cris perçants (*Venez, qui veut boire?* ou *A la fraîche!*), parcouraient autrefois les rues de Paris portaient les seaux soit accrochés à un bâton, posé sur l'épaule, soit à l'aide d'un

Bresse et dans les Ardennes ⁽¹³²⁾ pour des usages divers. Mais il est certain aussi que le simple bâton a été presque partout remplacé par un ustensile plus commode. L'ustensile utilisé aujourd'hui dans les provinces du Nord n'est plus une simple palanche appuyée sur l'une des épaules, c'est plutôt une barre de bois aplatie en forme de joug qui s'applique sur le dos et sur les deux épaules et dont une échancrure embrasse le cou. Le portage est donc plus facile, l'ustensile lui-même quelquefois artistement décoré. C'est ce modèle de joug perfectionné qu'on emploie encore aujourd'hui dans beaucoup de pays de la Basse-Allemagne (on le voit même encore dans les marchés de Hambourg) ⁽¹³³⁾, d'où il a rayonné vers les provinces baltiques ⁽¹³⁴⁾ et la Russie orientale ⁽¹³⁵⁾; c'est exactement la même forme qui règne dans la Frise orientale, les provinces rhénanes ⁽¹³⁶⁾, les

appareil évidemment dérivé de celui-là et dont on trouve un dessin dans l'ouvrage de Fournel, *Les cris de Paris*.

⁽¹³²⁾ M. Varagnac a donné une reproduction du *bâton dimier*, utilisé jadis dans les Ardennes, dans son livre *Définition du folklore français* (Paris 1938, page 36).

⁽¹³³⁾ On trouvera des renvois dans *Hochpyrenäen A II*, 318 et suiv.

⁽¹³⁴⁾ A. Bielenstein, *Die Holzbauten und Holzgeräte der Letten*. St. Petersburg 1907-1918, page 325 (reproduction).

⁽¹³⁵⁾ D. Zelenin, *Russische (ostslavische) Volkskunde*. Berlin-Leipzig 1927, page 146 (reproduction).

⁽¹³⁶⁾ Sur l'extension du *joch* rhénan on trouvera une

Pays-Bas ⁽¹³⁷⁾, la Belgique ⁽¹³⁸⁾ et les Flandres françaises ⁽¹³⁹⁾. Au Sud de l'Allemagne elle paraît être cependant tout à fait inconnue ⁽¹⁴⁰⁾. Il s'agit donc d'un de ces faits ethnographiques — assez fréquents — qui, strictement limités aux pays du Nord, doivent leur origine et leur diffusion géographique aux tendances progressistes depuis longtemps particulières à cette zone de

riche documentation dans le *Rheinisches Wörterbuch* de J. Müller III, 1177.

⁽¹³⁷⁾ de Vries, *Volk van Nederland*, pages 121, 126, 136, 152.

⁽¹³⁸⁾ Haust, *Dict. liég.* 310 *harkê*; Remacle, *Le parler de la Gleize*, page 112; *Enquêtes du Musée de la Vie Wallonne* I, 49 et suiv., 263-264, II, 262, 264. Dans la revue "Toponymie & Dialectologie" 1934, VIII, 420-424 M. J. Haust a publié un article instructif sur la répartition géographique et les désignations du "joug" dans les pays wallons. "Cet instrument" — dit-il — "n'existe que dans quelques coins de la France. En Belgique romane, sauf en chestrolais et en gaumais [c'est-à-dire l'extrême Midi de la Wallonie], il est communément employé pour le transport de seaux, de cruches, de paniers, etc." Le "joug" wallon présente une riche nomenclature dont la répartition est illustrée par une carte géographique:

1. Le type *harkê* domine nettement dans l'angle nord-est. Il est évidemment d'origine germanique (d'après M. Feller all. *harke*, d'après M. Haust m.-h.-all. *hake*, all. *haken* = 'croc', avec *r* inséré). L'étymologie espagnole *horca*, *horquilla*, proposée par M. J. Warland, *Glossar und*

l'Europe centrale. Quant à la France, le joug perfectionné est tout à fait inconnu aux provinces du Midi (comme en Italie et dans la Péninsule ibérique ⁽¹⁴¹⁾). On en trouve cependant des traces en Artois ⁽¹⁴²⁾ et en Normandie ⁽¹⁴³⁾ où il est aussi répandu que dans les

Grammatik der germanischen Lehnwörter in der wallonischen Mundart Malmédys. Liège - Paris 1940, pages 115-116, ne paraît guère acceptable pour des raisons phonétiques. L'extension géographique contredit également une telle hypothèse.

2. *aminde* Brabant, etc. = anc. flamand *hameyde* 'traverse, barre'.
3. *djeu*, etc. = 'joug', à l'est et au sud de la Basogne; dans les provinces rhénanes *joch*.
4. *goria* = 'collier du cheval de trait', dans le centre de la Wallonie; voir aussi Deprêtre-Nopère, *Dict. du wallon du centre*, page 145.
5. *courbe*, *coube*, *courpe*, *coupe* = 'courbe', sur la frontière sud-est. C'est originairement la désignation de la simple palanche (voir infra).
6. *canole*, *canoie*, *cagnole*, etc., à l'ouest (zone picarde), *CANNABULA, FEW II, 215.
7. *tiné*, *téné*, etc., à l'est de Malmédy, = franç. *tinél* 'instrument servant à transporter des tonneaux'; voir note 142.
8. *lamê*, au nord de Liège, = 'petite lame'.
9. *portoire*, *colé* = 'collier'.

A côté du "joug" la simple palanche s'est maintenue au pays wallon, comme en Artois et en d'autres régions de la France septentrionale. En Wallonie la palanche est connue seulement dans certains villages de l'Est;

pays germaniques voisins (fig. 6 b). Du Nord le joug a rayonné vers l'intérieur: en Anjou ⁽¹⁴⁴⁾, dans l'Ouest ⁽¹⁴⁵⁾ et dans certaines parties de l'Auvergne ⁽¹⁴⁶⁾ on le retrouve (comme en Artois) côte à côte avec la simple palanche.

La hotte, c'est-à-dire le récipient fait de branches tressées ou de bois et fixé sur le dos du porteur au moyen de bretelles, est aussi peu connu aux habitants des pays méridionaux qu'elle est familière aux hommes du Nord. L'homme du Midi n'aime pas à porter des

même là elle est peu employée et en voie de disparition; désignations: *coube* = 'courbe', *bois*, *croc*.

⁽¹³⁹⁾ *Vie à la Campagne* 15-12-1929, page 11 b.

⁽¹⁴⁰⁾ O. Lauffer, *Dorf und Stadt in Niederdeutschland*. Berlin-Leipzig 1934, pages 55-56.

⁽¹⁴¹⁾ On remarque ce contraste aussi quand on compare les Grisons où le joug typique du Nord est en vogue, avec la zone confinante de l'Italie où l'on n'en trouve aucune trace; voir Scheuermeier, *Wasser- und Weingefässe* pag. 14 et AIS 965, 967.

⁽¹⁴²⁾ Edmont, *Lexique Saint-Polois*, page 88 *bàklé* (dérivé de *BACCULARE, FEW). Le simple bâton s'appelle *tiné*, mot qui correspond à rouchi *tiné* des garçons brasseurs (Hécart 454), wall. *tinâ* employé au même sens, dérivé de wall. *tène*, franç. *tine* = 'sorte de tonne, baquet', c'est-à-dire bâton qui servait à transporter des tines, tinettes ou des tonneaux de bière; *tiné* = *croc* de brasseur (Deprêtre-Nopère, *Dict. wall. du Centre*); pour l'histoire du mot voir Th. Frings, *Germania romana*, pages 170-171.

charges sur le dos ⁽¹⁴⁷⁾. Dans les Alpes cette habitude est en revanche profondément enracinée ⁽¹⁴⁸⁾ et en Allemagne les hottes sont un des moyens de transport les plus répandus ⁽¹⁴⁹⁾; on les y trouve un peu partout, au Sud-Ouest, en Bavière, en Autriche, en Thuringe, Saxe et Lusace; dans la Basse-Allemagne elles présentent les formes les plus variées ⁽¹⁵⁰⁾. De là on peut les suivre à travers les provinces rhénanes ⁽¹⁵¹⁾ jusqu'en Hollande et en Belgique ⁽¹⁵²⁾. Elles ne sont guère plus rares dans le Nord de la France. On les rencontre en Flandre, où

⁽¹⁴³⁾ Reproductions chez Chauvet, *La Normandie ancestrale*, page 114, et Seguin, *Vieux mangers, vieux parlers bas-normands*. Avranches, s. d., page 115; la désignation *jouquet*, dérivé de *jok* d^{nt} du Nord, correspond à l'allemand *joch*, employé au même sens; pour l'étymologie, REW 4611; Gamillscheg, EWFS.

⁽¹⁴⁴⁾ Verrier-Onillon, ouvr. cité, s. v. *joug*.

⁽¹⁴⁵⁾ Voir la gravure *Femmes de Rochefort* (Char. - Inf) reproduite par Abel Hugo, *France pittoresque*.

⁽¹⁴⁶⁾ M. Busset, *Le vieux pays d'Auvergne*. Clermont-Ferrand 1924, page 41.

⁽¹⁴⁷⁾ Dans l'Italie méridionale les femmes portent des charges à dos; c'est une pratique due évidemment à des influences albanaises (voir G. Rohlfs, *Problemi etnografici-linguistici dell'Italia meridionale*, RLiRo IX, 13; P. Scheuermeier, *Wasser- und Weingefässe*, pages 14-15). Le portage à dos d'homme (à l'aide de grands paniers-hottes) que l'on observe dans la Montagne cantabrique (Nord de l'Espagne) représente un cas tout à fait exceptionnel (voir F. Krüger, *Die Hochpyrenäen* C I, 47; A II, 264).

les femmes de Douai vont au marché avec une *banse* ⁽¹⁵³⁾, et dans les sables des dunes, où l'on se sert du *korv* pour emporter les engrais et rapporter les récoltes de légumes ⁽¹⁵⁴⁾. Les Picards voyageaient autrefois avec leur hotte pour vendre les menus articles qu'ils fabriquaient pendant la morte saison dans leurs villages

⁽¹⁴⁸⁾ Nous renvoyons à l'excellente information qu'offrent l'*AIS* VI, 1179, VII, 1319, VIII, 1491, l'ouvrage cité de P. Scheuermeier, *Bauernwerk* 153 et suiv. et la thèse de M. Reimann, *Sachkunde und Terminologie der Rückentraggeräte in der deutschen Schweiz*. Zürich 1947 [= Beiträge zur schweizerdeutschen Mundartforschung].

⁽¹⁴⁹⁾ On peut se rendre compte de ce fait quand on passe en revue les désignations nombreuses données à la hotte dans les différentes parties de l'Allemagne et de l'Autriche (P. Kretschmer, *Wortgeographie der hochdeutschen Umgangssprache*. Göttingen 1918, pages 272-274; *kiepe*, *tragkorb*, *rückkorb*, *köze*, *kirbe*, *hotte-hutte*, *krätze*, etc.).

⁽¹⁵⁰⁾ W. Pessler, *Niedersachsen* [= *Deutsche Volkskunst* I]. Weimar, s. d., page 39, phot. 66, 67.

⁽¹⁵¹⁾ J. Müller, *Rheinisches Wörterbuch* III, 850 (carte géographique), IV, 497 et suiv., IV, 1298; Fr. von Pelser-Berensberg, *Mitteilungen über Trachten, Hausrat, Wohn- und Lebensweise im Rheinland*. Düsseldorf 1909, 3^e éd., pages 34, 35, 38 (avec reproductions de hottes typiques).

⁽¹⁵²⁾ On trouvera des reproductions dans Meyere, *L'art populaire flamand*, pages 29, 64; A. Marinus, *Le folklore belge*. Bruxelles, s. d., tome II, 297; Haust, *Dict. liég.* 95, 97: *bot*; *Enquêtes du Muséum de la Vie*

⁽¹⁵⁵⁾. A Paris on voyait encore en plein 19^e siècle circuler des marchands de mouron portant leur marchandise dans une hotte de forme médiévale (à haut dossier) ⁽¹⁵⁶⁾. Cette forme primitive, représentée déjà par Lucas van Lyden dans une célèbre gravure (en 1520) dut être commune dans l'ancienne France. On la retrouve encore aujourd'hui dans les pays de la Loire où elle est utilisée soit dans les vignobles, soit dans les marais (fig. 8 a) ⁽¹⁵⁷⁾. Mais c'est surtout dans les pro-

Wallonne II, 259, 266, III, 37 et suiv. Tout récemment a paru l'étude extrêmement instructive et richement illustrée *La hotte et ses usages*, publiée par E. Legros et C. Hautot dans les "Enquêtes du Musée de la Vie Wallonne" IV, 1946, 97-139.

⁽¹⁵³⁾ J. Brunhes, *Géographie humaine de la France* II, 203; sur la diffusion du mot *banse* FEW I, 240 *BANSa.

⁽¹⁵⁴⁾ J. Brunhes, *ouvr. cité* II, 204; voir la reproduction dans *Le Pays de France* (éd. Hachette), rég. V, 12.

⁽¹⁵⁵⁾ A. Demangeon, *La Picardie et les régions voisines*. Paris 1905, page 414.

⁽¹⁵⁶⁾ Fournel, *Les cris de Paris*, page 79; Saint-Sauveur, *Costumes des provinces françaises au 18^e siècle*, pl. 2.

⁽¹⁵⁷⁾ On trouvera des reproductions excellentes dans les ouvrages suivants: J.-M. Rougé, *Le folklore de la Touraine*. Tours 1931, page 51: *buttelle*; J.-M. Rougé, *Aux beaux pays de la Loire*, pages 74, 77, 94; A. Hugo, *France pittoresque*: Nivernais, Loire-Inférieure (Blois - Amboise).

vinces de l'Est, en Lorraine ⁽¹⁵⁸⁾, dans les Ardennes ⁽¹⁵⁹⁾ et la Franche-Comté que la hotte s'est enracinée apparemment sous l'influence des usages germaniques. De la zone frontière elle a rayonné vers l'intérieur, particulièrement vers la Bourgogne ⁽¹⁶⁰⁾ et de la Suisse vers les vallées voisines des Alpes françaises ⁽¹⁶¹⁾.

Ce serait une tâche fort séduisante que de passer en revue les formes multiples de hottes que l'on observe en passant d'un pays à l'autre et même dans des régions

⁽¹⁵⁸⁾ Reproductions dans Westphalen, *Petit dictionnaire des traditions populaires messines*, pages 122 (Metz 1830), 748, 750, 751; Zéligzon, *Dictionnaire des patois romans de la Moselle*, pages 185, 327, 680; Ch. Sadoul et Ph. de Las Cases, *La Lorraine* (éd. Michel, Paris), page 84, etc.

⁽¹⁵⁹⁾ *Le Pays de France* (éd. Hachette), page 54: Ardenne-Argonne; RFoFr IX, 109 (1836); Gueliot, *Géographie traditionnelle et populaire des Ardennes*. Paris 1931, pages 236, 237, 261; Vauchet, *Tous les patois des Ardennes*. Charleville 1940, page 224; Ch. Bruneau, *Enquête linguistique sur les patois d'Ardenne*. Paris 1914, II, 319.

⁽¹⁶⁰⁾ W. Egloff, *La viticulture du Beaujolais*. Mélanges A. Duraffour, page 149: *lot* (= *hotte*); E. Violet, *Vignerons et fileuses*. Mâcon 1934, page 9, 98; Robert-Juret, *Les patois de la région de Tournus*, pages 16-17 (d'après M. W. Giese, ZRPh LII, 241 la même forme au Berry et en Sologne).

⁽¹⁶¹⁾ Les notes antérieures renvoient à des hottes faites d'osier; pour les hottes faites de bois voir les notes 170 et suiv.

assez limitées. Elles sont d'une variété vraiment étonnante. Aux types relativement perfectionnés s'opposent des formes primitives, aux hottes faites de branches tressées des hottes de bois à destination spéciale (fig. 8 b, c). A d'autres d'éclaircir ces détails pittoresques dans une étude d'ensemble. Un seul fait assez curieux servira à démontrer leur complexité.

Les hottes dont nous avons parlé sont toujours munies de bretelles (en osier, etc.) ou (dans un stade plus évolué) de courroies passées aux épaules. Voilà ce qui les distingue des moyens de transport plus primitifs, voilà ce qui facilite énormément le portage ⁽¹⁶²⁾. Les hottes à bretelles sont strictement limitées aux régions que nous avons mentionnées ci-dessus ⁽¹⁶³⁾, c'est-à-dire au Nord de

⁽¹⁶²⁾ J. Brunhes, *Géographie humaine de la France* II, 205: "Autour d'Orcines, sur la montagne, on porte la hotte sur le dos et on la fixe au moyen d'un bâton appuyé sur l'épaule et qu'on retient avec les deux mains; du côté d'Issoire on a remplacé le bâton par des courroies passées aux épaules, perfectionnement dont les gens de la plaine sont très fiers et qui leur permet d'avoir les mains libres et de les mettre dans les poches pendant l'hiver".

⁽¹⁶³⁾ Il faut excepter cependant quelques régions du Sud-Ouest où la hotte s'est propagée comme moyen de transport de la vendange (voir ci-dessous) et le d^{pt} du Gard où la hotte est témoinnée au commencement du 19^e siècle par une gravure reproduite par A. Hugo, *France pittoresque*. Ce dernier cas, bien curieux, reste à expliquer.

la France. Vers les contours méridionaux de cette zone elles font place à un autre modèle. La Haute-Savoie se rattache à la Suisse où l'on utilise la hotte du Nord, c'est-à-dire le type perfectionné à bretelles ⁽¹⁶⁴⁾; au Sud de la vallée de l'Arve celui-ci disparaît; le panier, fait d'osier, y est muni de deux bras de bois (d'un mètre environ) entre lesquels l'homme passe la tête et qu'il appuie sur les épaules ⁽¹⁶⁵⁾. Le même modèle apparaît dans la vallée inférieure de la Saône (à côté de la hotte à bretelles) ⁽¹⁶⁶⁾ et dans la Limagne (partie orientale de l'Auvergne) ⁽¹⁶⁷⁾; (fig. 7 a). La hotte tenue par des bâtons est donc la forme caractéristique des régions frontalières du Midi.

⁽¹⁶⁴⁾ Les hottes de la Haute-Savoie ont été reproduites par J. Brunhes, *Géographie humaine de la France* II, 204, d'après *Guide Vallot* (Paris Fischbacher 1925), page 92.

⁽¹⁶⁵⁾ Constantin-Désormaux, *Dict. savoyard*, pages 67-68 s. v. *brenda*: *beneta*, *beneton*, *casse-cou*, *paradi*; le "paradis" est mentionné aussi dans RGAlp XXIII, 58 (Vallée d'Arly).

⁽¹⁶⁶⁾ Robert-Juret, *ouvr. cité*, page 17; E. Violet, *Vignerons et fileuses*, pages 9, 98; Egloff, *ouvr. cité*, page 149.

⁽¹⁶⁷⁾ On trouvera des reproductions de la hotte appelée *berthe* chez M. Prax, *Auvergne et Auvergnats*. Paris 1932, pages 63, 65; H. Pourrat, *Ceux d'Auvergne*. Paris 1928, page 51; *Vie à la Campagne* 15-12-1928, page 19; voir aussi Doniol, dans ses ouvrages sur la Basse-Auvergne.

Plus au Sud, dans le Mâconnais, l'Ardèche et les Alpes du Dauphiné, on rencontre des modes de portage qui s'éloignent encore davantage de ceux du Nord. Les hottes proprement dites y sont tout à fait inconnues; dans les vallées du Haut-Dauphiné (Valgaudemar) on transporte des corbeilles à l'aide d'une sangle posée sur le front du porteur ⁽¹⁶⁸⁾; le Mâconnais et l'Ardèche ont adopté un système fixe de barres reposant sur les épaules de l'homme et qui sert à maintenir la corbeille ⁽¹⁶⁹⁾; fig. 7 b.

⁽¹⁶⁸⁾ C'est ainsi que nous interprétons la définition donnée au mot *carneloù* = 'corbeille avec sangle pour porter le fumier à dos d'homme dans les champs élevés' par D. Martin, *Dictionnaire du patois de Lallé en Valgaudemar*. Gap 1909 (voir ALF 1598 point 869 = 'hotte'). Que l'on transporte des charges au moyen de sangles posées sur le front, système d'ailleurs connu aussi dans d'autres régions du Midi, est attesté par M. Zeymer-Hambourg qui visita le Valgaudemar avant la guerre. On trouvera des informations intéressantes sur ce mode de portage dans l'article du folkloriste suédois R. Jirlow, *Das Tragen mit dem Stirnband*, publié dans *Acta Ethnologica* 1937, pages 137-148 et dans l'étude tout récemment parue de M. A. G. Haudricourt, *Relations entre gestes habituels, forme des vêtements et manière de porter les charges*. La Revue de Géographie Humaine et d'Ethnologie I, fasc. 3, pages 58-67.

⁽¹⁶⁹⁾ On trouvera des reproductions dans les ouvrages de E. Reynier, *Le pays de Vivarais*. Valence 1934, pl. XXIII B: *besso* reposant sur le *coulassou*, coussin que retient une sangle au front, et de M. A. Dornheim,

Comparées aux deux types décrits ci-dessus —type du Nord et type du Sud— la *beneta* savoisiennne, la *hotte* de la vallée inférieure de la Saône et la *berthe* de la Limagne occupent une position intermédiaire, conservant le système primitif de barres (posées sur les épaules) particulier au Sud et empruntant au Nord la forme de hotte particulière à celui-ci. La hotte munie de barres observée dans les zones frontières du Midi est donc une forme de contamination issue du contact de deux civilisations différentes.

Le contraste entre le Nord et le Midi se manifeste aussi dans la manière dont on transporte les raisins dans le vignoble. Dans les pays du Nord on emploie la hotte, soit la hotte ordinaire faite d'osier, soit une forme plus perfectionnée composée de douves de bois, utilisée aussi comme mesure de liquides. Celle-ci est limitée à la zone frontière de l'Est, à l'Alsace ⁽¹⁷⁰⁾ et la Lorraine ⁽¹⁷¹⁾ d'où elle

VKR IX, 374: *beso*; E. Violet, *Les patois mâconnais*. Paris 1936, page 6: *bachoule*.

⁽¹⁷⁰⁾ On trouvera des reproductions dans Las Cases, *L'Alsace*. Paris, s. d., page 75; Spindler, *Ceux d'Alsace*. Paris 1928, page 78; Martin-Lienhart, *Wörterbuch der elsässischen Mundarten* s. v. *hutte*.

⁽¹⁷¹⁾ Reproductions: Westphalen; *Petit dictionnaire des traditions populaires messines*, s. v. *sèpin*, *bèhhaues*, *rès*, *tandelins*; Zéligzon, *Dict. des patois de la Moselle* I, 50, III, 685, 636.

rayonne jusqu'aux Ardennes ⁽¹⁷²⁾, à la Champagne et à la Bourgogne ⁽¹⁷³⁾, au Jura ⁽¹⁷⁴⁾ et à la Haute-Savoie ⁽¹⁷⁵⁾ en contact direct avec la Suisse ⁽¹⁷⁶⁾, les vallées confinantes italiennes ⁽¹⁷⁷⁾, le Sud-Ouest et l'Ouest de l'Allemagne ⁽¹⁷⁸⁾; fig. 7 c, 8 b, c.

Au Midi la hotte n'est pas tout à fait inconnue; on

⁽¹⁷²⁾ Guelliot, ouvr. cité, pages 245, 346; Vauchetlet, *Tous les patois des Ardennes*, pages 87, 137.

⁽¹⁷³⁾ Voir le portrait d'un vigneron bourguignon de 1847 reproduit par P. L. de Giafferri, *Costumes régionaux*. Paris, s. d., pl. xix et R. Tisserand, *Images de Bourgogne*. Dijon 1943, page 171.

⁽¹⁷⁴⁾ Boillot, *Patois Grand'Combe*, page 78; buy, voir FEW I, 617; M. Bourcet, *Le Jura*, Paris, ed. Gigord, s. d., pages 49, 50, 53, 107.

⁽¹⁷⁵⁾ Constantin-Désormaux, *Dict. sav.* 67, s. v. *brenda*, 45 *beneton*.

⁽¹⁷⁶⁾ Il s'agit de la hotte (en bois) généralement connue dans la Suisse romande sous le nom de *brente*, *brante* (Gignoux, ZRPh XXVI, 130; FEW I, 517). On trouvera des reproductions excellentes dans l'ouvrage de H. Brockmann-Jerosch, *Schweizer Volksleben*. Zürich 1931 I, phot. 46, 47. II, phot. 97, 98 et des détails dans la thèse de M. Reimann, ouvr. cité. Le mot BRENTA s'étend jusqu'en Savoie. Il nous paraît très probable que la Haute-Savoie ait emprunté le mot et la chose au Valais voisin; dans la même région on trouve, à côté de *lota* (= 'hotte'), le mot *valezána* pour désigner la hotte fine, procédant évidemment du Valais.

⁽¹⁷⁷⁾ AIS VII, 1319, num. 3; Scheuermeier, *Wasser- und Weingefäße*, page 16, photo 6; Scheuermeier, *Bauernwerk*, page 154; reproductions dans l'ouvrage

l'emploi dans les vignobles du Bordelais ⁽¹⁷⁹⁾, de l'Armagnac ⁽¹⁸⁰⁾, du Périgord ⁽¹⁸¹⁾, du Nord du Quercy ⁽¹⁸²⁾ et du Languedoc occidental ⁽¹⁸³⁾. Mais il s'agit évidemment d'une innovation empruntée assez récemment aux pays du Nord. Voilà ce qu'enseignent la désignation française *hotte* plus ou moins assimilée aux patois et les désignations *gorp*, *gourbillo*, *paniero*, *banastro* définies dans les dictionnaires par hotte, corbeille,

de Marescalchi, *Storia della vite e del vino in Italia*. Milano 1937, vol. III, 663; Bologna, 525; Brescia: L. Heilmann, *La parlata di Portàlbera*. Bologna 1950, page 88: *breinta*.

⁽¹⁷⁸⁾ J. Müller, *Rheinisches Wörterbuch* III, 850 *hotte*; F. v. Bassermann-Jordan, *Geschichte des Weinbaus*. 3 tomes. Frankfurt a. M. 1923.

⁽¹⁷⁹⁾ M. Lanoire, *Bordelais*. Paris, ed. Gigord, s. d., page 75.

⁽¹⁸⁰⁾ Pesquidoux, *Chez nous*. Paris, s. d., 2^e série, page 89: *nautéts* = 'paniers de bois coniques, étanches, avec anse'.

⁽¹⁸¹⁾ Guillaumie, *Glossaire périgourdin*, page 135: *brindo* (sans indications détaillées).

⁽¹⁸²⁾ H. Meyer, VKR VI, 116; dans le reste du Quercy on porte la corbeille ou le vaisseau de bois sur la tête.

⁽¹⁸³⁾ ALF 1598; Mistral, *Tresor dóu Felibrige*; on m'écrit du Léznagnais: "C'est bien à laide d'un grand récipient appelé *hotte* en français et *gorp* en patois, qu'on recueille dans le Léznagnais les raisins cueillis d'abord dans des seaux. La *hotte* ou *gorp* est en tôle de fer. Les courroies qui la retiennent sur le dos à la façon d'un sac

panier. En d'autres régions, particulièrement dans le grand domaine du vignoble — Bas-Languedoc, Bouches-du-Rhône, dpt du Var et vallée du Rhône — la hotte, d'après les relevés de l'*Atlas linguistique de la France*, paraît tout à fait inconnue. Dans ces régions on transporte le raisin dans un panier à anse, à l'aide d'une corbeille ou d'un vaisseau de bois posé soit sur la tête soit sur le dos du porteur ou bien à l'aide de bêtes de somme quand on n'a pas de charrette à sa disposition⁽¹⁸⁴⁾. Ce sont donc les anciennes pratiques méditerranéennes

de soldat sont en cuir. Il paraît que dans la Bourgogne ou dans d'autres régions de la France il existe des hottes en osier ou en bois. Dans notre Midi elles sont toutes en tôle de fer"; FEW II, 1180.

⁽¹⁸⁴⁾ Nous ne disposons pas d'ouvrage d'ensemble sur l'histoire et les aspects régionaux de la viticulture du Midi de la France. Il faut donc recourir à des indications dispersées. Voir sur le Quercy: H. Meyer, VKR VI, 116; sur l'Aveyron: le *Dict. patois-français du d^{pt} de l'Aveyron* de Vayssier (Rodez 1879), s. v. *gouorp* = 'baste, espèce de tine ou vaisseau de bois, profond, plat d'un côté, traversé vers le milieu par un bâton fixe qui sert à le porter sur le dos, et dans lequel on transporte la vendange' et s. v. *poniè correjodou* = 'panier ou corbeille semblable à une double benne et dont on se sert dans les coteaux de vignes pour transporter à dos la vendange'; voir aussi l'excellente gravure publiée par J. Brunhes, *Géographie humaine de la France*, II, 484; sur les Grands Causses: Marres, *Les Grands Causses*. Tours 1936, II, 214 (pas de hottes); sur l'Ardèche A. Dornheim, VKR X, 295: les plus forts chargeaient

néennes qui distinguent jusqu'aujourd'hui la plus grande partie du Midi de la France⁽¹⁸⁵⁾.

Les faits que nous venons d'exposer sont pleinement confirmés par la linguistique. Un grand nombre de mots désignant la hotte ou des moyens de transport semblables ont été empruntés aux langues germaniques.

1. Le mot *hotte*, attesté dès le 14^e siècle dans le Nord de la France (*hottée*, *hotier*, *hottercau*; *Lancis li hotier*, anc. wallon, 1365) est emprunté au francique *HOTTA. Il est répandu aujourd'hui surtout au Sud-Ouest de l'Allemagne (*hotte*, *hutte*)⁽¹⁸⁶⁾, dans la Suis-

les *cornues* de bois sur le dos; sur la plaine béarnaise E. Oberhänsli, *La vie rurale dans la plaine béarnaise*. Thèse de Zurich 1943, page 52: dans un seau, dans un baquet sur la tête ou bien dans une corbeille; sur le d^{pt} du Var: H. Kruse, *Sach- und Wortkundliches aus den südfranzösischen Alpen*. Hamburg 1934, page 33: on verse les grappes de raisin recueillies dans un *gourbin* que l'âne transportera à la maison; de là le dicton répandu dans le Midi *afeira, apreissa coumo un ase de vendumi*. Le transport de la vendange à l'aide de bêtes de somme est une pratique tout à fait méridionale; voir F. Krüger, *Die Hochpyrenäen* C I, 129-130 et pour l'Italie AIS VII, 1316, 1319; Scheuermeier, *Bauernwerk* 155.

⁽¹⁸⁵⁾ Le système n'est cependant pas tout à fait inconnu dans les pays du Nord; voir la reproduction de la vendange bourguignonne Tisserand, *Images de Bourgogne*. Dijon 1943, pages 123, 165, 169 (le panier appuyé sur l'épaule).

⁽¹⁸⁶⁾ M. Lohss, ouvr. cité, pag. 103; P. Kretschmer, ouvr. cité, page 274.

se allemande (*hutte*) ⁽¹⁸⁷⁾ et le Nord de la France. Du Nord il a rayonné vers le Sud: cantons de Fribourg, de Genève, de Vaud (*lôta*, avec article agglutiné), Haute-Savoie (*lôta*), province de Torino (*AIS* 1491 point 132), envahissant même quelques parties du Midi (Gironde, Haute-Garonne, etc.) ⁽¹⁸⁸⁾.

2. La *rafe* qui apparaît au Nord du dpt de la Drôme (point 920 de l'*ALF* B 1598) comme synonyme de *hotte* et qui est témoignée en 1400 à Dijon ("une *raffe* de bois ou l'en porte les voires"). Le mot se retrouve sous la forme *réfo* = 'instrument en bois pour le transport des produits laitiers à dos d'homme' dans la Haute-Savoie (Magland) où il a été importé de Suisse. C'est au Sud-Ouest de l'Allemagne ⁽¹⁸⁹⁾ et en Suisse (*reff*) ⁽¹⁹⁰⁾, d'où il a rayonné à certains dialectes romans ⁽¹⁹¹⁾, que le mot est particulièrement enraciné. Etymologiquement à rattacher à m.-h.-a. *ref*, REW 7153: Kluge, Et. Wb. *Reff*. Dans les Ardennes liégeoises on trouve la forme *rafle* (*raflier*); voir Enquêtes du Musée de la Vie Wallonne IV, 114.

3. *kras*, *krasiron* qui désigne dans les Vosges une

⁽¹⁸⁷⁾ E. Tappolet, *Die alemannischen Lehnwörter in den Mundarten der französischen Schweiz*. Strassburg 1914 II, 79; M. Reimann, ouvr. cité.

⁽¹⁸⁸⁾ *ALF* B 1598.

⁽¹⁸⁹⁾ M. Lohss, ouvr. cité, page 104.

⁽¹⁹⁰⁾ Tappolet II, 128.

⁽¹⁹¹⁾ C. Tagliavini, *Il dialetto del Livinallongo*. Bolzano, 1934, pages 261-262: *rafa*, *refa*.

hotte destinée à porter le foin, faite d'un dossier formé de deux montants et de deux bâtons recourbés ⁽¹⁹²⁾, est emprunté à l'aleman *krätz*, *krätze*, très fréquent au Sud-Ouest de l'Allemagne ⁽¹⁹³⁾, et dans la Suisse allemande ⁽¹⁹⁴⁾, d'où il a rayonné aux dialectes romans.

4. *tandelin* = 'hotte en bois avec un couvercle', cantonné aux dialectes de l'Est de la France (Lorraine, Ardenne, Marne) présuppose également, comme l'a démontré D. Behrens ⁽¹⁹⁵⁾, une racine allemande (aleman *stendelin*).

La France fait partie de la vaste zone européenne où la voiture rurale joue un rôle prépondérant pour effectuer les transports dans les exploitations agricoles. Les types en sont extrêmement variés suivant les besoins et suivant les régions. MM. Brunhes ⁽¹⁹⁶⁾ et Deffontaines ⁽¹⁹⁷⁾, à qui nous devons les premières obser-

⁽¹⁹²⁾ O. Bloch, *Lexique français patois des Vosges méridionales*. Paris 1917, page 74.

⁽¹⁹³⁾ Lohss 98, 102 note, 104.

⁽¹⁹⁴⁾ Tappolet I, 28.

⁽¹⁹⁵⁾ D. Behrens, *Beiträge zur französischen Wortgeschichte und Grammatik*. Halle 1910, pages 263-264; Bloch, ouvr. cité 74; Zéligzon, ouvr. cité 636; Gueliot 246; Westphalen 762; etc.

⁽¹⁹⁶⁾ J. Brunhes, *Géographie humaine de la France* II, 207-213.

⁽¹⁹⁷⁾ P. Deffontaines, *Sur la répartition des voitures à deux roues et à quatre roues*. Dans: Travaux du

ventions sur les voitures françaises, ont choisi comme critérium le nombre des roues. En effet, la différence entre les voitures à deux roues et les voitures à quatre roues que l'on observe en France et en d'autres pays est fondamentale. En attendant les relevés minutieux de l'Atlas der deutschen Volkskunde ⁽¹⁹⁸⁾, les matériaux fournis par l' AIS ⁽¹⁹⁹⁾ et l'excellente étude que l'ethnologue suédois Gösta Berg a consacrée aux traîneaux et voitures répandus en Europe ⁽²⁰⁰⁾ ont contribué à élargir l'horizon et ont permis en même temps de considérer les types de voiture particuliers à la France dans un cadre plus vaste. Il serait hors de propos de les décrire ici par le menu; il nous suffira de signaler quelques faits propres à souligner l'importance générale des problèmes et de rec-

1^{er} Congrès International de Folklore, pages 117-123.
A. G. Haudricourt, *Contribution à la géographie et à l'ethnographie de la voiture*, publiée dans La Revue de géographie humaine et d'ethnologie I, 1948, 54-64.

⁽¹⁹⁸⁾ Les matériaux de l'Atlas du folklore allemand ont été utilisés par M. Opel à qui nous devons une carte très instructive de la répartition des deux-roues en Allemagne (Jahrbuch für historische Volkskunde 1934, III/IV, 374-377); voir aussi A. Helbok, *Grundlagen der Volksgeschichte Deutschlands und Frankreichs*. Berlin 1938, carte 100; Pessler, *Handbuch der deutschen Volkskunde* II, 2.

⁽¹⁹⁹⁾ AIS VI, 1222, 1224.

⁽²⁰⁰⁾ Gösta Berg, *Sledges and wheeled vehicles. Ethnological Studies from the viewpoint of Sweden*. Stockholm 1935 [= Nordiska Museets Handlingar 4].

tifier quelques erreurs qui se sont glissées dans des études antérieures ⁽²⁰¹⁾.

Contrairement à ce qu'on observe dans les Flandres, dans une grande partie des Pays-Bas et en Allemagne, c'est la voiture à deux roues qui prédomine sur le territoire de la France. La voiture à deux roues règne dans presque tout le Midi où elle apparaît comme le symbole vivant de la civilisation méditerranéenne ⁽²⁰²⁾; on la retrouve le long du sillon du Rhône d'où elle rayonne vers les montagnes voisines (Vivarais, Alpes) et jusqu'au Lyonnais, dans une grande partie du Massif central et dans toute la zone Ouest jusqu'en Bretagne; elle tient aussi de larges étendues du Nord de la France (de la Bretagne au Bassin parisien), les pays de la Loire et la Champagne. En dehors de la France, la voiture à deux roues règne presque exclusivement dans certaines parties de la Hollande, en

⁽²⁰¹⁾ L'exposition de détails doit être réservée à une occasion postérieure. Nous bornerons les renvois bibliographiques au strict nécessaire.

⁽²⁰²⁾ C'est le type largement répandu aussi dans l'Amérique du Sud sous le nom de *carro* ou de *carreta*; des descriptions détaillées ont été données tout récemment par A. Morínigo, *Hispanismos en el guaraní*. Buenos Aires 1931, pages 238-250 et A. Dornheim, *Los aperos de cultivo en el Valle de Nono (provincia de Córdoba)*. Dans: Anales del Instituto de Lingüística. Mendoza 1943 III, 45-47; Saubidet, *Vocabulario y refranero criollo*, page 81.

Angleterre, dans les îles septentrionales de la Mer du Nord, en Norvège et dans la zone septentrionale de la Suède. Une vaste zone occidentale caractérisée par les deux-roues et qui s'étend du bassin méditerranéen jusqu'aux pays scandinaves s'oppose donc à la zone des quatre-roues qui occupe l'Europe centrale et ses domaines d'irradiation.

Quant à la forme des deux-roues, il faut les distinguer suivant les régions. Limitant nos observations à la France, nous signalerons les faits suivants qui nous paraissent être d'une certaine importance.

Au Midi on observe plusieurs types de deux-roues tout à fait différents. En Provence, en Languedoc et dans leurs zones d'irradiation (qui s'étendent jusqu'au Vivarais, aux Alpes, au Lyonnais, à l'Aquitaine et même à quelques vallées pyrénéennes) on trouve un type assez uniforme: une voiture étroite et basse, mais à roues d'une hauteur imposante (jusqu'à 1 mètre $\frac{1}{2}$) et généralement munies de 14 rayons ⁽²⁰³⁾; au lieu d'un timon (lequel apparaît cependant dans certaines régions) elle porte des brancards auxquels est attelé un mulet ou bien un cheval ⁽²⁰⁴⁾; fig. 9 a.

⁽²⁰³⁾ C'est exactement le même système qui prédomine en Catalogne (Dicc. Alcover s. v. *carro*) et que l'on retrouve en d'autres parties de l'Espagne et en Portugal (Alentejo, etc.).

⁽²⁰⁴⁾ En cas de besoin celui-ci est précédé d'un deuxième animal.

Les anciennes deux-roues des Pyrénées représentent un type distinct. Ce sont des voitures plus massives, à roues d'une hauteur médiocre et munies de 12 rayons, généralement tirées par deux boeufs et caractérisées par d'autres traits nettement primitifs ⁽²⁰⁵⁾. Tout porte à croire qu'elles dérivent des anciens véhicules à roues pleines dont subsistent encore des restes au pays basque et qui s'étendent de là jusqu'à l'extrême Nord-Ouest de la Péninsule ibérique. M. W. Schmolke a eu la chance d'en découvrir quelques exemplaires (devenus assez rares) dans les Hautes-Pyrénées (Gavarnie) ⁽²⁰⁶⁾, d'où l'on peut conclure que dans cette montagne isolée le véhicule à roues pleines était encore en usage à une époque assez rapprochée. Il s'agit des derniers témoins d'une civilisation bien archaïque ⁽²⁰⁷⁾ dont on ne trouvera guère de traces en d'autres parties de la France.

⁽²⁰⁵⁾ Pour les détails, voir W. Schmolke, *Transport und Transportgeräte in den französischen Zentralpyrenäen*. Hamburg 1938, page 54.

⁽²⁰⁶⁾ W. Schmolke, page 56.

⁽²⁰⁷⁾ Pour la diffusion des roues pleines en Europe on peut comparer Gösta Berg, ouvr. cité, pages 114 et suiv.; sur les formes de la Péninsule ibérique F. Krüger, *Die Gegenstandskultur Sanabrias und seiner Nachbargebiete*. Hamburg 1925, pages 195-226; F. Krüger, *El léxico rural del Noroeste Ibérico*. Madrid, 1947, pages 43 et suiv.; F. Krüger, *Der Beitrag Portugals zur europäischen Volkskunde*. Dans: *Comemorações portuguesas de 1940*. Porto 1940, pages 37-40 (avec bibliographie). Les argentins se rappelleront la *catanga* à

Quant aux deux-roues du Massif central ⁽²⁰⁸⁾, elles aussi se distinguent nettement des deux-roues utilisées dans les plaines. Qu'on compare le char à boeufs de la Haute-Loire décrit par M. U. Rouchon ou les photographies des voitures auvergnates reproduites par M. Carsdorff avec les deux-roues des plaines du Midi, et l'on s'en convaincra facilement. Une belle lithographie d'il y a cent ans ⁽²⁰⁹⁾ nous donne d'ailleurs une idée assez exacte de la voiture auvergnate de cette époque-là. Il s'agit d'un véhicule assez rudimentaire, muni de deux grandes roues à douze rayons ⁽²¹⁰⁾ et à jantes massives

roues pleines utilisée encore dans la province de Salta et en d'autres pays de l'Amérique du Sud (Bolivie, Chili, etc.). Sur l'Italie, *AIS* VI, 1223.

⁽²⁰⁸⁾ Nous nous rapportons aux reproductions que nous avons trouvées dans les ouvrages suivants: Rouchon I, 118, 124; H. Carsdorff, *Ländliches Frankreich*. Hamburg 1938, pages 80, 96, 113; H. Pourrat, *Ceux d'Auvergne*. Paris 1928, pages 10, 14, 42, 91, 101, 110, 123; M. Prax, *Auvergne et Auvergnats*. Paris 1932, page 95; G.-M. Coissac, *Mon Limousin*. Paris 1913, pages 233, 235. En revanche, la voiture reproduite dans *France Métropole et Colonies* XVII, 495 de la Creuse est une voiture à 14 rayons, comme celle de la Sologne.

⁽²⁰⁹⁾ Reproduite par L. Bréhier, *L'Auvergne*. Paris 1912, pages 127, 228.

⁽²¹⁰⁾ C'est la même roue à 12 rayons que l'on trouve encore aujourd'hui. Rappelons cependant que M. J. Lhermet, *Contribution à la lexicologie du dialecte auvergnais*. Paris 1931, pages 121, 135 reproduit des

et garni d'une simple claie de branches entrelacées ⁽²¹¹⁾ formant les ridelles. Bas, mais de construction assez robuste, ce type de voiture (qui en quelque sorte rappelle celui des Pyrénées et les véhicules qu'on rencontre dans le Nord et le Nord-Ouest de l'Espagne) nous paraît parfaitement adapté aux besoins et au relief de cette région montagneuse. Rien n'empêche de croire qu'il

roues à 6 rayons, fait bien rare; voir les roues massives à 6 rayons du 14^e siècle reproduites par V. Gay, *Glossaire archéologique du moyen-âge et de la Renaissance*. Paris 1928, I, 337.

⁽²¹¹⁾ Le même système archaïque est témoigné encore aujourd'hui dans plusieurs parties du Massif central: dans la Creuse *sevièro* = 'tombereau à boeufs dont les parois sont constituées par des branches tressées sur des pieux verticaux' (Queyrat II, 92, 467), au Forez *barrot* = 'char rustique composé d'une simple claie placée sur deux roues' et, indirectement, en Ardèche où *bers* signifie la caisse placée sur les montants du traîneau (Dornheim, VKR IX, 386), par la désignation *barsela* — dérivée de la racine *bers* — = 'branches tressées pour divers objets', *FEW* I, 337 — que l'on donne à la voiture rurale en Limagne, à Ambert et à Vinzelles et par gasc. *banastre* = 'ridelle spéciale, très haute, qui sert à augmenter la capacité du char à fourrage' (Palay). Sur la diffusion de cet archaïsme en d'autres pays romans on peut comparer la bibliographie présentée par F. Krüger, *Die Hochpyrenäen* C I, 190-191 et *AIS* 1220². De la grande diffusion de mots tels que *bers* (*FEW* I, 337), *benne* (*FEW* I, 326 BENNA dont le sens primitif doit avoir été celui de tissage de

dominait — bien avant l'introduction de la voiture à quatre roues — dans la plus grande partie du Massif ⁽²¹²⁾.

Les voitures à quatre roues qui de prime abord font l'impression d'une forme plus développée, occupent une zone allongée en bordure de la France: Flandre, Ardenne, Lorraine, Alsace, Franche-Comté, Jura et la partie septentrionale des Alpes françaises. (fig. 9 b). De la zone Est elles s'étendent vers l'intérieur; on s'en sert, à côté des deux-roues, dans la partie méridionale de la Bourgogne (Bugey ⁽²¹³⁾, Bresse

branches), etc., employés pour désigner les ridelles ou la caisse de la voiture rurale, on peut déduire que le système des branches tressées doit avoir été d'un usage extrêmement fréquent dans l'ancienne France.

Il n'est pas difficile de trouver des survivances dans les Alpes (*Atti III. Congresso Nazionale di Arti e Tradizioni Popolari*, Roma 1936, page 224, photos 17, 18; R. A. Stampa, *Contributo al lessico preromanzo dei dialetti lombardo-alpini e romanci*, Zürich 1937, pages 123-125; Tagliavini, *Livinallongo* page 77), en Sardaigne (M. L. Wagner, *Das ländliche Leben Sardiniens*, page 71) et dans les pays balkaniques. Comme l'a démontré M. A. Dornheim, *Los medios de transporte en el Valle de Nono (provincia de Córdoba)*, le même système archaïque a été fréquemment observé en Argentine (Ti-rage à part de "Spiritus" Mendoza 1941, II, 12-13).

⁽²¹²⁾ Nous insistons sur ce fait parce qu'on a fréquemment affirmé le contraire; voir ci-dessous.

⁽²¹³⁾ A. Duraffour, *Lexique patois-français du parler de Vaux-en-Bugey* (Ain). Grenoble 1941, page

⁽²¹⁴⁾, Dombes ⁽²¹⁵⁾ et à sa lisière occidentale (Morvan) ⁽²¹⁶⁾; on les retrouve, mêlées aux deux-roues, dans le Bourbonnais ⁽²¹⁷⁾, le Forez ⁽²¹⁸⁾ et plus au Sud (Velay ⁽²¹⁹⁾, parties du Vivarais ⁽²²⁰⁾, Gévaudan ⁽²²¹⁾) où elles n'ont fait leur apparition que tout récemment; elles occupent enfin des parties de l'Auvergne ⁽²²²⁾. Au Midi

294: *char, cher*, à côté de voitures à 2 roues; voir aussi Puitspelu, *Dictionnaire étymologique du patois lyonnais*. Lyon 1890; s. v. *chor drobli* = 'char à boeufs à 4 roues', à côté du *chor* à deux roues.

⁽²¹⁴⁾ Reproduction dans *France Métropole et Colonies* XV, 423.

⁽²¹⁵⁾ W. Egloff, *Le paysan dombiste*, page 49, phot. 15, à côté de voitures à deux roues; Robert-Juret, *Le patois de la région de Tournus*, pages 19, 23, 34, 44.

⁽²¹⁶⁾ J. Levainville, *Le Morvan. Etude de géographie humaine*. Paris 1909, pl. XVII.

⁽²¹⁷⁾ Au. Bernard, *Le Bourbonnais et le Berry*. Paris 1923, page 119, d'après une gravure ancienne; une voiture à deux roues à la page 178.

⁽²¹⁸⁾ D'après M. Deffontaines.

⁽²¹⁹⁾ Rouchon I, 124 Brivadois.

⁽²²⁰⁾ Dornheim, VKR IX, 386: très rare.

⁽²²¹⁾ D'après M. Deffontaines. Mon ami R. Hallig, auteur de l'*Atlas linguistique de la Lozère*, m'écrit que la voiture à 4 roues est encore très rare dans ce département: "Wenn mich meine Erinnerung nicht täuscht, war der zweirädrige Wagen vor allem in Gebrauch".

⁽²²²⁾ *APFr* I, 20 (sans localisations); on trouvera de bonnes reproductions dans A. Hugo, *France pittoresque*: région de Murat; F. Meinecke, *Enquête sur*

les quatre-roues sont beaucoup plus rares; on en trouve cependant des traces aux Ségalas ⁽²²³⁾ et, formant îlot au milieu d'une immense zone de deux-roues, dans le Médoc ⁽²²⁴⁾ et dans la plaine de Tarbes d'où elles s'enfoncent même dans quelques vallées pyrénéennes caractérisées par une riche agriculture ⁽²²⁵⁾. Il est bien probable que des enquêtes futures révéleront encore d'autres points isolés où les quatre-roues ont pu s'infiltrer ⁽²²⁶⁾; de telles observations ne changeront cependant pas

la langue paysanne de Lastic. Paris 1935, pages 88, 96 et suiv.: Puy-de-Dôme; L. Bréhier, ouvr. cité, page 282 (sans localisation); A. Dauzat, *Le village et le paysan de France*, page 177, pl. XVI: Clermont-Ferrand.

⁽²²³⁾ Deffontaines, *Les hommes et leurs travaux dans les pays de la moyenne Garonne*. Lille 1932, pages 403-404: voiture différente de celle de la plaine de Tarbes.

⁽²²⁴⁾ J. Brunhes, *Géographie humaine de la France*, II, 211.

⁽²²⁵⁾ P. Deffontaines, ouvr. cité; P. Deffontaines, *Répartition géographique*, page 119; H. Cavaillès, *La vie pastorale et agricole dans les Pyrénées*. Paris 1931, pages 303-304: Le grand char à quatre roues, attelé de boeufs, ou plutôt de vaches, est le véhicule des plaines inférieures. Il ne quitte guère les rivières de l'Adour et des Gaves. Dès que l'on s'élève dans la région de la bordure montagneuse, il disparaît. Voir aussi W. Schmölke, ouvr. cité, pages 54, 64.

⁽²²⁶⁾ En dehors de ces zones contiguës, les quatre-roues ont été témoignées dans les *Heures du Duc de Berry*

l'impression générale que produit le tableau brièvement esquissé ci-dessus.

Qu'est-ce que nous apprend la répartition géographique des quatre-roues sur le territoire de la France? Remarquons tout d'abord que les voitures à quatre roues — comme les deux-roues — ne présentent nullement un type uniforme. C'est précisément la variété des formes qui devra retenir l'attention des chercheurs à venir.

Le *car* flamand, véhicule extrêmement lourd, mais ingénieusement construit, représente un type à part ⁽²²⁷⁾. Lié aux routes pavées de la Belgique et utilisé surtout

(15^e siècle), représentant des scènes champêtres aux environs de châteaux sur les bords de la Loire tourangelles (Brunhes, *Géographie humaine de la France* II, 212), au 18^e siècle en Limousin où elles existent encore aujourd'hui dans le Plateau de Millevaches (Deffontaines, *Sur la répartition géographique...*, page 119) et, au commencement du 19^e siècle, dans la région de Nantes (A. Hugo, *France pittoresque*: Loire-Inf.). Nous ne nions nullement l'authenticité de ces sources. Mais il faudrait savoir s'il s'agit d'un usage général ou de cas isolés (grandes exploitations, châteaux, etc.).

Nous laissons de côté les véhicules spéciaux utilisés pour le transport de bois tels que nous les avons trouvés dans les Alpes (sous le nom français *chariot*), dans les Vosges, le Vivarais et l'Auvergne, et les charrettes à quatre roues (*carriolo*) utilisées par les rouliers du Midi de la France.

⁽²²⁷⁾ On trouvera une belle reproduction dans le *Dictionnaire liégeois* de M. Haust, page 635 *tchar*.

pour le transport des betteraves (dont il aura accompagné l'expansion), le *car* flamand a rayonné vers la bordure Nord-Est et même jusqu'à l'intérieur de la France ⁽²²⁸⁾. Pour le transport du blé et du foin on continue à utiliser dans ces régions l'ancienne voiture à deux roues, si l'on ne préfère pas des quatre-roues plus légères ⁽²²⁹⁾ qui, selon toute vraisemblance, ont précédé le type lourd et perfectionné.

Quant aux quatre-roues plus légères —voitures étro-

⁽²²⁸⁾ Travaux du 1^{er} Congrès International de Folklore, page 119: "Il existe un autre flot de ces voitures (à quatre roues), qui est en pleine extension. Ce sont les *cars* flamands, énormes véhicules, très lourds, associés aux routes pavées. Ce chariot déborde le pays de Flandres; on le trouve en Boulonnais, en Picardie où il sert au transport des betteraves, les grandes exploitations de Brie l'adoptent de plus en plus, on commence à le reconstruire même au sud de Paris". Voir aussi la note suivante.

⁽²²⁹⁾ A. Demangeon, *La Picardie*. Paris 1905, pl. XIV: Fruges (Artois); F. Marlin, *Voyages en France depuis 1775 jusqu'à 1817*. Paris 1817, I, 301: "Nous avons déjà vu ces grands chariots à quatre roues, si légers, si commodes, et qui ne sont pourtant en usage que dans quelques provinces, les deux Bourgognes, la Picardie, l'Alsace; ceux-ci les mieux faits; ceux de la Flandre sont plus lourds, moins capaces et autrement coupés". E. M. Arndt, dans son voyage de Paris en Flandre, n'a observé que des deux-roues: "Die Aern-tewagen, die auch gewöhnlich zwei Pferde ziehen, sind grösstentheils bis nach Flandern hinein zweirädrig und

tes, longues et très maniables— on les rencontre, à côté du char déjà mentionné et du tombereau massif à deux roues, un peu partout dans le Nord (Artois, Flandre française, Belgique ⁽²³⁰⁾ et parties des Pays-Bas ⁽²³¹⁾) et dans toute la zone Est de la France (Ardenne - Lorraine - Franche-Comté ⁽²³²⁾). C'est le type générale-

haben hinten und vorn einen hohen Korb (panier), ein hölzernes Geflecht, und werden, so im Gleichgewicht auf den zwei Rädern hängend, trotz unsern vierrädrigen vollgepackt". (E. M. Arndt, *Reisen durch einen Theil Deutschlands, Ungarns, Italiens, Frankreichs in den Jahren 1798 und 1799*. 6 tomes. Leipzig 1801-1803, t. VI, 186). Il est bien possible que les quatre-roues aient été limitées, à cette époque-là, à l'Artois, c'est-à-dire à la région voisine des Flandres. On trouvera une reproduction des deux-roues de la région d'Amiens dans A. Hugo, *France pittoresque*: d^{ist} de la Somme.

⁽²³⁰⁾ A. Hugo, ouvr. cité: d^{ist} du Nord, reproduction d'une quatre-roue de Lille; Haust, *Dict. liégeois*, page 634: *char d'awou* = 'char de récolte', Hesbaye liégeoise; L. Remacle, *Le parler de la Gleize*. Bruxelles 1937, pages 146 et suiv. reproduction et description exacte du char de fenaison, canton de Stavelot, prov. de Liège.

⁽²³¹⁾ Th. Ch. Oudemans, *Die holländischen Ackerwagen*. Thèse de Göttingen 1926.

⁽²³²⁾ Descriptions ou reproductions: Brunhes, *Géographie humaine de la France* II, 210-211; Deffontaines, *La répartition...*, pages 118-120; O. Bloch, *Lexique français-patois des Vosges méridionales*, page 141; Zéliqzon, ouvr. cité, pages 124-125; Horning, *Glossare der romanischen Mundarten von Zell...* Hal-

ment répandu dans les pays germaniques, la voiture classique de l'Europe centrale, où il apparaît étroitement associé aux besoins d'une agriculture riche et d'où il a rayonné dans les directions les plus différentes ⁽²³³⁾. C'est ainsi que les quatre-roues ont gagné du terrain au Nord, à l'Est, au Sud-Est et au Sud de l'Europe; c'est ainsi que s'explique l'affinité étroite entre les voitures rurales de la zone Est et Nord-Est de la France et celles des pays germaniques voisins.

Mais comment expliquer la diffusion des quatre-roues dans les autres parties de la France, dans le Massif central surtout et dans les îlots du Midi mentionnés ci-dessus?

On a prétendu que les quatre-roues sont localisées surtout dans des régions montagneuses (Auvergne, Pyrénées) et on en a conclu que, malgré leur mauvaise

le 1916, pages 46, 128; F. Boillot, *Le patois de la Grand'Combe*, page 263; A. Gibert, *La Porte de Bourgogne et d'Alsace*. Paris 1930, pl. X; Spindler, *Ceux d'Alsace*, pages 56, 78, 83, etc.; Hansi, *L'Alsace*. Grenoble 1938, pages 10, 70; Berg, *Sledges and wheeled vehicles*, page 167; Pessler, *Handbuch der deutschen Volkskunde* III, 3 et suiv.; etc.

⁽²³³⁾ Sur ce fait extrêmement important on trouvera une bibliographie abondante dans l'ouvrage de M. Berg, pages 106 et suiv., 150 et suiv. Ajoutons que la voiture à quatre roues s'est implantée aussi dans les plaines lombardes et piémontaises d'où elle rayonna jusqu'à l'Emilie (Deffontaines, *Répartition...*, page 120; *AIS* VI, 1223).

adaptation à la montagne, elles se sont maintenues dans ces zones moins accessibles, comme si elles représentaient une survivance d'une extension ancienne beaucoup plus grande, un type en voie de recul ⁽²³⁴⁾. Cette théorie se heurte cependant à de graves obstacles. Quant aux Pyrénées, elle contraste avec les faits exposés ci-dessus et pour le Massif central elle ne nous paraît pas plus acceptable.

D'après ce que nous avons dit sur la large diffusion des deux-roues primitives dans les zones montagneuses, l'apparition de quatre-roues au coeur du Massif central doit surprendre au premier abord. Qu'on se rappelle cependant que les deux-roues n'y font pas défaut; tout au contraire, on les voit circuler encore aujourd'hui dans une grande partie du Massif ⁽²³⁵⁾. Comparées aux deux-roues, les quatre-roues n'y jouent qu'un rôle secondaire.

Mais il y a plus. Loin de présenter les traits d'originalité archaïque propres à des survivances de temps reculés (comme p. e., les anciennes deux-roues des Pyrénées et du Massif central même), les quatre-roues de l'Auvergne sont étrangement apparentées, comme l'a fait ob-

⁽²³⁴⁾ Brunhes, *Géographie humaine de la France* II, 211, 212; Deffontaines, *Moyenne Garonne*, pages 22, 403; Deffontaines, *La répartition...*, page 119.

⁽²³⁵⁾ Il conviendrait de dresser une carte de la répartition géographique des deux types de voiture afin de savoir définitivement à quelles parties du Massif central les quatre-roues sont limitées et depuis quand elles y sont en usage.

server déjà M. J. Brunhes, aux quatre-roues de l'Est de la France: même longueur, même étroitesse, même disposition en échelles latérales. Mais il n'y a pas seulement parenté des formes, il y a aussi contact géographique. C'est que les quatre-roues de l'Auvergne ne forment pas, comme on l'a cru jusqu'à présent, un îlot séparé de la vaste zone de quatre-roues qui embrasse l'Europe centrale; tout au contraire, elles se rattachent étroitement à celle-ci. La conclusion est donc facile à tirer: loin de former une zone de recul, l'Auvergne, par rapport aux quatre-roues, a subi des influences du dehors; tout en conservant dans de vastes domaines l'ancien type montagnard de deux-roues adapté au sol et aux besoins d'une agriculture relativement pauvre, elle a adopté — en partie — le type perfectionné que lui présentaient les pays voisins. Ce que des documents historiques ne sauraient guère nous révéler, la répartition géographique des faits actuels le démontre avec toute la netteté désirable: rayonnant de l'Est, de l'Alsace, de la Lorraine et de la Franche-Comté, où elles ont été adoptées depuis longtemps, les quatre-roues ont peu à peu gagné du terrain; elles ont envahi les riches plaines de la Bourgogne, elles ont conquis ses pourtours montagneux. elles se sont même infiltrées en pleine montagne, là où les conditions naturelles le permettaient ⁽²³⁶⁾.

⁽²³⁶⁾ Qu'on se rappelle que bien d'autres faits ont suivi le même chemin; nous mentionnerons seulement l'irradiation du cheval comme animal de labour, l'expansion

Associée primitivement aux grandes plaines, la voiture à quatre roues, grâce à l'amélioration des routes, a commencé à élargir peu à peu son domaine; type d'expansion, elle avance partout. C'est ainsi qu'elle a gagné quelques vallées du Haut-Dauphiné où l'agriculture est particulièrement développée ⁽²³⁷⁾; elle a fait son apparition dans le Velay, le Vivarais et la Lozère; rayonnant de la riche plaine de Tarbes, elle s'est enfoncée même dans quelques vallées pyrénéennes qui se distinguent également par leur caractère agricole.

Reste à savoir comment il faut expliquer la diffusion de voitures à deux roues que l'on a signalée dans l'Ouest et particulièrement le Nord-Ouest de l'Allemagne ⁽²³⁸⁾, fait qui paraît contredire tout ce que nous avons dit ci-dessus sur l'irra-

sion de la charrue à roues, de la hotte et l'invasion de la ruche perfectionnée (tressée en paille).

⁽²³⁷⁾ W. Giese, *Volkskundliches aus den Hochalpen des Dauphiné*. Hamburg 1932, page 96.

⁽²³⁸⁾ On trouvera des photographies dans les ouvrages suivants: W. Hoffmann, *Rheinhessische Volkskunde*. Bonn-Köln 1932, pl. 42, 45; A. Wrede, *Rheinische Volkskunde*. Leipzig 1922, pl. 15; Pessler, *Handbuch der deutschen Volkskunde*. III, 16, pl. 5, 27; etc. Sur la désignation *karre* - *karch* (en opposition à *wagen* = voiture à 4 roues), voir Müller, *Rheinisches Wörterbuch* IV, 196, sur l'étymologie Th. Frings, *ZVo* N. F. II, 100 et suiv. et Th. Frings, *Germania romana*. Halle 1932, pages 77-78. La ressemblance entre le *karren* rhénan et le tombereau flamand est parfaite.

diation des voitures à quatre roues dans l'Europe centrale. Est-ce qu'il s'agit d'un type primitif qui, comme on l'a presque généralement supposé ⁽²³⁹⁾, se serait maintenu sur la lisière de l'Allemagne (autrefois colonisée par les Romains) comme un résidu de la civilisation méditerranéenne (tel qu'il s'est conservé en Styrie et en Carinthie)? Les relevés de l'*Atlas der deutschen Volkskunde* ⁽²⁴⁰⁾ ne semblent guère favorables à une telle hypothèse. Rappelons tout d'abord que la voiture à quatre roues, adoptée par les paysans de l'Europe centrale, ne fait nullement défaut dans les provinces rhénanes et dans le Palatinat; on les y utilise régulièrement, comme dans le reste de l'Allemagne, pour transporter le blé et le foin ⁽²⁴¹⁾, la charrette à deux roues étant réservée au transport du fumier et à des transports analogues ⁽²⁴²⁾.

⁽²³⁹⁾ A. Helbok, ouvr. cité, pages 167-168 et Atlas carte 100; Mitzka dans: Pessler, *Handbuch der deutschen Volkskunde* III, 16; Schlenger dans: *Jahrbuch für historische Volkskunde* III/IV, 375; le jugement de M. A. Bach, *Deutsche Volkskunde*, page 286, est plus réservé.

⁽²⁴⁰⁾ *Atlas der deutschen Volkskunde*: voir note précédente.

⁽²⁴¹⁾ On trouvera une photographie dans l'ouvrage cité de W. Hoffmann, pl. 46, 48; voir aussi A. Wrede 44.

⁽²⁴²⁾ Les matériaux dont nous disposons ne suffisent pas pour donner plus de détails. En tout cas il s'agit d'une espèce de tombereau qu'on ne saurait confondre avec les deux-roues du Midi.

Ce qui distingue donc l'Ouest, c'est qu'on y a spécialisé, raffiné en quelque sorte les moyens de transport. Or, cette même variété distingue aussi les Pays-Bas et les Flandres ⁽²⁴³⁾; à côté des deux types de quatre-roues (simples ou lourdes) dont nous avons déjà parlé ci-dessus, la charrette à deux roues ⁽²⁴⁴⁾, véhicule assez lourd qu'on ne saurait confondre avec les deux-roues du Midi, y joue un rôle considérable. De cette richesse beaucoup de pays ont profité; les voitures des Flamands et des Hollandais ont même fait école dans le monde. Les chars lourds flamands ont conquis une grande partie du Nord de la France; des colonisateurs flamands qui vinrent au 17^e siècle dessécher les marais atlantiques, apportèrent les quatre-roues qui aujourd'hui circulent au Médoc, tout en y introduisant leurs chevaux brabançons ⁽²⁴⁵⁾; les Hollandais transplantèrent à leur tour

⁽²⁴³⁾ J. Brunhes, *Géographie humaine de la France* II, 208 parle de "l'association très riche qui constitue la formule de transport des Flandres"; elle s'arrête à la lisière occidentale de cette région.

⁽²⁴⁴⁾ On trouvera des reproductions dans le *Dict. liégeois* de J. Haust, pages 639, 640: *tcherete*; dans le livre cité de M. Remacle, page 140: *lu clitchèt*; dans l'ouvrage de M. A. Demangeon, *Belgique - Pays-Bas - Luxembourg*. Paris 1927, pl. XX B; etc. Sur la diffusion des deux-roues aux Pays-Bas on consultera avec profit la thèse mentionnée de M. Oudemans: préférées dans les petites exploitations.

⁽²⁴⁵⁾ Brunhes II, 211.

des quatre-roues lourdes en Angleterre et dans l'Afrique du Sud ⁽²⁴⁶⁾. Rien n'empêche donc de supposer que les paysans rhénans eux aussi ont imité l'exemple de leurs voisins ⁽²⁴⁷⁾, adoptant le type spécial de deux-roues créé par ceux-ci. Cette thèse est pleinement confirmée par les faits: nulle part les deux-roues solides et bien bâties des Flamands n'ont eu une si grande diffusion que dans la zone voisine allemande (Bas-Rhin et bassin de Cologne). De là elles se sont frayé un chemin vers le Sud et, le long de la côte, dans la Basse-Allemagne, — preuve palpable, comme tant d'autres faits, de la suprématie que les Flamands s'étaient acquise dans le domaine de l'agriculture, dès le moyen âge.

On pourrait rappeler bien d'autres faits pour démontrer l'importance de la géographie ethnographique relativement à l'histoire de la civilisation rurale de la France. A côté des blés cultivés depuis bien longtemps, l'introduction de nouvelles cultures présente des problèmes intéressants: le maïs acclimaté surtout dans les régions chaudes et humides du Sud-Ouest ⁽²⁴⁸⁾, le sarrasin

⁽²⁴⁶⁾ Berg, *Sledges and wheeled vehicles*, page 156.

⁽²⁴⁷⁾ Cette thèse a été pour la première fois formulée par B. Huppertz, *Räume und Schichten bäuerlicher Kulturformen in Deutschland*. Bonn 1939, pages 117-118.

⁽²⁴⁸⁾ Sur l'extension du maïs en France on peut consulter l'*Atlas de France*, pl. 35; sur les noms régionaux du maïs, qui ne sont pas sans intérêt pour la diffusion de

dont les noms wal. *bouquette*, picard *bucaïl* etc. évoquent le souvenir du néerland. BOKWEIT ⁽²⁴⁹⁾, le houblon presque totalement cantonné dans le Nord-Est et l'Est ⁽²⁵⁰⁾ et la betterave, qui elle aussi a fait sa première apparition dans le Nord-Est de la France ⁽²⁵¹⁾. On a bien décrit les aspects caractéristiques que ces cultures ont adoptés dans certaines régions; ce qui fait défaut, ce sont des études comparées qui permettent d'embrasser d'un coup d'oeil l'ensemble des faits. C'est même le cas d'une culture aussi ancienne et aussi importante que celle de la vigne. Dans ce domaine les études régionales embrassant les faits ethnographiques et folkloriques sont étonnamment rares ⁽²⁵²⁾;

la plante, on trouvera une riche documentation dans l'étude de M. L. Spitzer, *Die Namengebung bei neuen Kulturpflanzen im Französischen*. WS 1912, IV, 122 et suiv. (pages 122-147: maïs et sarrasin).

⁽²⁴⁹⁾ FEW I, 425. Pour l'extension actuelle voir l'*Atlas de France*, planche 35.

⁽²⁵⁰⁾ *Atlas de France*, planche 36.

⁽²⁵¹⁾ *Atlas de France*, planche 36.

⁽²⁵²⁾ Je ne connais aucune étude régionale de ce genre sur le Midi de la France; les autres pays de vigne de la France sont également mal représentés. On trouvera un bon modèle dans l'étude de M. Egloff sur la viticulture du Beaujolais dans *Mélanges A. Duraffour*. 1939 [= Romanica Helvetica 14] pages 139-165, étude à laquelle on pourrait ajouter les articles plutôt linguistiques que M. L. Gignoux a consacrés à la terminologie du vigneron dans les patois de la Suisse Romande

un ouvrage de caractère général tel que celui de F. v. Bassermann-Jordan sur l'histoire de la viticulture en Allemagne ou celui de A. Marescalchi et G. Dalmasso sur l'histoire de la vigne et du vin en Italie reste à écrire pour la France ⁽²⁵³⁾. En revanche certains aspects de l'ancienne apiculture ont donné lieu à des recherches étendues. Nous les devons à M. L. Armbruster, spécialiste en cette matière ⁽²⁵⁴⁾, à M. W. Brinkmann, ancien élève du Séminaire des Langues romanes de Hambourg, qui a étudié les types et les désignations de la ruche et du rucher dans la Romania ⁽²⁵⁵⁾, et à M. Bruno Schier qui, partant de ses connaissances profondes de la civilisation européenne et utilisant les relevés de l'Atlas folklorique allemand, a traité le même sujet

(ZRPh 1902, XXVI, 31-55, 129-168). Pour d'autres renseignements bibliographiques, v. Wartburg, *Bibliographie des dictionnaires patois*, page 142.

⁽²⁵³⁾ Le manuel publié par M. Armand Perrin *La civilisation de la vigne* (Paris, Libr. Gallimard, 1938), malgré son caractère général, présente des observations très utiles sur la France.

⁽²⁵⁴⁾ Parmi les nombreuses contributions de M. Armbruster à l'étude des ruches et des ruchers nous ne mentionnerons que les suivantes: *Der Bienenstand als völkereundliches Derkmal*. Neumünster 1926 et *Die alte Bienenzucht der Alpen. Mit einem Anhang: Altfranzösische Bienenzucht*. Neumünster 1928.

⁽²⁵⁵⁾ W. Brinkmann, *Bienenstock und Bienenstand in den romanischen Ländern. Mit 57 Photos, 9 Tafeln und 4 Karten*. Hamburg 1938.

dans un ouvrage d'une grande importance englobant tous les pays de l'Europe centrale ⁽²⁵⁶⁾. Nous invitons tous ceux qui s'intéressent aux problèmes et aux méthodes de la géographie ethnographique, à lire ces ouvrages. Les résultats généraux qui s'en dégagent pour la France coïncident exactement avec les observations que nous avons faites nous-mêmes au cours de cet exposé, illustrant des aspects importants de cette "civilisation populaire" souvent méprisée et qui cependant peut servir à élucider des points encore inconnus de l'histoire de la civilisation européenne.

* *
*

La même variété que nous avons observée dans les faits de la vie agricole se révèle aussi dans le domaine qui peut être considéré comme la véritable expression de la vie humaine: l'habitat et la maison. Ici le problème de la répartition géographique des faits et des

⁽²⁵⁶⁾ Bruno Schier, *Der Bienenstand in Mitteleuropa* Leipzig 1939, 98 pages. Cet ouvrage avait été précédé d'une étude publiée sur le même sujet dans ZVo XLVII 1938. On y trouvera, comme dans l'ouvrage de W. Brinkmann, des cartes illustrant la répartition des différents types de ruche en France. Pour la Suisse on peut comparer l'étude spéciale de M. Sooder, *Die alten Bienenwohnungen der Schweiz*. Dans: Schweizerisches Archiv für Volkskunde 1946, XLIII, 588-620.

facteurs qui l'ont déterminée se pose d'une façon non moins rigoureuse.

M. J. Brunhes a dressé un tableau très suggestif des différents types d'habitat rural qui existent actuellement sur le territoire de la France ⁽²⁵⁷⁾, et les auteurs de l'*Atlas de France* ont illustré cette différenciation par une carte géographique instructive ⁽²⁵⁸⁾. D'autres géographes, parmi lesquels il convient de citer en premier lieu M. A. Demangeon ⁽²⁵⁹⁾, ont discuté tout récemment les problèmes de l'habitat, soit dans des études régionales, soit dans des articles de caractère gé-

⁽²⁵⁷⁾ J. Brunhes, *Géographie humaine de la France* I, 445 et suiv.

⁽²⁵⁸⁾ *Atlas de France*, planche 80. Voir aussi les planches publiées par August Meitzen, *Siedlung und Agrarwesen der Westgermanen und Ostgermanen*. Berlin 1895 (carte reproduite par A. Helbok, *Grundlagen der Volksgeschichte Deutschlands und Frankreichs*, pages 419 et suiv., Kartenband num. 88); A. Helbok, *Haus und Siedlung* [= *Deutsches Volkstum*, 6. Band]. Berlin-Leipzig 1937, num. 76; W. Scheu, *Frankreich* [= *Handbuch der Geographischen Wissenschaft*. Potsdam], page 27; Vidal de la Blache, *Tableau de la géographie de la France* [= Lavis, *Histoire de France* I¹, page 312]; R. Dion, *Essai sur la formation du paysage rural français*. Tours 1934, page 11.

⁽²⁵⁹⁾ A. Demangeon, *La géographie de l'habitat en France*. AGé 1927, XXXVI, 1-23, 97-114; *De l'influence des régimes agraires sur les modes d'habitat dans l'Europe occidentale*. Congrès Intern. Géogr. Cairo, t.

néral. En mettant un peu d'ordre dans la complexité des faits on a indubitablement fait des progrès; on a étudié la distribution géographique des différents types d'habitat telle qu'elle se présente à l'heure actuelle; on a déraciné des préjugés chers au siècle dernier — préjugés raciques, préjugés physiques —, bref, on a ouvert de nouvelles perspectives. Ce qui fait défaut, ce sont des études régionales détaillées et des recherches historiques. A cet égard les études de M. R. Martiny sur la Westphalie ⁽²⁶⁰⁾ et l'ouvrage magistral de M. A. Déléage ⁽²⁶¹⁾ sur la Bourgogne constituent des modèles excellents dignes d'imitation.

L'habitat rural de la France se ramène à deux types principaux: habitat groupé (fermes agglomérées en villages) et habitat dispersé. Entre ces deux extrêmes existent de nombreux types mixtes, intermédiaires. L'habitat groupé règne dans une vaste zone comprenant le Nord et le Nord-Est et une autre zone embrassant la France méditerranéenne; dans le reste du territoire c'est

IV [= A. Demangeon, *Problèmes de géographie humaine*. Paris 1942, pages 153 et suiv.]; *Types de peuplement rural en France*. AGé 1939, XLVIII, 1-21; H. Cavaillès, *Comment définir l'habitat rural*. AGé 1936, XLV, 561-569.

⁽²⁶⁰⁾ R. Martiny, *Hof und Dorf in Altwestfalen. Das westfälische Streusiedlungsproblem*. Stuttgart 1926.

⁽²⁶¹⁾ A. Déléage, *La vie rurale en Bourgogne jusqu'au début du 11^e siècle*. Mâcon 1941.

la dispersion qui prédomine (fig. 19). Comment expliquer ces divergences géographiques?

Quant à l'habitat groupé du Nord et du Nord-Est, on paraît être d'accord sur des points essentiels. La concentration qui donne à cette zone un caractère nettement villageois est le résultat d'une évolution historique étroitement liée à la diffusion du régime agraire communautaire propre à cette zone et dont nous avons déjà eu l'occasion de parler. L'uniformité de la division de la terre en parcelles nombreuses, la pratique réglée des assolements et l'exploitation en commun qui distinguent cette zone n'étaient guère compatibles avec l'isolement des habitants; elles entraînaient forcément l'habitat concentré. C'est pourquoi le peuplement des plaines du Nord se distingue si nettement de celui d'autres régions de la France; c'est pourquoi il s'apparente si étroitement à celui des pays voisins (Belgique, Allemagne et certaines parties de la Suisse) ⁽²⁶²⁾, où l'on retrouve exactement le même régime communautaire. Comme celui-ci

⁽²⁶²⁾ Voir Meitzen, ouvr. cité; W. Geisler, dans: W. Pessler, *Handbuch der deutschen Volkskunde*, III, pl. X; Huppertz, ouvr. cité, pages 119-151, carte X; F. Steinbach, *Gewanndorf und Einzelhof*. Dans: *Historische Studien. Aloys Schulte zum 70. Geburtstag*. Düsseldorf 1927, pages 44-61; W. Müller-Wille, *Das Rheinische Schiefergebirge...*, pages 537-591; A. Hömberg, *Grundfragen der deutschen Siedlungsforschung*. Berlin 1938. Pour la Suisse R. Weiss, *Volkskunde der Schweiz*. Zürich 1946, pages 76 et suiv.

l'habitat concentré des pays du Nord est certainement un fait assez ancien dont les origines remontent au moins à la première époque du moyen âge. Reste à savoir où l'on doit chercher son centre d'irradiation.

Quant aux habitations groupées du Languedoc et de la Provence, villages de vigneron dont l'âme exubérante a été si bien interprétée par George Roupnel ⁽²⁶³⁾, elles remontent assurément à des traditions encore plus anciennes, traditions propagées d'abord par les Romains qui transmettent aux habitants du Midi "l'art de vivre en groupes humains" ⁽²⁶⁴⁾ et renforcées ensuite par l'insécurité du moyen âge et la nécessité de la défense qui obligea les méridionaux à se réfugier dans des "villages perchés" ⁽²⁶⁵⁾. Voilà ce qui explique parfaitement la

⁽²⁶³⁾ G. Roupnel, *Histoire de la campagne française*. Paris 1932, pages 310 et suiv.: "Dans ce village agricole... pénétra alors le vif esprit des villes antiques et des municipes romains. Cette bourgade, vivifiée par l'urbanisme, aura désormais ses destinées presque indépendantes de cette campagne... Dans cette naissante cité, ce qui pénétrait, ce n'était plus l'air des champs, mais un sens de la vie civique, un goût de l'activité publique, qui prenait ses fiévreuses inspirations des mouvements et de l'âme des foules... Et, ainsi, c'est désormais dans la cité, et non dans les champs, que se décidera l'allègre génie du Midi".

⁽²⁶⁴⁾ P. George, *La région du Bas-Rhône*. Paris 1935, pages 545 et suiv.

⁽²⁶⁵⁾ On lira avec grand profit l'article de M. M. Rey, *La limite géographique de l'habitat perché dans*

restriction de l'habitat groupé à la zone méditerranéenne du Midi laquelle, comme on sait, subit l'influence de la civilisation romaine d'une façon particulièrement forte.

L'Ouest et le centre de la France ont échappé à des influences extérieures. Dans ces régions de bois et de landes, peu fertiles et plus propres à l'élevage qu'à l'agriculture, on n'a subi au même degré l'influence romaine ni celles qui, dès le moyen-âge, transformèrent le paysage rural des provinces du Nord. On y est resté fidèle à l'ancien habitat dispersé parfaitement adapté aux besoins agricoles-pastoraux et reflétant si bien cette mentalité réservée et rebelle à toute innovation qui distingue les paysans de l'Ouest et du centre des villageois d'autres pays.

"Hélas! il a fallu la guerre pour que l'on se doute en France qu'à côté de l'architecture, la grande, avec un A majuscule... il y avait l'architecture, la petite, avec un a minuscule... On a fondé, en ces dernières années, beaucoup de sociétés d'amis: les amis de Versailles, les amis de Fontainebleau, les amis du Louvre. A-t-on songé aux amis des vieilles maisons tout court? A-t-on pensé à réunir ceux qu'une sympathie plus discrète inclinait doucement vers un art plus rustique et plus proche de la vie que mènent non pas seulement

les Alpes françaises. RGAIP 1929 XVII, 5 et suiv. et les études régionales de MM. Faucher, Blache, Marres, etc.

quelques individus d'élection, mais presque tous les hommes? La dignité de monument historique, à laquelle sont promus l'église, le château, pourquoi ne pas la décerner plus souvent aux demeures de la ville ou de la campagne? Elles nous enseignent parfois autant de choses que n'en révèle une cathédrale ou un palais". Ces lignes furent écrites sous l'impression de la Grande Guerre, en 1922, par M. Léandre-Vaillat⁽²⁶⁶⁾. Où en sommes-nous à l'heure actuelle? ⁽²⁶⁷⁾ Pendant ces dernières vingt-cinq années l'étude de la maison rurale française, comme on pouvait s'y attendre, a certainement fait des progrès. On a publié quelques ouvrages de vulgarisation très utiles: M. A. Maumené a repris sa belle collection *Vie à la Campagne* interrompue par la guerre, et M. Ph. de las Cases a commencé à publier *L'art rustique en France*, également très bien présenté. Quant aux recherches scientifiques, ce sont surtout les géographes qui en ont pris l'initiative. En 1920 M. A. Demangeon publia le premier essai d'une classification systématique des principaux types de maisons campagnardes⁽²⁶⁸⁾; son exemple fut suivi par M. J.

⁽²⁶⁶⁾ Léandre-Vaillat, *La maison des pays de France. Les provinces dévastées*. Paris 1922, page 13.

⁽²⁶⁷⁾ On trouvera les détails bibliographiques chez van Gennep, *Manuel*, numéros 5555 et suiv. et une bibliographie sommaire dressée par M. Deffontaines dans *Enquête sur l'habitation rurale en France*. 1939, I, 39-42.

⁽²⁶⁸⁾ A. Demangeon, *L'habitation rurale en France*.

Brunhes qui dessina peu après la variété des types régionaux ⁽²⁶⁹⁾ dans des pages particulièrement suggestives; d'autres géographes ont contribué à approfondir nos connaissances par des études régionales; parmi celles-ci les deux tomes publiés par H. J. Robert sur la maison rurale des Alpes françaises du Nord peuvent être considérés comme un ouvrage vraiment magistral, comme un modèle d'étude comparée sur l'habitation d'une région déterminée de la France ⁽²⁷⁰⁾. L'ethnographe J. Gauthier, à qui nous devons des travaux remarquables sur les maisons de l'Ouest et du Nord-Ouest, a illustré la variété des vieilles maisons du terroir en mettant en relief leurs aspects artistiques ⁽²⁷¹⁾; le romaniste A.

AGé 1920, XXIX, 352-375 = Demangeon, *Problèmes de géographie humaine*, pages 261 et suiv.; A. Demangeon, *Essai d'une classification des maisons rurales*. Dans: *Travaux du 1^{er} Congrès International de folklore*, pages 44-48; van Gennep num. 5588.

⁽²⁶⁹⁾ J. Brunhes, *Géographie humaine de la France* I, 411-444.

⁽²⁷⁰⁾ J. Robert, *La maison rurale permanente dans les Alpes françaises du Nord. Etude de géographie humaine*. Tours 1939, VIII - 517 pages, avec *Album* de 152 pages présentant de nombreuses photographies et dessins. Voir notre compte-rendu dans VKR XIV, 113-119.

⁽²⁷¹⁾ J. Gauthier, *Vieilles maisons de terroir*. Paris 1937; du même auteur *Villages pittoresques de la vieille France*. Paris, Ch. Massin, s. d. Après la guerre a paru la série *Maisons et villages en France*. Paris, R.

Dauzat a insisté de son côté sur les facteurs ethniques qui auraient conditionné la répartition de certains types régionaux ⁽²⁷²⁾; deux architectes, enfin, MM. G. Doyon et R. Hubrecht, ont mis en lumière la beauté architecturale des vieilles maisons rustiques dans un ouvrage particulièrement instructif ⁽²⁷³⁾. Reste encore à citer l'encyclopédique *Enquête sur l'habitation rurale en France* (entreprise en 1939 à la demande de la Société des Nations) ⁽²⁷⁴⁾. Malgré sa richesse documentaire, ce volumineux ouvrage ne répond pas aux exigences scientifiques autant qu'on serait en droit de l'attendre d'une publication de cette classe; il est même, à certains égards, inférieur à l'enquête initiée en 1894 par M. A. de Foville ⁽²⁷⁵⁾. Pour être complet, il conviendrait de citer encore un certain nombre de descriptions régionales et

Laffont, 2^e série 1946, qui ne m'a pas été encore accessible.

⁽²⁷²⁾ Articles publiés dans la revue "La Nature" 1924 et 1932 et repris dans le livre *Le village et le paysan de France*. Paris 1941, pages 41-76 (avec une carte de la répartition des types principaux d'habitations rurales).

⁽²⁷³⁾ G. Doyon et R. Hubrecht, *L'architecture rurale et bourgeoise en France*. Paris 1942.

⁽²⁷⁴⁾ 2 tomes. 1939 (nombreuses photographies et dessins).

⁽²⁷⁵⁾ A. de Foville, *Enquête sur les conditions de l'habitation en France. Les maisons-types*. 2 vol. Paris I 1894; II 1899.

locales, pour la plupart très exactes et utiles. Malgré tous ces efforts il reste encore beaucoup à faire ⁽²⁷⁶⁾.

En parcourant certaines études géographiques, on pourrait croire que ce sont des facteurs essentiellement ou même exclusivement géographiques qui ont déterminé la construction, la disposition et la variété régionale de

⁽²⁷⁶⁾ Etudes récentes dans les autres pays européens:
Allemagne: K. A. Sommer, *Bauernhof-Bibliographie*. Leipzig 1944, 247 pages.

Belgique: A. Lefèvre, *L'habitat rural en Belgique. Etude de géographie humaine*. Liège 1926, 306 pages, 32 pl. (étude fondamentale). Cl. V. Trefois, *Zur Entwicklungsgeschichte des flämischen Bauernhauses*. Rheinische Vierteljahrsblätter 1935, V, 257-275 (avec bibliographie complète).

Suisse: H. Brockmann-Jerosch, *Schweizer Bauernhaus*. Bern 1933, 2 tomes, magnifiquement illustrés; R. Weiss, *Volkskunde der Schweiz*, pages 87-101 (avec bibliographie).

E. Erixon, *Geschichte und heutige Aufgaben der Bauernhausforschung*. Dans: *Haus und Hof im nordischen Raum*, ed. A. Funkenberg. Leipzig 1937, tome II, 1-20; S. Erixon, *Some Notice on Connections and Differences in the rural Buildings of Europe*. Dans: *Travaux du 1^{er} Congrès International de Folklore*, pages 48-55.

En Italie on constate de remarquables progrès dus à l'initiative du géographe Biasutti. Pour l'Espagne, L. Torres Balbás, *La vivienda popular en España*. Dans: *Folklore y Costumbres de España*, Barcelona, A. Martín, III, 137-502; F. Krüger, *Die Hochpyrenäen*. A I, A II (avec bibliographie).

la maison campagnarde. Personne ne niera le rôle décisif du milieu géographique et des conditions économiques. Mais il y a encore d'autres facteurs qu'on ne saurait négliger. Il nous suffira pour le moment de rappeler des désignations telles que *genouveso*, nom répandu dans les provinces du Midi pour désigner la guirlande de tuiles supportant l'avant-toit, *allemande*, nom que l'on donne en Savoie à une sorte de pignon, *flamande*, nom que porte dans les Ardennes une espèce d'ardoise, *plâtre de Paris*, *carreaux de Beauvais*, *tuiles de Bourgogne*, *tuiles de Marseille*, *tuiles italiennes*, et d'autres appellations de ce genre et d'attirer l'attention sur les transformations qui, rayonnant des grands centres, se sont opérées dans la maison rurale de régions déterminées, pour démontrer l'importance qu'il faut attribuer aux influences extérieures sur l'évolution de la maison campagnarde. Qu'on lise l'ouvrage récemment publié par M. Bruno Schier sur *Hauslandschaften und Kulturbewegungen im östlichen Mitteleuropa* ⁽²⁷⁷⁾ et l'on se convaincra facilement combien certains mouvements historiques ont contribué à déterminer le tableau que présentent aujourd'hui les "Hauslandschaften" de l'Europe centrale. Quant à la France, personne

⁽²⁷⁷⁾ Br. Schier, *Hauslandschaften und Kulturbewegungen im östlichen Mitteleuropa*. Reichenberg 1932. C'est avec grand profit qu'on lira l'étude du même auteur sur la maison rurale allemande, publiée dans l'ouvrage de A. Spamer, *Die deutsche Volkskunde*. Leipzig 1934, I, pages 477-534.

ne méconnaîtra l'énorme influence des Romains, les rapports étroits qui dès le moyen âge existaient entre la France du Nord et les pays germaniques, ni surtout les relations multiples qui se sont établies à une époque postérieure entre la France et les Flandres. On ne saurait méconnaître non plus les influences que les grands centres du pays ont exercé sur leurs alentours. Grâce à ces influences multiples une grande partie de la France a été transformée; elle a changé de visage. D'autres régions, telles que le Massif central, les Alpes, les Pyrénées et l'Ouest, ont plus fidèlement gardé la physionomie que des traditions fortement enracinées leur ont imposée.

Exposer la variété que présentent les maisons rurales de la France, délimiter leur répartition géographique et dégager les multiples facteurs auxquels chacune doit son caractère particulier serait une tâche très importante de la géographie ethnographique, tâche d'autant plus séduisante qu'elle révélerait d'un coup des faits sur lesquels il vaut bien la peine d'insister puisqu'ils serviraient à élucider des points encore assez mal connus de l'histoire de la civilisation française. Vu le cadre restreint de cet aperçu (destiné à donner au lecteur une orientation générale), nous nous bornerons à exposer quelques faits, réservant une analyse détaillée à une occasion postérieure ⁽²⁷⁸⁾.

⁽²⁷⁸⁾ C'est pourquoi les indications bibliographiques seront limitées au strict nécessaire.

Pour être complet, il faudrait consacrer un chapitre spécial aux *habitations temporaires*. C'est que les simples cabanes de bergers, généralement construites de pierres superposées et que l'on retrouve encore dans certaines montagnes, les huttes de branchages hébergeant des bûcherons, des charbonniers et des sabotiers au milieu des forêts, les maisonnettes de vignoble, aussi variées dans leur forme que dans leur nomenclature ⁽²⁷⁹⁾, les cabanes des pêcheurs et des rudes sauniers qui longeaient autrefois les côtes méditerranéennes et atlantiques, les *bordes*, les *jasses* et les *chalets*, enfin, qui encore aujourd'hui jouent un si grand rôle lors des remues des pays pastoraux ⁽²⁸⁰⁾ attirent l'attention autant par leur répartition géographique — zones de recul — que par l'intérêt que ces humbles bâtiments présentent pour reconstruire les phases primitives de l'habitation humaine sur le sol de la France. Quelques-uns d'entre eux — les cabanes rondes en pierre sèche, par exemple, que l'on retrouve encore dans le Midi et jusqu'en Bourgogne — se sont conservés tels que les avaient sans doute imaginés les anciens habitants de la Gaule ⁽²⁸¹⁾;

⁽²⁷⁹⁾ Un modèle d'étude de ce genre a été publié par J. Désaymard et E. Desforges, *Les maisonnettes des champs dans le Massif central*. Dans: *APFr* 1933, V, 19-34.

⁽²⁸⁰⁾ Voir, par exemple, J. Robert, *Le fenil dans les Alpes françaises du Nord*. AGé 1942, LI, 100-111.

⁽²⁸¹⁾ On trouvera des reproductions dans la *Géographie humaine de la France* de J. Brunhes (I, 412 et

d'autres se sont transformés au cours des temps sans dé-savouer cependant leur origine lointaine; d'autres enfin, —les "cabanes" des gardiens de taureaux de la Camargue et les "huttes" des agriculteurs des marais charentais— sont devenus des demeures permanentes évoquant seulement par leur nom leur destination primitive. Combien il serait intéressant de dresser un inventaire complet de ces humbles demeures, témoins d'une civilisation morte qui a survécu grâce à des circonstances particulières!

Les maisons permanentes elles aussi ont subi des transformations importantes. Dans une grande partie de la France les matériaux de construction primitifs —bardeaux, roseaux, chaumes, etc.— ont été remplacés par des matériaux durables ou mieux confectionnés. La pierre, autrefois utilisée seulement dans les régions où la roche dure affleure, a gagné énormément de terrain. À en juger d'après la carte dressée, il y a quelques années, par M. Vidal de la Blache ⁽²⁸²⁾, la

suiv.) et dans des études spéciales plus récentes. Sur la diffusion de cabanes circulaires dans les pays méditerranéens, voir F. Krüger, *Las Brañas. Ein Beitrag zur Geschichte der Rundbauten im asturisch-galicisch-portugiesischen Raum*. VKR 1944, XVI, 158-203 (page 184 notes sur les maisons circulaires du Midi de la France); F. Krüger, *Las Brañas* (traduction espagnole de l'article précédent avec indications bibliographiques). Oviedo, 1949.

⁽²⁸²⁾ Vidal de la Blache, *Principes de la géographie*

pierre occuperait aujourd'hui presque tout le territoire de la France. Mais il ne s'agit là que d'un tableau très sommaire; la réalité est bien plus complexe.

Il est vrai que les huttes de branchages palissés et de roseaux —mode de construction particulièrement rudimentaire— sont devenues aujourd'hui extrêmement rares; on n'en trouve des survivances que dans les marais de l'Ouest et dans le delta du Rhône (Camargue), tout comme dans les lagunes de la côte valencienne (Albufera).

D'autres modes de construction primitive ont une diffusion beaucoup plus grande. C'est le cas des maisons de pisé faites de terre argileuse, simplement pétrie, mélangée à de la paille hachée et séchée au soleil. Témoins d'une tradition chère aux pays méditerranéens ^(282 a), des maisons de terre apparaissent dans plusieurs parties du Midi de la France (moyenne Garonne, Bouches-du-Rhône) d'où elles furent transplantées vers le Nord, dans les marais atlantiques et, en suivant le couloir du Rhône, dans le Lyonnais et même jusqu'en Champagne

humaine. Paris 1922, pl. VI; la carte instructive a été souvent reproduite: par Fr. Steinbach et A. Helbok; A. Bach, *Deutsche Volkskunde*, page 216; Schier, *Hauslandschaften*, carte 1; etc.

^(282 a) Tradition qui, comme on sait, a laissé aussi des vestiges importants dans l'Amérique du Sud; voir A. Dornheim, *La vivienda rural en el Valle de Nono*. *Anales de Arqueología y Etnología*, Mendoza, IX, 1948, pages 32 et suivantes.

^(282 b). La désignation *adobe* que l'on donne aux briques crues en Gascogne, décèle des influences de la Péninsule ibérique (esp. *adobe*). Aujourd'hui les maisons de terre sont en pleine retraite; on préfère soit la pierre, soit la brique cuite, déjà utilisée à Toulouse au temps des Romains.

La maison de bois caractéristique de la zone forestière du Nord de l'Europe doit avoir régné jadis dans la plus grande partie du Nord de la France. Il faut cependant préciser. La maison entièrement construite en bois a laissé peu de traces sur le sol de la France. Abstraction faite de quelques cas isolés dont il est difficile d'établir l'origine, la construction en bois (sans l'appoint d'un remplissage) ne s'est maintenue que dans la partie septentrionale des Alpes françaises, en contact direct avec la Suisse, mais sans offrir la perfection technique et artistique qui distingue certains bâtiments du Valais.

Quant aux maisons en pan de bois —ossature en bois dont les intervalles sont remplis par un hourdis ou un simple torchis— elles doivent avoir été autrefois le type préféré du Nord de la France sans être tout à fait inconnues à d'autres régions. Des documents historiques, la diffusion de colombages magnifiques que l'on admire

^(282 b) Notons cependant que les maisons de terre ne sont nullement inconnues aux pays du Nord ("Stampfhäuser", "Lehmhäuser" dans la Basse-Allemagne, en Thuringe, etc.).

dans certaines villes du Nord ⁽²⁸³⁾ et de l'Ouest et le vaste emploi que l'on en fait encore aujourd'hui dans les campagnes, permettent de délimiter approximativement leur extension primitive ⁽²⁸⁴⁾. Les variantes des formes de l'ossature, des modes de remplissage et de l'ornementation artistique que l'on observe dans les bâtiments de certaines régions, sont vraiment frappantes. Il serait à souhaiter qu'un technicien compétent en fît un relevé complet tout en enregistrant leurs particularités et leur répartition géographique.

On sait que la construction en pan de bois n'est nullement limitée à la France. Elle règne encore aujourd'hui dans les Flandres, les Pays-Bas et de vastes zones de l'Allemagne ⁽²⁸⁵⁾. De là on peut la suivre vers le Nord,

⁽²⁸³⁾ Il convient de citer ici l'ouvrage magnifique de R. Quenedy, *L'habitation rouennaise. Etudes d'histoire, de géographie et d'architecture urbaines*. Rouen 1926.

⁽²⁸⁴⁾ Un premier essai cartographique a été fait dans *Handbuch der Frankreichkunde*. Frankfurt a. M., Verlag Diesterweg, 1928, tome II, 381, 402 (maisons citadines). L'ouvrage de W. Fiedler, *Das Fachwerkhäuser in Deutschland, Frankreich und England*. Berlin 1902 demanderait une révision du chapitre consacré à la France.

⁽²⁸⁵⁾ Cf. V. Trefois, *La construction rurale en bois. Contribution à l'étude de l'habitat en Flandre et dans les contrées voisines*. Dans: Folk, Leipzig, 1937 I, 55-73. Pour l'Allemagne, voir note 282 et H. Phleps, *L'arte delle costruzioni in legno presso le antiche popolazioni germaniche*. Lares 1939, X, 411-420 (avec

l'Est et le Sud-Est de l'Europe, où elle a remplacé des modes de construction plus primitifs ⁽²⁸⁶⁾.

Nous ne procéderons pas ici à une analyse critique des diverses théories que l'on a émises par rapport aux origines des constructions en pan de bois propres au Nord de la France ⁽²⁸⁷⁾. Une telle discussion présuppose des recherches de détail, recherches historiques et recherches régionales, dont nous sommes aujourd'hui encore assez loin. Celles-ci une fois réalisées d'une manière systématique, on se trouvera en face d'un tableau extrêmement riche en nuances et qui, comparé aux faits observés en d'autres pays, gagnera encore en intérêt.

Les bâtiments en pan de bois autrefois préférés par les villageois et les citadins du Nord de la France, sont aujourd'hui menacés par un concurrent plus puissant. C'est que la brique cuite, matériau plus résistant et plus solide, a commencé à envahir les provinces du Nord, rivalisant avec la pierre qui avait déjà conquis de vastes domaines. L'histoire de la maçonnerie de briques est bien curieuse. Originaires, selon toute probabilité, de l'Italie, où elle avait été connue des Romains, elle trouva dès le moyen âge une nouvelle patrie dans le Nord de

une carte très instructive de la répartition géographique des constructions en bois dans l'Europe centrale).

⁽²⁸⁶⁾ Voir les ouvrages de Br. Schier cités ci-dessus.

⁽²⁸⁷⁾ Viollet-le-Duc, Courajod, Brutails, Quenedy (page 144), Dauzat, etc.

l'Europe ⁽²⁸⁸⁾. C'est là, dans les Flandres, les Pays-Bas et la Basse-Allemagne, qu'elle atteignit son plein épanouissement, étendant de plus en plus son domaine, dans les cités et à la campagne. C'est de là qu'elle rayonna vers le Nord et même vers l'intérieur de la France, transformant l'architecture des châteaux, des églises et des chapelles, des maisons bourgeoises et des demeures campagnardes. Le mot *brique* (= néerl. *bricke*), attesté en français dès le 13^e siècle, est le symbole linguistique de cette invasion pacifique. Dans les villes frontalières — Tourcoing, Armentières, Lille et Valenciennes — la brique règne en maîtresse; en Picardie elle a envahi de larges espaces ⁽²⁸⁹⁾; dans les provinces intérieures toute une série de contaminations curieuses dénonce le combat qui s'y est engagé entre la tradition et le progrès. Accompagnant la brique, un nouveau mode de couverture, la

⁽²⁸⁸⁾ Il existe sur ce sujet une bibliographie abondante. Il nous suffira de mentionner ici Fr. Wachsmuth, *Der Backsteinbau, seine Entwicklungsgänge und Einzelbedingungen im Morgen- und Abendland*. Leipzig 1925 et, pour la diffusion de la brique dans les constructions rurales, O. Lauffer, *Dorf und Stadt in Niederdeutschland*. Berlin-Leipzig 1934, pages 29, 121 et suiv.; sur l'extension de la brique en Belgique Lefèvre, ouvr. cité, pages 255 et suiv., 270 et suiv.; en France Doyon-Hubrecht, ouvr. cité; etc.

⁽²⁸⁹⁾ A. Demangeon, *La Picardie*. Paris 1905, pages 366-367, 361 (carte de la répartition géographique).

panne flamande, confectionnée du même matériau, a fait son apparition.

Quant aux modes de toiture, deux types se partagent la France: le toit bas, à pente modérée et invariablement couvert de tuiles courbes, que l'on trouve dans le Midi, et le toit aigu recouvert d'ardoises, de tuiles plates, de chaumes ou bien de plaquettes de bois ou de pierre, qui est le type propre aux provinces du Nord. La carte reproduite ici (fig. 20), empruntée à la *Géographie humaine de la France* ⁽²⁹⁰⁾, fait ressortir nettement ce contraste.

La toiture plate à tuiles creuses n'est pas limitée au Midi de la France. On la retrouve dans la Péninsule ibérique, en Italie et dans les Balkans. C'est le type méditerranéen proprement dit, propagé à la suite de la

⁽²⁹⁰⁾ J. Brunhes, *Géographie humaine de la France* I, 441. La carte a été souvent reproduite avec de légères corrections: Doyon-Hubrecht 255; Petri, *Germanisches Volkserbe in Wallonien und Nordfrankreich*, page 868; Steinbach dans: *Rheinische Vierteljahrsblätter* 1931, I, 41; Jeanton, *Enquête sur les limites des influences septentrionales et méridionales en France* I, 10-11; etc. Voir aussi Ch. Biermann, *Les toits de tuiles creuses dans la Suisse rhodanienne*. *Revue des Etudes Rhodaniennes* XV, 1939, pags. 289-293.

Sur les formes de toiture en Allemagne voir A. Bach, *Deutsche Volkskunde*, page 217 (bibliographie), sur celles de la Suisse en dernier lieu Ch. Biermann, dans *Geographica Helvetica* II, 2.

conquête romaine au Sud de la Gaule. De là il a débordé largement vers le Nord.

Remontant le couloir du Rhône, la toiture plate du Midi s'est ouvert, entre le Massif central et les Alpes, une large brèche qui s'étend jusqu'à la vallée inférieure de la Saône (fig. 10 b); traversée une zone-barrière où dominent les toits aigus propres au Nord, elle apparaît de nouveau à l'extrême Est de la France, formant un îlot méditerranéen entre Moselle et Marne, s'étalant en Lorraine surtout. De l'Aquitaine elle a gagné les plaines charentaises et le Poitou, en suivant les routes historiques qui relient le Midi et le Nord du côté atlantique; ce n'est qu'à l'estuaire de la Loire, ancienne frontière ethnique où s'opposaient jadis la langue d'oc et la langue d'oïl, où aujourd'hui les derniers vestiges de la civilisation méridionale paraissent s'éteindre, que son expansion vers le Nord s'est arrêtée.

Abstraction faite des Alpes de Provence et des remparts du couloir rhodanien, zones tout à fait imprégnées de la teinte ethnographique du Midi, la toiture méditerranéenne n'a guère pu s'infiltrer dans les hautes montagnes; réfractaires aux influences qui pouvaient se propager librement dans les plaines, les Pyrénées, les Alpes françaises du Nord et la plus grande partie du Massif central ont gardé leur visage propre, conservant même çà et là des vestiges des temps préhistoriques.

Cette figuration géographique — fait observer l'auteur de la *Géographie humaine de la France* — paraît singulièrement imprégnée d'histoire. En effet, contour-

nant les hautes régions du Massif central, la toiture du Midi a isolé une zone qui jusqu'à présent est restée un véritable bloc de résistance ethnographique; en suivant, d'autre part, les larges isthmes que la nature a créés des deux côtés de ce Massif, elle a pénétré les grandes zones de circulation qui dès la romanisation de la Gaule ont joué un si grand rôle dans l'échange entre le Midi et le Nord. Comparable à tant d'autres faits —ethnographiques, folkloriques et linguistiques— l'expansion de la toiture méridionale constitue donc un des témoignages les plus suggestifs de ce grand mouvement historique qu'est la diffusion de la civilisation méditerranéenne sur le territoire de la France.

Au Nord deux faits surtout attirent l'attention de l'observateur: la forme aiguë du toit, à laquelle s'associe une charpente très solide, et la variété extraordinaire des modes de couverture. Parmi les modes de couverture primitifs, c'étaient les bardeaux de bois, aujourd'hui refoulés dans quelques régions de l'Est (Vosges et quelques vallées des Alpes françaises du Nord) et le chaume, autrefois très estimé, mais devenu archaïque, qui prédominaient jadis dans le Nord de la France. Ce sont exactement les mêmes matériaux qu'on employait autrefois dans les Flandres, dans les Pays-Bas et en Allemagne ⁽²⁹¹⁾. Les autres modes de couverture, aujourd'hui

⁽²⁹¹⁾ Voir M. Heyne, *Fünf Bücher deutscher Hausallertümer*. Leipzig 1899 I, 169: "harte Dächer, mit

de beaucoup les plus fréquents, sont d'origine plus récente: les tuiles dites pannes qui, rayonnant des Flandres, ont conquis une partie considérable de l'extrême Nord-Est ⁽²⁹²⁾, les ardoises fines et régulières et les tuiles plates (leur réplique en terre cuite) qui prédominent dans les autres provinces du Nord. Ce qui surprend, c'est la grande variété et diffusion de formes récentes, reflet fidèle des tendances progressistes qui distinguent les provinces du Nord par opposition au Midi ⁽²⁹³⁾.

Nous avons relevé les accords qui existent entre la toiture du Midi et celle des autres pays méditerranéens, entre la toiture du Nord et celle des pays germaniques voisins. Ce contraste géographique, fidèle expression de deux civilisations tout à fait différentes, doit remonter à une époque bien lointaine. C'est la colonisation des Romains qui lui a donné son relief définitif. Rien n'indique d'ailleurs qu'il se soit affaibli aux siècles suivants. Tout au contraire, la variété des modes de couverture que nous avons observée au Nord de la France et qui s'oppose nettement à l'homogénéité particulière au Midi, n'a

Schiefer oder Ziegeln, waren im späteren Mittelalter noch ungewöhnlich".

⁽²⁹²⁾ Il est intéressant de comparer l'extension du mot *panne* = 'tuile' dans les dialectes de cette région; voir *ALF*, etc.

⁽²⁹³⁾ Nous n'avons pas parlé de la construction du toit, problème cependant d'un très grand intérêt. Malheureusement des études spéciales font presque totalement défaut.

fait qu'accentuer l'antagonisme des siècles passés (fig. 10).

La disposition de la maison paysanne présente une variété régionale vraiment déconcertante au premier abord. Une étude spéciale consacrée à ce sujet par le géographe A. Demangeon ⁽²⁰⁴⁾ nous permet cependant de fixer les principaux types et leur répartition géographique. D'après le principe établi par M. Demangeon on peut distinguer en France les types suivants : la maison élémentaire, la maison en hauteur, la maison en ordre lâche et la maison en ordre serré, types auxquels il convient d'ajouter la maison rudimentaire comme forme particulièrement simple de l'habitation permanente.

La maison rudimentaire comporte au rez-de-chaussée une seule pièce où les animaux et les hommes passent leur vie en commun. C'est le type de maison concentrée à cohabitation qui s'est maintenu dans les vallées le plus longtemps isolées des Alpes françaises du Nord (fig. 13a) et dont le caractère particulier a été signalé par des géographes compétents ⁽²⁰⁵⁾. A côté de ce type, en voie de disparition aujourd'hui, existe la maison concentrée à communications intérieures, où bêtes

⁽²⁰⁴⁾ A. Demangeon, *L'habitation rurale en France. Essai de classification des principaux types*. AGé 1920, XXIX, 352-375.

⁽²⁰⁵⁾ J. Robert, ouvr. cité, pages 75 et suiv., 83 et suiv.

et gens vivent à proximité, séparés par des cloisons, mais qui permettent un accès direct du logis à l'étable. On en trouve des exemples dans les Alpes où ces habitations sont encore largement répandues, dans le Massif central, à l'Ouest (Bretagne, *bourrine* de la Vendée) et dans certaines vallées pyrénéennes. La disposition simple de ces maisons, à laquelle s'ajoutent d'autres traits de caractère non moins archaïque et leur répartition géographique démontrent nettement qu'il s'agit de survivances d'un mode de vie primitif autrefois plus répandu et conservé seulement dans des régions écartées, particulièrement dans les hautes montagnes.

La maison élémentaire, appelée aussi maison à juxtaposition, peut être considérée comme une variante plus développée du type précédent (fig. 13 b). Elle est, comme celui-ci, généralement basse, sans étage habité, présentant tous les organes essentiels au rez-de-chaussée et sur la même façade ⁽²⁰⁶⁾. Quoique abrités par le même toit, logis, étable et grange sont généralement séparés par des murs de refend. L'homme y vit donc à l'écart du bétail, ce qui n'empêche nullement qu'il existe encore çà et là un accès direct du logis humain à l'étable. Ramassant tout ce qu'elle peut sous le même toit dans un espace aussi réduit que possible, la maison élémentaire s'adapte donc parfaitement aux besoins de

⁽²⁰⁶⁾ Au-dessus du rez-de-chaussée règne le grenier, généralement assez exigu, où se rangent des provisions, des grains et des fourrages.

la petite exploitation, forme d'établissement rural largement répandue parmi le peuple de France ⁽²⁹⁷⁾. C'est pourquoi la maison élémentaire subsiste encore dans tant de provinces: entremêlée à d'autres types ⁽²⁹⁸⁾ au Midi; à l'Ouest où elle règne en maîtresse; dans un vaste cordon contournant le Bassin parisien et à l'Est où, grâce à l'importance que l'on y donne à la grange, elle montre un caractère tout particulier qui fait penser au "Mittertennbau" répandu dans les pays germaniques voisins ⁽²⁹⁹⁾.

Le même souci de tout tenir dans un seul bâtiment que l'on observe à l'Ouest, dans une partie relativement grande du Nord et à l'Est de la France, dicte aussi la disposition de la maison au paysan du Midi. C'est que la petite exploitation, si fréquente dans ces régions-là, prédomine aussi dans la France méridionale, en Provence, dans le Languedoc et au Sud-Ouest. Cependant le plan de la maison rurale du Midi présente un type tout à fait différent. Au lieu de disposer le logis des hommes

⁽²⁹⁷⁾ Il suffit de jeter un coup d'oeil sur la planche 41 de l'*Atlas de France*. Les petits exploitants représentent 95 p. 100 de l'ensemble; ils cultivent environ 65 p. 100 (Cholley).

⁽²⁹⁸⁾ Sur la maison en hauteur, type prédominant dans le Midi, voir page 197.

⁽²⁹⁹⁾ Br. Schier, dans: Spamer, *Die deutsche Volkskunde* I, 480, 495; J. Robert, ouvr. cité, page 353; R. Weiss, *Volkskunde der Schweiz*, page 92 et suiv. ("Dreisässenhaus" suisse).

au rez-de-chaussée, de plein pied avec les autres bâtiments, on hausse le logement (cuisine et chambres) au premier étage, réservant le rez-de-chaussée (souvent voûté) à l'étable et à la cave, pièce indispensable dans les pays de vignobles. Un escalier extérieur en pierre accolé à la façade principale et aboutissant, le plus souvent, à un perron, à une loge ou bien à une vaste galerie, conduit au premier étage. Ce type d'habitation, véritable maison en hauteur, puisqu'elle dispose d'un étage habité et d'un grenier-galetas superposés au rez-de-chaussée, ne saurait guère désavouer son origine méditerranéenne. Largement répandue en Italie, d'où elle a rayonné comme le toit à tuiles creuses jusqu'aux Balkans, familière aux pays catalans, fréquente aussi en Espagne et plus encore au Portugal, construite en pierre et recouverte de ces tuiles creuses "romaines" qui à elles seules suffisent pour lui donner une teinte méridionale, la petite maison des vigneron et des agriculteurs du Midi est si imprégnée d'odeur méditerranéenne que l'on n'a pas hésité de l'appeler la maison latine sur le sol de la France ⁽³⁰⁰⁾; fig. 10 b.

Répandue dans les provinces du Midi probablement dès l'époque romaine et adoptée dès lors dans une vaste zone qui s'étend des Alpes de Provence jusqu'aux Py-

⁽³⁰⁰⁾ Sur l'extension de la maison en hauteur on trouvera des renseignements plus détaillés dans F. Krüger, *Mittelmeerländisch-römisches Kulturerbe in Südfrankreich*. Festschrift J. Jud, pages 354 et suiv.

renées (fig. 11 b) et à la moyenne Garonne, tout en englobant les versants méridionaux du Massif central, la "maison latine" a largement débordé vers le Nord, poussant ses avant-gardes à travers les Charentes jusqu'à la Loire et remontant la vallée du Rhône jusqu'en Bourgogne et même au delà. Maison typique du vigneron, la cave surélevant généralement le logis, elle s'est imposée dans le Bas-Vivaraïs et en Limagne, dans les pays à vignes des Alpes du Nord, au rebord du Jura, en Suisse (Zurich, Neuchâtel), en Alsace, dans les vignobles du Neckar et en d'autres pays allemands qui ont hérité de la Méditerranée les dons de Bacchus. Qu'on compare l'irradiation du village aggloméré, habitat typique des vignerons du Midi, dans tous ces domaines, et l'on se convaincra facilement du parallélisme des faits ⁽³⁰¹⁾.

Aux maisons que nous venons de décrire et qui groupent toutes les parties essentielles de l'habitation sous le même toit, maisons de petits cultivateurs par excellence, com-

⁽³⁰¹⁾ Voir la note précédente. La maison des vignerons de la Champagne occidentale et de l'Aisne présente exactement le même type de "gratteciel rural" (Léandre-Vaillat, ouvr. cité, num. 36, 38). On le retrouve aussi dans les contrées à vigne des pays basques (Lefebvre, *Les modes de vie dans les Pyrénées atlantiques orientales*. Paris 1933, pages 624 et suiv.). Pour les pays du Neckar, voir H. Kling, *Der Einfluss des Weinbaus auf die Bauernhausformen in den heutigen ländlichen württembergischen Weinbaugemeinden*. Stuttgart 1937.

me nous l'avons vu, s'opposent des types de maisons dont le logis et les bâtiments d'exploitation sont plus ou moins séparés. D'après la définition de M. Demangeon on les appelle maisons en ordre lâche et maisons en ordre serré. Il est vrai que la dissociation de la maison rurale tend aujourd'hui à gagner du terrain dans beaucoup de parties de la France ⁽³⁰²⁾; mais c'est seulement dans le Nord et le Nord-Est qu'elle est une réalité depuis des temps lointains; c'est là qu'elle se manifeste le plus nettement et embrasse de larges zones; c'est de là qu'elle a rayonné, plus ou moins fortement, vers d'autres parties de la France.

Dans la maison en ordre lâche les divers bâtiments, habitation, grange, étable, etc., sont autant de constructions indépendantes, entourant une cour ou dispersées dans un enclos; ils sont généralement inséparables d'une pâture, soit qu'ils y touchent étroitement, soit qu'ils s'y trouvent directement construits. C'est ce mode de séparation des bâtiments en constructions distinctes qui occupe la plus grande partie du littoral du Nord, la Flandre (des deux côtés de la frontière politique), le Boulonnais, les Bas-Champs picards et la Haute-Normandie, s'étendant çà et là vers l'intérieur. (Fig. 13 c).

Au lieu de s'éparpiller, les divers bâtiments de la

⁽³⁰²⁾ Cette expansion a été très bien observée par R. Dion, *Le Val de Loire*, page 523; L. Gachon (Limagnes), *Röhr* (Bourgogne), J. Robert, ouvr. cité, pages 83 et suiv., 405 et suiv., 446; etc.

maison en ordre serré, rangés régulièrement le long des quatre côtés d'un quadrilatère, se rapprochent jusqu'à se toucher et se souder intimement, enserrant ainsi une cour intérieure. L'impression générale que l'on reçoit est celle d'une grande régularité et d'un ordre parfait. L'importance que l'on donne aux granges (dont on trouve surtout en Flandre des exemplaires magnifiques) exprime bien le caractère agricole de ces fermes. (Fig. 13 d).

C'est sur les fertiles plateaux et dans les riches plaines du Nord et du Nord-Est de la France, dans les pays de "grande culture", que la maison en ordre serré règne aujourd'hui en maîtresse, formant une zone continue et compacte. De là elle a fait rayonner son influence dans les directions les plus différentes: vers la Loire (et au delà), les plaines du Poitou, le Vexin et la plaine de Caen. Remarquons cependant que la ferme à cour close dont nous venons de fixer la diffusion, n'est pas limitée à la France. On la retrouve en Belgique où elle occupe toute la zone limoneuse et la région condrusienne ⁽³⁰³⁾; elle est aussi largement répandue dans l'Allemagne centrale ⁽³⁰⁴⁾, également pays de culture intensive, d'où

⁽³⁰³⁾ Lefèvre, *L'habitat rural en Belgique*, pages 241 et suiv., fig. 28, 34: répartition géographique.

⁽³⁰⁴⁾ Voir les cartes présentées par Buschan, *Völkerkunde: Europa*, page 176; Helbok, *Grundlagen der Volksgeschichte Deutschlands und Frankreichs*, Atlas, cartes 93, 104; Schier, *Das deutsche Bauernhaus*, dans: Spamer, *Die deutsche Volkskunde* I, 480; Huppertz, ouvr. cité, carte XII; etc.

elle s'est propagée vers le Nord, le Sud-Ouest, le Sud et le Sud-Est, envahissant même de larges domaines des pays voisins ⁽³⁰⁵⁾. Une large zone contiguë caractérisée par le type d'habitation qu'un géographe français a appelé l'aristocrate des maisons campagnardes, s'étend donc du centre de l'Allemagne à travers la Flandre jusqu'à l'intérieur de la France.

Les faits qui se dégagent de l'aperçu précédent sont les suivants:

1. Le Nord et le Nord-Est occupent une position à part vis-à-vis du reste de la France: nulle part le type de maison dissociée n'est aussi fortement enraciné que dans cette zone.

2. Il existe dans cette zone un contraste qui paraît être fondamental: maison en ordre lâche sur le littoral du Nord, maison en ordre serré à l'intérieur.

3. Cette opposition n'est pas limitée à la France; elle se continue en Belgique et même au delà.

4. La maison en ordre serré des provinces septentrionales de la France est inséparable de la maison en ordre serré propre à une grande partie de la Belgique et de l'Allemagne.

Il y a donc toute une série de problèmes à résoudre. Problèmes géographiques? Les géographes y ont déjà

⁽³⁰⁵⁾ Cette expansion a été excellemment décrite par Br. Schier, ouvr. cité, pages 504 et suiv.

répondu en disant que les facteurs géographiques ne suffisent pas pour débrouiller la complexité des faits ⁽³⁰⁶⁾.

Influences ethniques donc, comme on l'a prétendu si souvent? Influence celtique (dans la disposition de la maison en ordre lâche), influence romaine (dans la disposition de la maison en ordre serré), influence de la colonisation franque (comme suppose l'historien Des Mazes), influence enfin des northmans (dans la création de la maison dissociée sur la côte normande) ⁽³⁰⁷⁾, comme l'ont cru des savants français et allemands? Toutes ces théories, auxquelles on pourrait ajouter encore d'autres combinaisons assez curieuses, démontrent bien clairement l'intérêt que l'on a pris à la question, l'importance historique aussi que l'on attribue au sujet. Cependant, elles sont bien loin de la réalité.

En limitant les recherches à des secteurs trop étroits et négligeant des faits importants de l'évolution historique, on ne pouvait pas parvenir à des résultats définitifs. On ne s'est pas rendu compte surtout d'un certain fait qui nous paraît être d'importance capitale. C'est que la maison en ordre lâche, aujourd'hui rejetée sur le littoral, a été pendant de longs siècles beaucoup plus répandue que ne le fait soupçonner son extension actuelle.

⁽³⁰⁶⁾ Voir, par exemple, R. Blanchard, *La Flandre*. Lille 1906, page 416; Brunhes, *Géographie humaine de la France* I, 432.

⁽³⁰⁷⁾ A. Dauzat, *Le village et le paysan de France*, pages 55-56.

Ce fait a été clairement démontré par M. Schweisthal en (1906) ⁽³⁰⁸⁾ et M. A. Lefèvre (1926) ⁽³⁰⁹⁾ pour la Belgique; le même fait a été constaté en Allemagne; rien n'empêche de croire qu'il en était de même sur le sol de la France. En d'autres termes: La maison en ordre lâche était autrefois répandue là où règne aujourd'hui le type plus évolué de la maison en ordre serré; le domaine de la maison en ordre lâche représente évidemment une zone de recul.

Reste à expliquer pourquoi les maisons se sont dissociées dans ce vaste domaine qui s'étend de l'Allemagne centrale jusqu'à l'intérieur de la France et pourquoi de ce même domaine s'est détachée une zone caractérisée par une disposition plus concentrée, plus régulière et plus parfaite.

La maison concentrée simple —maison élémentaire et maison en hauteur— s'associe généralement à une petite exploitation, se suffisant pour ainsi dire à elle-même. C'est pourquoi elle est si répandue sur le sol de la France, domaine par excellence de la moyenne et de la petite culture. Le paysan y dispose généralement d'un cheptel peu nombreux, le matériel et les récoltes sont faciles à loger, on n'a pas besoin de larges annexes; le

⁽³⁰⁸⁾ M. Schweisthal, *Histoire de la maison rurale en Belgique et dans les contrées voisines*. Bruxelles 1906, II, 67-69.

⁽³⁰⁹⁾ M. A. Lefèvre, *L'habitat rural en Belgique*, pages 229, 250.

logis proprement dit est partout réduit au strict nécessaire. La maison concentrée simple représente pour ainsi dire un stade primitif, tant au point de vue économique que par rapport au mode de vie de ses habitants. Largement répandue au Midi, à l'Ouest, au centre et à l'Est, la maison élémentaire est devenue rare au Nord de la France où elle apparaît —là aussi comme habitation de petits cultivateurs— entremêlée à des types plus complexes et plus évolués.

En lisant les pages que l'historien Henri Sée a consacrées à l'économie rurale de la France au moyen âge ⁽³¹⁰⁾, on est tenté de croire que l'agriculture de la France se trouvait à cette époque-là dans un état assez médiocre, sinon déplorable. Nous ne saurions partager une telle opinion sans réserve. Il faut excepter en tout cas la France septentrionale. Dans le Nord et le Nord-Est de la France on se servait déjà au moyen-âge de la charrue à roues perfectionnée qui s'était substituée à l'*arere* primitif ⁽³¹¹⁾; on y avait adopté un régime agraire assez rigoureux, qui servait à tirer le meilleur parti possible des terres labourées; on y pratiquait l'assolement triennal de toute façon supérieur à l'assolement biennal pratiqué au Midi ⁽³¹²⁾; bref, on y suivit assez tôt des méthodes bien plus avancées que celles de l'agriculture tra-

⁽³¹⁰⁾ H. Sée, *Französische Wirtschaftsgeschichte*. Jena 1930, I, 16 et suiv., 87 et suiv.

⁽³¹¹⁾ Voir page 111.

⁽³¹²⁾ Voir page 106.

ditionnelle suivies dans d'autres parties de la France jusque de nos jours. Il est évident qu'on n'est pas parvenu tout d'un coup à ce résultat; une évolution lente et graduelle, dont il est difficile de discerner les phases successives, le précéda; quant aux origines de cette évolution, elles doivent remonter à des temps assez lointains, à en croire les jugements d'érudits compétents, aux temps mérovingiens ou même au delà ⁽³¹³⁾. Quoi qu'il en soit, les transformations qui se sont opérées à cette époque-là dans le domaine de l'agriculture et l'intensification que celle-ci subissait peu à peu, n'ont pas pu être sans influence sur l'habitat et l'habitation. Tout en s'accommodant aux exigences du nouveau régime économique, la demeure paysanne s'est transformée à son tour; la maison concentrée simple est devenue une maison dissociée. C'est donc l'évolution de l'économie rurale, le perfectionnement et la supériorité que celle-ci avait gagnée dans les pays du Nord qui, à notre avis, explique le contraste fondamental entre les maisons-types du Nord (maisons dissociées) et les maisons-types du reste de la France (maisons concentrées simples), contraste de civilisation plutôt que contraste d'autre ordre.

Sur le littoral Nord, zone d'élevage et d'habitat dispersé, c'est la maison en ordre lâche qui convenait le

⁽³¹³⁾ Le problème a été traité en dernier lieu par W. Müller-Wille, *Das rheinische Schiefergebirge*, pages 537-591; pour la Belgique voir M. A. Lefèvre, ouvr. cité, pages 229, 250.

mieux aux besoins du paysan; au milieu de vastes pâtures on avait de l'espace, on n'était pas obligé de se réduire. C'est pourquoi le stade primaire de la maison dissociée s'y est maintenu jusqu'à présent ^(313 a).

Les grandes plaines limoneuses qui s'étendent vers l'intérieur, présentent des aspects différents. Dans cette vaste zone où la culture du blé prit un essor colossal, où l'on se rassemblait dans des villages de plus en plus agglomérés, la maison en ordre lâche ne convenait plus aux besoins de l'agriculteur. A mesure que la culture du blé faisait des progrès on était contraint de restreindre l'étendue de la maison, économisant même le sol où l'on bâtissait. C'est ainsi que naquit la maison en ordre serré, singulièrement adaptée aux besoins d'une agriculture développée, "aristocrate des demeures campagnardes" sur le sol de la France et symbole vivant de la civilisation rurale qui s'était développée dans les pays du Nord de l'Europe.

Associée d'abord aux pays du Nord, la maison en ordre serré a fait tache d'huile sur le sol de la France. Il serait intéressant de suivre cette expansion géographique symbolisant un mouvement historique d'importance capitale: la marche de la civilisation du Nord vers le

^(313 a) On trouve exactement la même distinction entre le *Viehzüchterhaus* des Alpes — maison dissociée — et le *Ackerbauernhaus* du Mittelland — maison concentrée — en Suisse; voir R. Weiss, *Volkskunde der Schweiz*, pages 92 et suiv.

Midi dont les chapitres précédents ont déjà fourni plus d'un exemple. Nous n'insisterons pas davantage sur ce point, réservant la discussion des détails à une autre occasion.

Beaucoup de problèmes se rattachent à l'intérieur de la maison: à la disposition des différentes pièces, à la cuisine et au rôle que celle-ci joue dans l'ensemble, aux ustensiles de ménage et au mobilier. La disposition intérieure n'a pas été négligée par ceux qui se sont occupés des types régionaux de maisons campagnardes; quant à la cuisine, on a bien des fois décrit son charme rustique; on n'a pas oublié non plus de relever les particularités des ustensiles et des meubles rustiques de certaines régions. Cependant — il faut bien l'avouer — les renseignements dont nous disposons dans ce domaine sont bien loin d'être complets. Ne parlons pas des services que pourrait rendre à l'ethnographe le dépouillement systématique d'anciens inventaires qui dorment dans les archives ou qui n'ont pas encore été utilisés comme ils le méritent; nous ne possédons pas même une information suffisante sur les faits actuels qui nous permettrait une classification exacte suivant les variantes régionales et locales. Qu'il nous suffise d'indiquer ici quelques questions qui mériteraient une étude approfondie.

La pièce principale de l'habitation paysanne est la cuisine. C'est depuis des temps immémoriaux la "salle commune" où l'on se tient, où l'on se chauffe en hiver, où l'on prend les repas, où l'on dort. C'est la

maison proprement dite; c'est pourquoi elle porte ce nom encore aujourd'hui dans beaucoup de provinces. Il y a des contrées où la maison-cuisine a gardé encore tout son charme ancestral; il y en a d'autres où elle a changé peu à peu de fonctions; en Alsace ce n'est plus la cuisine, c'est la *stube*, confortable et pleine d'intimité, qui est devenue le centre de la vie familiale ⁽³¹⁴⁾; la cuisine proprement dite y est reléguée dans un réduit séparé. Bref, il y a toute une gamme de nuances régionales dont il serait extrêmement intéressant de fixer la répartition géographique et de relever les facteurs déterminants (économiques, historiques, etc.).

Une telle étude soulèverait toute une série d'autres problèmes non moins importants. Parmi ceux-ci la création d'une "belle chambre", pièce d'apparat telle qu'elle se trouve fréquemment dans les maisons paysannes du Nord de la France, d'une "chambre de famille" correspondant à la *stube* alsacienne et qui est déjà beaucoup plus rare, ou bien d'un étage servant d'habitation mériteraient une attention particulière.

Le cœur du logis, le foyer de la vie familiale et le refuge de la famille pendant l'hiver, c'est l'ancien *âtre*, aujourd'hui généralement appelé *cheminée* à cause du

⁽³¹⁴⁾ Ph. de Las Cases, *L'art rustique en France: L'Alsace*. Paris, s. d., page 12: "Les paysans alsaciens — affirme M. Anselme Laugel — se considéreraient comme déshonorés s'ils prenaient leurs repas à la cuisine".

large manteau qui l'abrite. Répandu, à travers toute la France, l'âtre présente une infinité de variantes régionales révélant des traditions anciennes ou bien des perfectionnements postérieurs. L'emplacement de la base de la cheminée — au niveau du sol ou plus ou moins surhaussé — est déjà un indice important de cette évolution graduelle. Le contre-cœur servant à empêcher que le mur ne soit endommagé par le feu et à renvoyer en même temps la chaleur, peut être fait de pierre — c'est l'état primitif encore aujourd'hui largement maintenu dans le Midi —, d'une maçonnerie de briques quelquefois artistement travaillée — telle qu'on la trouve en Flandre — ou de grandes plaques de fonte garnissant le fond du foyer. Ce dernier type, attesté dès le 16^e siècle (1548), paraît être originaire de la zone du fer qui suit la frontière franco-allemande; c'est là, des pays wallons jusqu'au Jura suisse, qu'il est particulièrement enraciné, c'est de là qu'il a rayonné vers l'intérieur de la France; c'est là encore qu'il a donné naissance à un système ingénieux de chauffage qui est resté longtemps le privilège de cette zone frontière ⁽³¹⁵⁾.

Nous nous écarterions de la route que nous nous sommes tracée, si nous entreprenions de raconter l'histoire des systèmes de *chauffage*. Rappelons seulement que le poêle de fonte, dont on trouve des traces dans des

⁽³¹⁵⁾ On chauffe la chambre voisine à l'aide d'une plaque de fonte, appelée *taque*, intercalée dans le mur de la cuisine.

documents wallons dès le 16^e siècle ⁽³¹⁶⁾, et le poêle de faïence vulgarisé dans les maisons bourgeoises françaises depuis le 17^e et le 18^e siècle, ne sont nulle part aussi bien enracinés que dans les maisons paysannes de la zone Est de la France (Alsace, Porte de Bourgogne, Lorraine, etc.) ⁽³¹⁷⁾.

La crémaillère suspendue au milieu de la cheminée et à laquelle s'attachent tant de traditions populaires, présente deux formes distinctes: la crémaillère à boucles entrelacées et la crémaillère à denture qui permet de suspendre la marmite à la hauteur désirée (fig. 14 b, d). Il s'agit là d'une différence très remarquable, non seulement au point de vue des transformations que cet ancien ustensile, attesté dès les temps préhistoriques ⁽³¹⁸⁾, a subies, mais aussi par rapport à l'extension géographique que les deux types présentent aujourd'

⁽³¹⁶⁾ Une *setouffe* de croux fin = un poêle de fer fondu; cf. E. Renard dans: *Mélanges de linguistique romane offerts à M. Jean Haust*. Liège 1939, page 343; pour le mot *stouve*, voir aussi J. Warland, *Glossar und Grammatik der germanischen Lehnwörter in der wallonischen Mundart Malmédys*. Liège 1940, page 176; L. Remacle, *Le parler de la Gleize*, page 96.

⁽³¹⁷⁾ Quant à l'apparition des premiers poêles dans les maisons de nobles et de riches particuliers on trouvera des observations intéressantes dans Havard, *Dictionnaire de l'ameublement*, s. v. Le premier témoignage date de 1545: poêles à la mode allemande.

⁽³¹⁸⁾ L. Rüttimeyer, *Ur-Ethnographie der Schweiz*. Basel 1924, pages 153-158.

hui. La simple crémaillère à boucles entrelacées, autrefois répandue dans la plus grande partie de l'Europe ⁽³¹⁹⁾, là où l'on avait abandonné les suspensoirs encore plus primitifs (faits de bois, etc.), subsiste jusqu'aujourd'hui dans une zone contiguë qui comprend tout le domaine méditerranéen (y compris les Balkans) et les Alpes; c'est à cette zone archaïsante que se rattache aussi le Midi de la France. Dans les provinces du Nord on n'en trouve plus guère de vestiges; la crémaillère primitive y a été remplacée par la crémaillère à dents, plus perfectionnée et plus maniable.

C'est exactement le même type qu'on retrouve dans les pays germaniques. Partant de la Basse-Allemagne où il est largement répandu, on peut le suivre jusqu'aux pays scandinaves et, à l'Ouest, à travers la Westphalie, les provinces rhénanes et la Frise, les Flandres et la Wallonie jusqu'à la partie septentrionale de la France où il a même conquis des régions écartées telles que la Bretagne (et la Vendée?) — et d'où il s'est répandu vers le Sud jusqu'au Limousin, sans atteindre cependant le haut pays du Massif; dans la Bourgogne méridionale (vallée inférieure de la Saône), ancien champ de bataille entre le Nord et le Midi, les deux types se ren-

⁽³¹⁹⁾ On en trouve aussi des traces au Nord des pays scandinaves; voir S. Erixon, *Folklig möbelkultur i svenska bygder*. Stockholm 1938, pl. 1 (Dalarna), 154 (Lappland).

contrent ⁽³²⁰⁾; dans les Alpes françaises le type nordique paraît être encore assez rare; on en trouve cependant des vestiges au Sud-Ouest de la France où il a été isolément attesté (en Quercy et dans les Landes) à côté du type méridional, prépondérant.

La différence qui existe dans les formes des crémaillères entre les pays du Nord et ceux du Midi n'est certainement pas de date très ancienne. Les documents de la première période du moyen âge ne parlent que du type primitif ⁽³²¹⁾. La forme perfectionnée ne paraît pas re-

⁽³²⁰⁾ J'ai porté l'attention des ethnographes sur ce fait lors de la publication de l'ouvrage de M. G. Jeanton sur *Le Mâconnais traditionaliste et populaire*. Mâcon 1920-1923, IV, 88 où l'on trouve les deux types côte à côte; voir VKR I, 54-55. Les observations de M. Jeanton ont été confirmées par A. Robert-Juret, *Le patois de la région de Tournus*, page 75 (avec reproduction des deux types). Quant à la délimitation géographique on trouvera plus de détails dans F. Krüger, *Die Hochpyrenäen*. A II, 135 et suiv.

⁽³²¹⁾ Cf. Du Cange II, 239: "catena, cremathra, catenae ferreae species ad sustinendum unco pendentem in foco lebetem. Ital. catena, gall. crémaillère". Anonymus, *De laudibus Papiæ* (Pavia) 1320: "Vasa vero . . . suspendunt supra ignem catenis ferreis habentibus annulos latos et rotundos quarum aliquae partes baculis ferreis constant cum uncis singulis, quibus vas possit elevari juxta libitum", cité d'après P. Benoit, *Die Bezeichnungen für Feuerbock und Feuerkette im Französischen, Italienischen und Rätomanischen*. ZRPh 1924 XLIV, pages 385-464.

monter au-delà du 16^e et du 15^e siècle ⁽³²²⁾; en 1521 celle-ci est mentionnée pour la première fois dans les pays rhénans ⁽³²³⁾; à la même époque elle est représentée sur un tableau du peintre Steenwyck (conservé aujourd'hui au Louvre) ⁽³²⁴⁾; à la même époque appartiennent aussi les magnifiques crémaillères conservées au Musée de Cluny ⁽³²⁵⁾. A partir du 17^e siècle la forme perfectionnée paraît avoir été déjà en vogue dans une grande partie du Nord de la France, particulièrement dans la zone de l'Est; c'est là que la signala Goethe dans sa *Campagne in Frankreich* (1792) comme curiosité des maisons de la Meuse; c'est là, à la lisière de la France et de l'Allemagne, au coeur des pays du fer rhénans et lorrains, que le type perfectionné selon toute

⁽³²²⁾ La première reproduction paraît être celle d'un manuscrit de 1470, publiée par Th. Wright, *The homes of other days*. London 1871, num. 259; cf. O. Lauffer, *Herd und Herdgeräte in den Nürnbergschen Küchen der Vorzeit*. Tirage à part des Mitteilungen des Germanischen Nationalmuseums 1900, page 45.

⁽³²³⁾ A. Wrede, *Eifeler Volkskunde*. Bonn-Leipzig 1924, page 47.

⁽³²⁴⁾ H. D'Allemagne, *Accessoires du costume et du mobilier*. Paris 1928, II, pl. 249.

⁽³²⁵⁾ On trouvera des reproductions dans H. Harvard, *Dictionnaire de l'ameublement et de la décoration depuis le XIII^e siècle jusqu'à nos jours*. Paris, s. v. crémaillère. Observons cependant que dans le *Dict. raisonné du mobilier français* de Viollet-le-Duc II, 83 est représentée une crémaillère du 14^e siècle, procédant de

vraisemblance aura été inventé, comme les *taques* de cheminée dont nous avons parlé ci-dessus; c'est là, enfin, qu'on leur aura donné ces formes magnifiques qui devaient décorer pendant longtemps les foyers des châteaux, des maisons bourgeoises et des simples demeures paysannes en Allemagne, en Belgique et dans le Nord de la France ⁽³²⁶⁾.

Il y aurait à relever encore bien d'autres éléments caractéristiques de la maison paysanne qui mériteraient une étude comparée et qui démontreraient eux aussi l'intérêt que présentent des études de ce genre pour élucider des points inconnus de l'histoire de la civilisation en France. Parmi ces éléments tout ce qui est du domaine de l'architecture mérite une attention particulière. Il ne serait pas difficile de classer les provinces françaises d'après l'importance qu'elles accordent à l'ornementation populaire de leurs maisons paysannes, d'après les détails architecturaux, cheminées, pignons,

l'abbaye de Flavigny (Côte d'Or). Quant aux formes antérieures, nous y trouvons la notice suivante: "On voit des crémaillères figurées dans des vignettes de manuscrits du 13^e siècle, qui se composent d'une tige de fer avec un anneau oblong, à travers lequel passe une lame de fer dentelée se terminant en crochet à son extrémité inférieure".

⁽³²⁶⁾ Viollet-le-Duc, *Dict. raisonné du mobilier* II, 82; Viollet-le-Duc, *Architecture* III, 195 et suiv. Voir la note précédente.

lucarnes etc., dans lesquels le goût populaire se manifeste si volontiers. Là aussi il y a des différences régionales et locales très remarquables. Quant aux cheminées, les architectes G. Doyon et R. Hubrecht ont fait tout récemment des observations dont les ethnographes pourront certainement beaucoup profiter ⁽³²⁷⁾; des études spéciales, telles que celles de M. G. Jeanton sur les cheminées dites sarrasines du Mâconnais ⁽³²⁸⁾, et des observations contenues dans d'autres ouvrages ont suffisamment démontré l'intérêt que le sujet pourrait présenter pour une étude d'ensemble. En ce qui concerne les murs-pignons crêtés de gradins qui distinguent certaines régions montagneuses du Midi (Pyrénées, Massif central, Savoie et Dauphiné), mais dont on trouve aussi des vestiges dans le Soissonnais, les Flandres, les pays rhénans et dans le Sudouest de l'Allemagne (où ils apparaissent même, comme en Suisse, dans l'architecture citadine), nous aimerions à croire qu'il s'agit là d'anciens résidus d'un élément architectural très utile (protection du pignon des toits de chaume contre

⁽³²⁷⁾ Doyon-Hubrecht, ouvr. cité, pages 149-161.

⁽³²⁸⁾ G. Jeanton, *Les cheminées sarrasines; étude d'ethnographie et d'archéologie bressane*. Mâcon 1924; M. Brockmann-Jerosch, *Das Burgunderkamin*. SchwABO 1947 XLIV, 90-116. On trouve des formes semblables en d'autres pays; voir F. Krüger, *Die Hochpyrenäen*. A II, 106-108, 121-128.

la pluie), conservé et développé même grâce à sa valeur artistique ⁽³²⁹⁾. Fig. 11.

Nous ne reviendrons pas ici sur les aspects multiples et pittoresques que la construction en pans de bois donne aux maisons du Nord de la France; c'est surtout en Normandie que l'on peut admirer leur grâce et leur charme. Au Midi c'est la construction en pierre, on le sait, qui prédomine. C'est elle qui, autrefois propagée par les Romains, a imposé toute une série de particularités dignes du plus haut intérêt: le grand escalier extérieur en pierre aboutissant à une loge ou à une galerie pittoresque (fig. 10 b); la voûte dont on trouve les formes les plus variées (particulièrement dans la maison caussenarde); l'emploi de l'arc dans la constructions de fenêtres, de portes et de portails; les magnifiques galeries à arcades, enfin, qui s'alignent le long de rues et de places publiques (fig. 12). Il vaudrait bien la peine de recueillir tous ces faits dans une étude d'ensemble précisant leurs particularités et fixant leur diffusion géographique. Quelques-uns paraissent être restreints au Midi de la France; d'autres ont rayonné plus loin vers le Nord; il y en a même qui se sont propagés jusqu'en Suisse et dans certaines parties de l'Allemagne. La diffusion de la civilisation méditerranéenne aux pays

⁽³²⁹⁾ Nous avons traité le problème dans *Hochpyrenäen* A II, 28-39; pour les Alpes françaises, on trouvera des indications complémentaires chez J. Robert, *ouvr. cité*, pages 48-49.

du Nord a été étudiée plus d'une fois par les historiens; il nous semble opportun de compléter le tableau historique par les faits éloquentes que la géographie ethnographique peut nous fournir.

Restent encore les annexes de la maison paysanne et d'autres éléments caractéristiques des villages d'autrefois. Quelqu'insignifiants qu'ils paraissent au premier abord, eux aussi ont leur histoire; leur construction et leur répartition géographique posent même des problèmes d'un grand intérêt. Dans les provinces du Nord on admire les vastes granges à blé construites à l'image des cathédrales ⁽³³⁰⁾, symboles vivants de cette "grande culture" qui a envahi le Nord et le Nord-Est de la France ⁽³³¹⁾ (Fig. 10 a).

Comparés à ces vastes bâtiments, les greniers à blé que l'on trouve dans la zone septentrionale des Alpes françaises font triste figure ⁽³³²⁾. En revanche ceux-ci peuvent se vanter d'un passé bien plus lointain. Petits bâtiments exigus généralement construits en bois

⁽³³⁰⁾ Voir Viollet-le-Duc, *Dict. raisonné de l'architecture* VI, s. v. *Grange*.

⁽³³¹⁾ Fr. Petri, *Germanisches Volkserbe in Wallonien und Nordfrankreich*, pages 865-866 (avec références aux travaux antérieurs); R. Dion, *Le Val de Loire*, pages 462 et suiv.

⁽³³²⁾ J. Robert, *La maison rurale permanente dans les Alpes françaises du Nord*, pages 457-489 (discussion détaillée de l'origine).

et perchés nettement au-dessus du terrain qui les supporte — au moyen de pierres plates, de pilotis de bois disposés aux quatre angles, ou bien d'un soubassement de pierre plus ou moins élevé —, les greniers savoyards représentent des variantes de ces greniers archaïques qui sous des noms en grande partie préromans jouent encore un si grand rôle dans l'économie rurale de la Suisse ⁽³³³⁾, étroitement apparentés à la fois aux greniers perchés que l'on retrouve encore souvent dans les pays scandinaves, les Balkans et le Nord et Nord-Ouest de la Péninsule ibérique ⁽³³⁴⁾. Il s'agit évidemment de bâ-

⁽³³³⁾ K. Huber, *Über die Histen- und Speichertypen des Zentralalpengebietes*. Zürich 1944 [= *Romanica Helvetica*, vol. 19] XX - 128 pages; *Dicziunari Rumantsch-Grischun*, s. v. *bargia*, excellente information sur la diffusion et les formes de l'objet dans les Grisons.

⁽³³⁴⁾ Nous ajouterons à la riche bibliographie présentée par M. K. Huber les études suivantes: S. Erixon, *West European Connections and Culture Relations*. Folk-Liv 1938, pages 144-147; Karl Thiede, *Das Erbe germanischer Baukunst im bäuerlichen Hausbau*. Hamburg 1936, pages 16, 20 et suiv. (reproductions excellentes des types scandinaves); W. Carlé, *Die Maispeicher im Nordwesten der Iberischen Halbinsel*. Dans: *Petermanns Mitteilungen* 1942, pages 121-128 (excellente orientation sur le *hórreo* de la Péninsule ibérique et carte de sa répartition géographique); F. Krüger, *La: Brañas. Ein Beitrag zur Geschichte der Rundbauten im asturisch-galicisch-portugiesischen Raum*. VKR 1944, XVI, 184-189 (avec références bibliographiques), édition espagnole Oviedo 1949, pages 28 et suiv.

timents autrefois plus répandus ou même généralement répandus en Europe ⁽³³⁵⁾, de témoins de constructions préhistoriques refoulés aujourd'hui dans quelques îlots de recul. (Fig. 17).

Ailleurs ce sont des bâtiments d'une tout autre catégorie, les pigeonniers qui attirent l'attention: tours rondes à créneaux, maisonnettes perchées sur piliers, logettes surajoutées au toit, construites soit en pierre, soit en torchis ou en brique, de forme ronde ou quadrangulaire, suivant les régions, une mosaïque vraiment inextricable de bâtiments traditionnels dont on a heureusement commencé à dresser l'inventaire ⁽³³⁶⁾. (Fig. 16).

⁽³³⁵⁾ Br. Schier, *Hausbaulandschaften...*, pages 394 et suiv. Sur la diffusion de *spicarium* et de *horreum*, si fréquents dans la toponymie française, voir J. Jud, *Probleme der altromanischen Wortgeographie*. ZRPh 1913, XXXVIII, 1-75.

⁽³³⁶⁾ Il suffira de citer les études les plus récentes: J. Brunhes, *Géographie humaine de la France*, II, 514 et suiv.; Doyon-Hubrecht, ouvr. cité, pages 264 et suiv. (très important au point de vue typologique); *Pigeonnier de la Terre d'oc*. APFr II, 11-33; Désaymard-Desforges, APFr V, 32 et suiv.; P. Deffontaines, *Les hommes et leurs travaux dans les pays de la moyenne Garonne*, pages 53-56; H. Meyer, VKR VI, 74 et suiv. (Quercy); APFr I, 54 et suiv. (Provence); Jean-ton-Duraffour, *L'habitation paysanne en Bresse*, pl. LIV-LVI (pigeonniers en pisé); *Vie à la Campagne* 15-12-1931, pages 18-19 (Ile-de-France); van Gennep, *Manuel*, num. 5764 (Picardie); A. Ronse et Th. Raison,

La liste des éléments caractéristiques du village français ancestral que nous venons de dresser est forcément incomplète. N'oublions cependant pas le *m o u l i n*, aussi inséparable de l'ancienne économie domestique que le four particulier ou banal: moulin à bras, moulin à eau, moulin à vent dont chacun mériterait une monographie historique ⁽³³⁷⁾. On connaît assez bien le fonctionnement des moulins à bras et les rares spécimens de cet ustensile préhistorique qui subsistent; on connaît aussi l'histoire des moulins à eau, héritage de la fin de l'Empire romain; mais on est particulièrement mal renseigné sur le sort que le *m o u l i n à v e n t* a eu dans les pays de la France ⁽³³⁸⁾. Utilisant les matériaux dispersés qui nous renseignent sur la répartition géographique des différents types des moulins à vent existant encore aujourd'hui ou déjà disparus, on parvient à des conclu-

Fermes-types et constructions rurales en West Flandre. Bruges 1918, pages 60 et suiv. (Flandres).

⁽³³⁷⁾ Comme modèles d'études de ce genre nous citerons les monographies suivantes: R. Vieli, *Die Terminologie der Mühle in Romanisch-Bünden*. Chur 1927; E. Stäheli, *Die Terminologie der Mühle im deutschen und romanischen Wallis*. Thèse de Zürich (annoncée en 1946); Fr. Drube, *Die Mühlen in Schleswig-Holstein*. Hamburg, s. d.

⁽³³⁸⁾ Nous renvoyons le lecteur au chapitre que nous avons consacré aux moulins à vent méditerranéens dans notre étude *Notas etnográfico-lingüísticas da Póvoa de Varzim*. Boletim de Filologia, Lisboa, 1936 IV, 156-174 où l'on trouvera aussi des notes bibliographiques.

sions intéressantes. Trois types principaux s'opposent sur le territoire de la France (Fig. 15).

Le 1^{er} type est construit en pierre, de forme circulaire et à coiffe mobile; c'est le type méditerranéen par excellence, largement répandu aussi dans le Midi de la France d'où il a rayonné, en suivant la vallée du Rhône, jusqu'en Bourgogne et, en remontant la côte atlantique, jusque par delà l'estuaire de la Loire et en Basse-Normandie (Fig. 15 a).

Le 2^{me} type est bâti tout en bois, de forme rectangulaire, pivotant sur un support; c'est le type que l'on pourrait appeler nordique ⁽³³⁹⁾ et dont on doit chercher le centre d'irradiation sur les côtes de la Flandre d'où il a rayonné en deux directions, vers l'intérieur de l'Allemagne (et même au delà) ⁽³⁴⁰⁾ et vers l'intérieur de la

⁽³³⁹⁾ Sur les moulins à vent flamands et wallons il existe une riche bibliographie: J. Dezitter, *Nos derniers moulins de Flandre*, avec 79 bois de l'auteur. Lille 1938; "*Nos vieux moulins*", 1^{re} année, nov. 1931 (nombreuses planches); P. Maréchal, *La meunerie au pays de Namur*. Dans: Bulletin de la Société de Littérature wallonne 1912, LIV, 153-198; *Enquêtes du Musée de la Vie Wallonne* II, 271-290; III, 201 et suiv.; Ronse-Raison, ouvr. cité, pages 257-267. Nous ignorons si l'ouvrage de M. Ronse, *Les moulins à vent. Ouvrage historique, technique et documentaire* a déjà paru.

⁽³⁴⁰⁾ Parmi les dernières publications nous mentionnerons: H. Schlenger, *Die Sachgüter im Atlas der deutschen Volkskunde*. Dans: Jahrbuch für historische Volks-

France, où il a atteint la Champagne, la Beauce, l'Orléanais et même la vallée inférieure de la Loire (Fig. 15 b, c).

Le 3^{me} type, de forme trapue et d'origine assez récente (18^e siècle) est appelé avec raison moulin hollandais; contrairement à ce qui est arrivé à l'Est, où il a envahi de vastes zones de la Basse-Allemagne et du Danemark, le moulin hollandais n'a conquis qu'une partie très limitée de la France (Flandre, Artois) (Fig. 15 d).

Le tableau que nous avons esquissé de la répartition géographique des différents types de moulin s'accorde parfaitement avec d'autres tableaux que nous avons présentés ci-dessus.

Tout en révélant des mouvements d'expansion opposés (nés dans le Midi et l'extrême Nord-Est), il confirme

kunde 1934, III/IV, pages 362-365: Wind- und Wassermühlen (avec une carte de la répartition géographique des différents types); W. Scheffler, *Methodische Fragen zur Windmühlenforschung*. Dans: *Volkswerk* 1943, pages 135 et suiv.; M. G. Schmidt, *Die Windmühle im deutschen Landschaftsbild*. Dans: *Geographischer Anzeiger* 1940, XXXXI, num. 17/18; C. Matschoss et W. Lindner, *Technische Kulturdenkmale*. München 1932, pl. 41-51; *Mitteilungen des Rheinischen Vereins für Denkmalpflege und Heimatschutz* 1931, pages 127 et suiv. (moulins à vent dans les provinces rhénanes: types et répartition géographique).

une fois de plus l'antagonisme multiséculaire qui existe entre le Midi et le Nord.

* *
*

Les chapitres précédents auront suffisamment renseigné le lecteur sur les problèmes et les méthodes de la géographie des traditions populaires. Il ne sera donc guère nécessaire d'interpréter d'autres exemples suivant la méthode analytique que nous avons employée jusqu'ici. Notre étude serait toutefois incomplète, si nous ne passions pas en revue quelques faits folkloriques qui ont déjà été l'objet d'études spéciales et qui pourront servir à démontrer l'importance des services que l'on peut demander à la méthode géographique dans le domaine des traditions populaires. C'est cette orientation sommaire, de caractère plutôt bibliographique qui formera le dernier chapitre de notre aperçu.

L'alimentation populaire a déjà fait l'objet de plus d'une publication ⁽³⁴¹⁾. Nous ne manquons pas de traités gastronomiques concernant l'ensemble des provinces françaises ni d'études relatives à des provinces déterminées; parmi celles-ci il y en a même qui peuvent être considérées comme des modèles de méthode. Ce qui

⁽³⁴¹⁾ Pour la bibliographie, Van Gennep, *Manuel* num. 5804 et suiv.

fait défaut cependant, ce sont des études comparées qui soulignent les différences régionales. A cet égard deux travaux parus tout récemment peuvent servir de modèles: la carte des boissons usuelles (pays de vignoble, pays à cidre, pays à bière) que nous devons à l'auteur de la *Géographie humaine de la France* (Fig. 22)⁽³⁴²⁾ et l'article que M. L. Febvre a consacré aux fonds de cuisine (utilisation des graisses essentielles: huile d'olive, huile de noix, beurre, saindoux, graisse d'oie)⁽³⁴³⁾. Fondée sur une documentation particulièrement riche, l'étude de M. Febvre peut être considérée comme définitive quant à la délimitation géographique des faits. Mais ici encore la nécessité s'impose d'étendre les recherches au-delà du domaine français, comme l'a fait observer M. Febvre lui-même. C'est seulement en partant de comparaisons intereuropéennes que les traditions populaires françaises trouveront leur explication définitive.

Ceci apparaîtrait aussi, si l'on dressait des cartes illustrant la répartition géographique des différentes sortes de pain et des gâteaux traditionnels. Parlant des pains que l'on servait sur les tables gauloises, C. Jullian fait mention de la grande miche ronde devenue classique chez les peuples méditerranéens et des pains blancs

⁽³⁴²⁾ Brunhes, *Géographie humaine de la France II*, 469.

⁽³⁴³⁾ Publié dans: *Travaux du 1^{er} Congrès International de Folklore*, pages 123-130, avec carte.

que l'on préférerait déjà du temps des anciens dans les pays du Midi⁽³⁴⁴⁾. Le dr A. Maurizio, particulièrement compétent en cette matière, a insisté de son côté sur la diffusion du pain de froment aux dépens d'autres céréales que l'on observe dans bien des pays de l'Europe et qui a donné lieu en France à des transformations importantes⁽³⁴⁵⁾. Nous sommes bien loin encore de pouvoir embrasser d'un coup d'oeil la diversité géographique que les différents types de pain présentent aujourd'hui dans les pays européens; nous sommes aussi relativement mal renseignés sur les transformations qui se sont accomplies dans ce domaine. Les matériaux dont nous disposons actuellement permettent cependant déjà de reconnaître les rapports étroits qui existent entre la France et les pays voisins (pays méditerranéens d'un côté et pays germaniques de l'autre). Quant à la méthode cartographique à suivre, les cartes présentées par M. W. Pessler dans son *Volkstumsatlas von Niedersachsen* nous paraissent particulièrement instructives⁽³⁴⁶⁾.

Nous sommes mieux renseignés sur les anciens c o s -

⁽³⁴⁴⁾ C. Jullian, *Histoire de la Gaule*. Paris 1920, V, 251-252.

⁽³⁴⁵⁾ A. Maurizio, *Histoire de l'alimentation végétale depuis la préhistoire jusqu'à nos jours*. Paris 1932, pages 573 et suiv.

⁽³⁴⁶⁾ W. Pessler, *Volkstumsatlas von Niedersachsen*. 4. Lieferung. Braunschweig 1939, cartes 22, 23; la carte dressée d'après les enquêtes de l'*Atlas der deut-*

tumes populaires de la France ⁽³⁴⁷⁾. Il existe de nombreux recueils généraux et toute une série d'études régionales, parmi celles-ci quelques-unes de caractère historique; nous disposons donc d'une documentation assez abondante et qui sera augmentée un jour par les résultats des recherches systématiques entreprises par le Musée National des Arts et Traditions populaires de Paris.

Quant au point de vue où l'on s'est placé en France vis-à-vis des costumes populaires c'est, abstraction faite de leur caractère pittoresque, l'ensemble des costumes régionaux qui a éveillé l'intérêt des amateurs; ce n'est que tout récemment qu'on a commencé à soumettre des éléments déterminés du vêtement à des études comparatives ⁽³⁴⁸⁾. Cette nouvelle méthode représente évidemment un progrès, puisque c'est seulement par une ana-

schon *Volkskunde* par M. W. Hansen a été publiée à plusieurs reprises: Fritz Boehm, "*Volkskunde*", *dem Atlas der deutschen Volkskunde zum Geleit*. Berlin 1929; *Jahrbuch für historische Volkskunde* 1934, III/IV, page 371; W. Pessler, *Die geographische Methode in der Volkskunde*. *Anthropos* 1932, XXVII, 721.

⁽³⁴⁷⁾ Pour la bibliographie, voir Van Gennep, *Manuel*, num. 6294 et suiv.

⁽³⁴⁸⁾ On pourrait citer, par exemple, l'opuscule très bien documenté de M. M. Bigot *Les coiffes bretonnes*. Saint-Brieuc, 1928 et *Coiffes et costumes de la région nazairienne*. Saint-Nazaire 1938.

lyse rigoureuse des différents éléments du costume, de leur évolution et de leur diffusion géographique que l'on peut parvenir à la solution des problèmes historiques qui s'y rattachent. On s'en convaincra en lisant les ouvrages publiés récemment par M. V. Geramb ⁽³⁴⁹⁾ et M. J. Hanika ⁽³⁵⁰⁾ sur l'histoire des costumes populaires de la Styrie et des Sudètes respectivement, ouvrages dépassant d'ailleurs de beaucoup le cadre géographique indiqué par le titre, et quelques études spéciales (sur la coiffe féminine et le corsage dans la vallée supérieure du Rhin) touchant de plus près les costumes populaires de la France ⁽³⁵¹⁾.

⁽³⁴⁹⁾ K. Mautner - V. Geramb, *Steirisches Trachtenbuch*. 2 tomes. Graz 1932-1935; cf. V. Geramb, *Zur Doktrin der Volkstracht*. Dans: *Jahrbuch für historische Volkskunde* III/IV, pages 195-220; V. Geramb, *Die deutschen Volkstrachten*. Dans: Spamer, *Die deutsche Volkskunde* I, 535-551.

⁽³⁵⁰⁾ J. Hanika, *Sudetendeutsche Volkstrachten*. Reichenberg 1937; page XIX: "Wie das Bauernhaus ist auch die Volkstracht als ein Überlieferungskomplex anzusehen, den die Forschung in seine Bestandteile aufzulösen, bis in alle Einzelheiten zu zergliedern und jedes Kleidungsstück in seinem Entwicklungsgang und seiner Verbreitung zu untersuchen hat".

⁽³⁵¹⁾ M. Riffel, *Die Entwicklung der Trachtenhaube im südlichen Teil des Oberrheingebietes*. Heidelberg 1940; P. Adermann, *Das Mieder in der Volkstracht des Oberrheins. Entwicklungsgeschichte eines Trachtenstückes*. Heidelberg 1939.

Les questions que suggère l'étude des anciens costumes régionaux de la France ont été posées récemment par le folkloriste A. Varagnac ⁽³⁵²⁾ et le romaniste A. Dauzat ⁽³⁵³⁾. En se transformant au cours des siècles, les costumes ruraux de la France ont subi l'influence des modes citadines, dont ils imitent le modèle; la campagne n'a rien créé, fait observer M. A. Dauzat.

On doit donc admettre, ajoute-t-il, que les costumes paysans du 19^e siècle représentent, dans l'ensemble, l'adaptation des costumes patriciens des siècles précédents (page 130). Nous ne procéderons pas ici à une discussion de cette thèse qui, malgré son fond de vérité, nous paraît quelque peu exagérée. Il conviendrait d'élucider les mouvements qui ont contribué à la propagation de certains éléments du costume, la force et la direction de leur irradiation et il ne serait pas moins important de savoir de quelle manière les diverses régions ont réagi vis-à-vis des nouveautés qui leur furent apportées du dehors. Il y a des villages et même des villes archaïsants qui ont conservé des éléments caractéristiques de leur costume traditionnel jusqu'à présent (certaines val-

⁽³⁵²⁾ A. Varagnac, *Remarques sur les caractères généraux des costumes régionaux français*. RFoFr 1936, VII, 107-120; A. Varagnac, *Costumes français*. Paris 1939 (introduction générale, bibliographie).

⁽³⁵³⁾ A. Dauzat, *L'origine et l'évolution des costumes régionaux*. "La Nature" 1. 11. 1932; A. Dauzat, *Le village et le paysan de France*, pages 127-142.

lées des Alpes françaises du Nord, Arles en Provence, le coeur du Massif central, quelques coins reculés de la Vendée, la Bretagne); il y en a d'autres où les costumes, les costumes féminins surtout, sont restés vivants jusqu'à la première moitié ou même jusqu'à la fin du siècle dernier; il y en a enfin qui ont conservé du moins quelques éléments caractéristiques, tels que la coiffe féminine (plus ou moins modifiée), la blouse des paysans et les sabots.

Les éléments caractéristiques du costume populaire présentent une variété régionale frappante. Il serait extrêmement intéressant de recueillir dans un tableau ethnographique toute la richesse régionale et locale des formes des coiffes féminines, tableau qui contribuerait à élucider l'histoire encore pleine d'énigmes de ce vêtement pittoresque (Fig. 1). Il ne serait pas moins instructif de suivre la diffusion de ces capes amples qui, recouvrant la tête et retombant sur les épaules, sont encore aujourd'hui portées parmi les campagnardes en signe de deuil dans certaines régions de la France ⁽³⁵⁴⁾; il s'agit de variantes des anciennes capes dont l'origine et la diffusion ont été étudiées par M. Hanika par rap-

⁽³⁵⁴⁾ J'en ai trouvé des traces tout le long de la côte (Flandre - Normandie - Bretagne - Poitou - Landes - Pays basques) jusqu'aux Pyrénées et dans l'intérieur du pays (Berry, Massif central, etc.). Ces indications provisoires pourront être probablement complétées par des recherches dans d'autres régions.

port aux pays germaniques (bas-all. *hoike*, fris. *hokke*, néerl. *huik*, etc.) ⁽³⁵⁵⁾, mais qui ne sont pas moins fréquentes parmi les peuples latins ⁽³⁵⁶⁾. Quant à l'origine de la blouse à manches, flottante et tombant jusqu'à mi-cuisses, que portent encore aujourd'hui des paysans, des charretiers et des artisans citadins, on a émis les théories les plus différentes; d'après M. Varagnac la blouse campagnarde serait un vestige du costume antique, remontant directement aux usages de l'époque mérovingienne ⁽³⁵⁷⁾; d'après M. Schier elle aurait été répandue en France par les Germains ⁽³⁵⁸⁾; M. Dauzat la considère, au contraire, comme une innovation qui se serait répandue du Nord de la France vers d'autres régions, envahissant même les pays germaniques ⁽³⁵⁹⁾. Ici encore l'étude de la répartition géographique du fait peut rendre des services importants; le tableau es-

⁽³⁵⁵⁾ Hanika, ouvr. cité, pages 71 et suiv., 102-103.

⁽³⁵⁶⁾ On en trouve des exemples partout: dans les îles atlantiques, au Portugal, en Espagne, dans les îles méditerranéennes et en Italie.

⁽³⁵⁷⁾ A. Varagnac, *Costumes français*, page 12; RFoFr VII, 112.

⁽³⁵⁸⁾ Br. Schier, *Vom Aufbau der deutschen Volkskultur*. Dans: *Zeitschrift für deutsche Geisteswissenschaft* 1939 II, 339-340.

⁽³⁵⁹⁾ A. Dauzat, *Le village et le paysan de France*, page 137.

quissé par M. Dauzat (et qu'on pourrait facilement compléter) parle absolument en faveur de sa théorie ⁽³⁶⁰⁾.

Quant aux anciens modèles de chaussures portées en France, il suffit de dresser une carte de leur répartition géographique pour faire ressortir des faits intéressants ⁽³⁶¹⁾. Dans le Roussillon, dans les Pyrénées centrales et le Sud-Ouest on porte des sandales (de peau, de spart ou de chanvre), mode évidemment empruntée à l'Espagne; le sabot, autrefois plus largement répandu, s'est conservé dans les régions boisées et humides (Landes, Massif central, etc.; Vendée - Bretagne - Normandie - Flandres); les bottes de cuir gagnant du terrain de jour en jour caractérisent le reste du pays. Des traditions très anciennes, des influences extérieures et les progrès de la civilisation moderne se superposent et s'enchevêtrent bizarrement dans ce tableau dont on aimerait à connaître tous les détails.

Parmi ces faits les survivances d'anciens temps, les résidus archaïques et leur répartition géographique mé-

⁽³⁶⁰⁾ La blouse est répandue aussi dans l'Ouest de l'Allemagne et en Suisse; des désignations telles que *burgunderli*, *welschhemdli* en Suisse et *Brabanter kittel* dans les provinces rhénanes démontrent nettement qu'il s'agit d'emprunts occidentaux.

⁽³⁶¹⁾ On trouvera une carte de la répartition géographique de la chaussure en Espagne dans le volume *Art Populaire* publié par l'Institut International de Coopération Intellectuelle. Paris 1931 II, 41.

ritent une attention particulière ⁽³⁶²⁾. Il est vrai qu'en France les modes bourgeoises et les influences égalisatrices ont puissamment agi sur le costume campagnard. Mais il n'est pas moins vrai qu'il existe encore dans les campagnes des restes isolés d'anciennes traditions autochtones, autrefois plus répandues et qui peuvent servir pour élucider les phases primitives de l'histoire du costume français. Qu'il nous suffise de rappeler que des modes caractéristiques de chaussure, tels que les sabots ⁽³⁶³⁾ et les sandales ⁽³⁶⁴⁾, remontent à des temps préhistoriques; ils en sont restés à une phase d'évolution archaïque ⁽³⁶⁵⁾, comparable à celle des outils employés dans leur confection. On pourrait en dire autant des vêtements en peau que l'on pouvait observer jusqu'à une époque assez récente parmi les bergers des Pyrénées, des Landes et

⁽³⁶²⁾ Voir note 358; Br. Schier, *Vorgeschichtliche Elemente in den europäischen Volkstrachten*. Dans: *Tracht und Schmuck im nordischen Raum*. Leipzig, C. Kabitsch Verlag, 1939 (tirage à part 17 pages).

⁽³⁶³⁾ On trouvera une riche bibliographie dans *Hochpyrenäen* D 69 et suiv. [= VKR VIII, IX] et Geramb, *Steirisches Trachtenbuch* I, 110 et suiv.; pour l'Italie *AIS* VIII, 1569.

⁽³⁶⁴⁾ On trouvera une bibliographie sommaire dans le chapitre consacré aux sabots dans F. Krüger, *Hochpyrenäen* D 74-89; pour l'Italie *AIS* VIII, 1569; pour les traditions anciennes de la fabrication des sabots en France, Geramb, *Steirisches Trachtenbuch* I, 185-186.

⁽³⁶⁵⁾ Voir, par exemple, J.-B. Yernaux, *La chaussure à travers les âges*. Bruxelles, s. d.

d'autres régions pastorales ⁽³⁶⁶⁾ et de ces pittoresques pèlerines et capuchons en rude laine dont il n'est pas difficile de trouver des vestiges dans les mêmes régions écartées ⁽³⁶⁷⁾. Quant aux nombreux résidus du moyen-âge, qui eux aussi remontent fréquemment à des traditions beaucoup plus anciennes, nous ne nous y attardons pas puisqu'ils ont été déjà relevés dans des ouvrages récents.

Nous serions entraînés bien loin, si nous voulions passer systématiquement en revue le vaste domaine que l'on s'est habitué à appeler les *c o u t u m e s p o p u l a i r e s*. Nous en avons abordé quelques particularités dans les chapitres précédents. Pour les jeux populaires, le géographe J. Brunhes a donné un aperçu qui comme initiation à cette étude rend d'excellents services ⁽³⁶⁸⁾. Pour une orientation plus détaillée nous renvoyons aux ouvrages généraux sur le folklore de France. Parmi ceux-ci le monumental *Manuel de folklore français contemporain* de M. Van Gennep mérite une attention toute

⁽³⁶⁶⁾ F. Krüger, *Die Hochpyrenäen* B 136 et suiv. On pourrait compléter les indications contenues dans ce chapitre par les Alpes, le Jura, les Ardennes (vêtement des *boquillons*), la Bretagne, la Normandie, etc.

⁽³⁶⁷⁾ Pyrénées (*Hochpyrenäen* B 10), Landes, Massif central. (*limousine, coubarte, camias*, etc.), Montagne Noire (*marrego*), Alpes.

⁽³⁶⁸⁾ Voir page 52.

particulière ⁽³⁶⁹⁾, non seulement pour la richesse documentaire qu'il renferme, mais surtout pour la méthode suivie par le maître et qui consiste à mettre en relief la répartition géographique des faits afin d'expliquer sur cette base leur évolution historique. En utilisant toutes les ressources disponibles et en appliquant à l'ensemble des pays de la France la méthode comparée qu'il avait développée dans de nombreux ouvrages régionaux avec tant de maîtrise, M. Van Gennep vient d'achever une oeuvre qui constitue un des plus beaux monuments de l'histoire du folklore français. L'étude des coutumes et des croyances populaires, thèmes chers au maître, y tiennent une place éminente.

Croyances populaires, vie religieuse et culte des saints, voilà des faits inséparables, comme l'a démontré plus d'une fois M. Van Gennep, voilà des sujets qui, malgré des études antérieures fort remarquables (parmi lesquelles il conviendrait de citer encore une fois celles du maître infatigable) sont encore loin d'être tout à fait épuisés par les folkloristes. Il est vrai que les fêtes et les croyances, le culte de la Vierge et des saints, les patronages et les fêtes patronales, les chapelles rurales et l'iconographie populaire ont fait l'objet de nom-

⁽³⁶⁹⁾ Nous nous rapportons au tome premier de ce *Manuel* qui contient une introduction générale et la première partie du chapitre *Du berceau à la tombe*, publié en 1943. L'ouvrage complet comprendra une douzaine de tomes.

breuses études, généralement de caractère régional ou local. Ce qu'il nous faudrait, ce sont des études d'ensemble, des études comparatives. Sous ce rapport les cartes représentant la distribution des communes du nom de Saint-Martin et de Saint-Jean, publiées dans la *Géographie humaine de la France*, marquent déjà un pas en avant ⁽³⁷⁰⁾. "Les noms de village" — fait observer M. J. Brunhes — "permettent de suivre la diffusion du culte des grands saints et les limites de leur influence". On connaît la profonde influence que Saint Martin, évêque de Tours, a exercée en France et au delà de ses frontières; on connaît les traditions, nombreuses et variées, qui se rattachent à la fête de la Saint-Jean ⁽³⁷¹⁾. Il

⁽³⁷⁰⁾ Brunhes, *Géographie humaine de la France* I, 297, 299; cartes reproduites par A. Dauzat, *Les noms de lieux*. Paris 1928, pages 162, 163. Voir aussi les nombreuses cartes de noms de saints établies dans le *Dictionnaire géographique de la France* de P. Joanne. Un essai du même genre a été publié par le géographe portugais Amorim de Girão à qui nous devons une carte représentant la diffusion de Saint Antoine, saint favori des Portugais, en Portugal (Amorim de Girão, *Geografia de Portugal*. Porto 1941, page 241).

⁽³⁷¹⁾ Saint Jean a eu plus de chance parmi les romanistes: Fr. Cramer, *Die Bedeutungsentwicklung von Jean im Französischen*. Giessen 1931; Fr. Cramer, *Der Heilige Johannes im Spiegel der französischen Pflanzen- und Tierbezeichnungen*. Giessen 1932. Voir l'étude magistrale que M. A. Van Gennep a consacrée tout récemment au cycle de la Saint-Jean dans son *Manuel*, Tome premier IV, 1727-2130.

serait à propos d'approfondir les études antérieures (d'ailleurs assez inégales et en partie insuffisantes) par des recherches systématiques et d'ériger, sur cette base, aux deux saints le monument folklorique qu'ils méritent. On pourrait en dire autant des autres grands saints, des petits saints aussi, provinciaux, régionaux ou locaux. Un seul grand saint français, que nous sachions, a été trouvé digne d'une étude vraiment profonde: Saint Nicolas. L'ouvrage que lui a consacré le dr K. Meisen ⁽³⁷²⁾, ouvrage volumineux et richement illustré, peut être considéré comme définitif quant à la partie historique, comprenant tous les aspects essentiels du culte du saint dans le passé; il n'est pas moins instructif quant aux traditions populaires qui s'y rattachent. Les réserves que l'on a faites à l'ouvrage par rapport à certaines thèses émises par l'auteur n'enlèvent rien à sa valeur historique, qui nous paraît indiscutable, et à la méthode sûre et rigoureuse suivie par l'auteur afin de présenter au lecteur une information aussi vaste que possible. En combinant la riche documentation historique dont il dispose avec le point de vue géographique, en retraçant l'expansion du culte du saint en Europe (en Italie, en France et en Allemagne surtout) et en suivant pas à pas la diffusion des traditions populaires qui s'y rattachent, M.

⁽³⁷²⁾ K. Meisen, *Nikolauskult und Nikolausbrauch im Abendlande. Eine kulturgeographisch-volkskundliche Untersuchung. Mit 2 Karten und 217 Textbildern*. Düsseldorf 1931, 4°, 558 pages.

Meisen a créé une base d'information solide qui nous permet d'apprécier la position que le saint occupe dans le folklore de ces pays. En complétant les renseignements puisés dans l'oeuvre de M. Meisen nous avons essayé, dans un chapitre précédent ⁽³⁷³⁾, de montrer l'importance des renseignements fournis par l'auteur à la géographie folklorique ⁽³⁷⁴⁾.

La géographie des confessions religieuses — fait observer M. W. Pessler dans son ouvrage *Deutsche Volkstumsgeographie* (page 52) — peut réclamer aussi une place dans la géographie folklorique, parce que les confessions religieuses exercent une influence importante sur la mentalité des peuples, leurs traditions populaires et leur civilisation matérielle. Voilà ce que démontrent nettement un ouvrage de caractère général publié récemment par M. Deffontaines sur la géographie des religions ⁽³⁷⁵⁾ et une étude spéciale de M. P. Fickeler consacrée à la géographie des religions de l'Asie ⁽³⁷⁶⁾. Quant aux pays européens, la répartition des confessions religieuses a produit des contrastes

⁽³⁷³⁾ Voir ci-dessus pages 88 et suiv.

⁽³⁷⁴⁾ Pour d'autres saints vénérés en Allemagne on trouvera des renseignements bibliographiques chez Pessler, *Deutsche Volkstumsgeographie*, page 52.

⁽³⁷⁵⁾ P. Deffontaines, *Géographie des religions*. Paris, libr. Gallimard 1948.

⁽³⁷⁶⁾ P. Fickeler, *Grundfragen der Religionsgeographie*. Dans la revue *Erdkunde* 1947, I, 121-144 (avec bibliographie abondante).

folkloriques bien curieux, observés surtout en Allemagne ⁽³⁷⁷⁾ et dans l'Helvétie ⁽³⁷⁸⁾. Pour la France on pourrait s'attendre à des faits analogues dans les domaines de confessions opposées (Cévennes, Vendée). Pour le moment je ne dispose cependant que de renseignements assez vagues.

Ce qui se manifeste plus nettement en France, c'est l'influence que la religiosité exerce sur la mentalité des habitants, influence qui se révèle aussi bien dans leurs coutumes et leurs modes de vie que dans certains aspects de la civilisation matérielle. Quand on examine, par exemple, l'extension géographique des anciens oratoires et chapelles rurales, vénérables témoins de la foi de jadis, on recueille des observations intéressantes ⁽³⁷⁹⁾. C'est que dans certaines régions (Flan-

⁽³⁷⁷⁾ W. Pessler, *Deutsche Volkstumsgeographie*, pages 52-53.

⁽³⁷⁸⁾ Ce fait a été mis en relief tout récemment par R. Weiss, *Die Brünig - Naps - Reusslinie...* Dans: *Geographica Helvetica* 1947 II, 153-175 à base des matériaux recueillis par l'*Atlas der schweizerischen Volkskunde*. Signalons un seul exemple extrêmement curieux: La carte à jouer est considérée à la frontière confessionnelle comme une démonstration de la foi: on y considère les cartes françaises comme hérétiques, les cartes allemandes comme catholiques (page 168). Pour d'autres exemples, R. Weiss, *Volkskunde der Schweiz*.

⁽³⁷⁹⁾ Parmi les études citées par Van Gennep, *Manuel*, num. 2428 et suiv. celle de P. Dufournet, *Les*

dre, Bretagne, Alpes, Pays Basques) ces monuments vétustes ont conservé jusqu'aujourd'hui toute leur valeur originale; dans d'autres régions ils ont disparu depuis un temps plus au moins lointain. Il s'agit évidemment d'un contraste profond dont on soupçonnera facilement les racines.

C'est le grand mérite de M. G. Le Bras d'avoir esquissé les premiers traits d'une carte de la pratique religieuse dans les campagnes françaises ⁽³⁸⁰⁾. Bien que limitées au centre et à la partie septentrionale de la France, les observations de M. Le Bras permettent déjà d'apprécier l'importance d'une enquête systématique de ce genre. Délimitant les pays de la foi, de l'indifférence et de l'incrédulité (avec leurs nuances respectives), l'auteur présente un tableau extrêmement instructif, non seulement au point de vue de la morale religieuse ⁽³⁸¹⁾, mais aussi par rapport à la géographie folklorique. C'est à l'aide de ce tableau que l'on parvient à comprendre

oratoires de la Savoie. APFr VI, 139-182 mérite une mention particulière.

⁽³⁸⁰⁾ RFoFr 1932, IV, 193-206; 1936, VII, 159-167. Je n'ai pas pu consulter l'article de F. Boulard et G. Le Bras, *Carte religieuse de la France rurale* publié dans "Les cahiers du clergé rural, n° 92, nov. 1947, pages 412-415.

⁽³⁸¹⁾ On consultera avec profit la bibliographie présentée par M. W. Pessler, *Deutsche Volkstumsgeographie*, page 53 sur la "Gesinnungsgeographie" en Allemagne.

un grand nombre de faits et de contrastes qui se révèlent dans les traditions populaires de la France, qu'on se rend compte surtout des tendances traditionalistes qui distinguent certaines régions et des tendances progressistes qui s'y opposent en d'autres.

Reste seulement à examiner la géographie des opinions politiques. Qu'on lise les ouvrages instructifs de MM. Pressac ⁽³⁸²⁾, Leger ⁽³⁸³⁾ et Siegfried ⁽³⁸⁴⁾ pour se faire une idée du tableau politique (ou ce qui revient au même: de la géographie psychologique) de la France et qu'on consulte les cartes respectives de l'*Atlas de France* ⁽³⁸⁵⁾ pour en embrasser d'un coup d'oeil les particularités régionales. Le tableau politique de la France, qu'est-ce qu'il peut apprendre au folkloriste? Beaucoup plus qu'on ne pourrait croire. Les analogies qui existent entre la physionomie religieuse et le tableau politique de la France, les coïncidences que l'on observe entre ceux-ci et des aspects généraux du folklore (tendances traditionalistes - tendances pro-

⁽³⁸²⁾ Pierre de Pressac, *Les forces historiques de la France. La tradition dans l'orientation politique des provinces*. Paris 1928.

⁽³⁸³⁾ E. Leger, *Les opinions politiques des provinces françaises*. Paris 1934.

⁽³⁸⁴⁾ A. Siegfried, *Tableau politique de la France de l'Ouest sous la Troisième République*. Paris 1913.

⁽³⁸⁵⁾ *Atlas de France*, pl. 71. Les lecteurs allemands trouveront une carte instructive dans l'ouvrage de K. Schwendemann, *Frankreich*. Berlin 1932, page 70.

gressistes) sont vraiment frappantes. Il vaudrait bien la peine de les étudier en détail, en notant simultanément les transformations qui se sont opérées dans ces domaines, puisque ces transformations elles aussi dominent bien nettement dans le profil général. On comprendra cependant qu'il s'agit là de questions qu'il faudrait discuter dans des études spéciales comme tant d'autres problèmes que nous n'avons fait qu'ébaucher dans ce modeste aperçu.

ADDITIONS

Sans aspirer à donner ici, au pied des Andes, une liste complète des dernières publications européennes touchant notre sujet, nous en citerons quelques-unes particulièrement instructives:

Aux collections mentionnées aux pages 40 et 41 il convient d'ajouter la belle série "*Les Provinces Françaises*", publiée par la Librairie Gallimard de Paris. Les premiers volumes de cette nouvelle série sont: L. Gachon, *L'Auvergne et le Velay*. 1948. 343 pages, 42 cartes et dessins, 16 planches et F. Benoit, *La Provence et le Comtat Venaissin*. 1949. 409 pages, 48 cartes et dessins, 32 planches. Le lecteur trouvera un compte-rendu détaillé de ces deux ouvrages importants dans le tome V des *Anales del Instituto de Lingüística*, Mendoza.

Artisans et paysans de France. Recueil d'études d'art populaire. Editions F.-X. Le Roux, Strasbourg-Paris. 1946 et suiv. Parmi les nombreux articles bien illustrés de cette revue on trouvera celui de D. Dupuis, *La maison paysanne du Vexin Normand* (III, 11-18): constructions en pan de bois (voir ci-dessus pages 186 et suiv).

Les problèmes suscités par F. Benoit dans son récent opuscule *Histoire de l'outillage rural et artisanal*. Paris, Didier, 1947 et qui se rattachent étroitement à nos

observations sur le caractère méditerranéen des aspects ethnographiques du Midi de la France, seront également discutés dans un compte-rendu des *Anales del Instituto de Lingüística*, Mendoza, t. V.

Le lecteur trouvera maintenant dans le livre mentionné de L. Gachon, page 131, la carte de la répartition géographique des deux types de voiture du Massif Central à laquelle nous avons fait allusion à la page 163, note 235.

Pour les méthodes de la géographie linguistique on consultera avec profit le grand ouvrage de Sever Pop, *La dialectologie. Aperçu historique et méthodes d'enquêtes linguistiques*. T. I. Louvain 1950. LV-733 pages.

L'article annoncé à la page 81 sur la faux, le volant et la faucille paraîtra dans le t. II de la revue "Estudis Romànics", Barcelona, sous le titre *Alte Erntegeräte in der Romania*.

Le lecteur trouvera une bibliographie complète de l'activité scientifique de W. Pessler dans l'Hommage dédié à ce savant dans *Neues Archiv für Niedersachsen 1950*, Heft 15, pages 154-165.

ABRÉVIATIONS

- ADVo = Atlas der deutschen Volkskunde. Berlin 1936 et suiv.
AGé = Annales de géographie. Paris.
AIS = Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz. Zürich.
ALCors = Atlante linguistico etnografico italiano della Corsica.
ALF = Atlas linguistique de la France. Paris 1902-1910.
APFr = L'Art populaire en France. Strasbourg-Paris I 1929 - VI 1935.
FEW = W. v. Wartburg, Französisches etymologisches Wörterbuch. 1929 et suiv.
HDA = Handwörterbuch des deutschen Aberglaubens. Berlin-Leipzig.
REW = W. Meyer-Lübke, Romanisches etymologisches Wörterbuch. Heidelberg.
RFoFr = Revue de folklore français. Paris.
RGAlp = Revue de géographie alpine. Grenoble.
RLiRo = Revue de linguistique romane. Paris.
SchwAVo = Schweizerisches Archiv für Volkskunde. Basel.
VKR = Volkstum und Kultur der Romanen. Hamburg. 1928-1944.

- VRom = Vox Romanica. Zürich.
ZRPh = Zeitschrift für romanische Philologie. Halle a. Saale.
ZVo = Zeitschrift für Volkskunde. Berlin-Leipzig.
WS = Wörter und Sachen. Heidelberg.
- A. Van Gennep, *Manuel* = A. Van Gennep, *Manuel de folklore français contemporain*. Paris 1937 et suiv.
- F. Krüger, *Die Hochpyrenäen* = F. Krüger, *Die Hochpyrenäen*. 6 tomes. Hamburg - Barcelona 1935 - 1939.

FIGURES

Dessinées par R. Schütt
Séminaire des Langues Romanes de Hambourg

FIG. 1 Coiffes régionales

- a Morlaix (Finistère). D'après *Kosmopolitisches Museum, darstellend die Trachten der modernen Nationen*. Paris-Basel. s. d. (1850 - 1863), Art. Frankreich, pl. 42.
- b Saint-Nazaire (Loire-Inf.). D'après *Coiffes et costumes de la région nazairienne*. Saint-Nazaire 1938, pl. 11.
- c Canton d'Envermeu - Caux (Seine - Inf.). D'après *Kosmopolitisches Museum*, pl. 26.
- d Anjou. D'après une ancienne lithographie (1875) reproduite par P. L. de Giffieri, *Costumes régionaux*. Paris 1940, pl. VI.

FIG. 2

- a Vincent van Gogh, Le moissonneur.
- b Saint Isidore, en costume breton. Statue de bois peint de la Chapelle de Locmarienan, près de Concarneau. D'après P. Gruyer, *Les saints bretons*. Paris 1926, pl. 55.

FIG. 3 Instruments aratoires

- a araire du Luchonnais (Haute-Garonne). D'après une photographie de W. Schroeder, Hambourg.
- b charrue de Saint - Pol (Pas - de - Calais). D'après Ed. Edmont, *Lexique Saint-Polois*. Saint-Pol 1897, page 366.

- FIG. 4
- a Battage du grain. Mayenne. D'après Abel Hugo, *France pittoresque*. Paris 1835.
 - b Battoir pour écraser les tiges de lin roui. D'après Ed. Edmont, *Lexique Saint-Polois*, page 375.
- FIG. 5
- a Marseillaise. D'après une gravure, reproduite par P. Jalabert, *La Provence et le Comté de Nice*. Paris, 1938, page 186.
 - b Paludière de Savenay. D'après une gravure reproduite par A. Le Bras, *La Bretagne*. Paris 1928, page 17.
- FIG. 6
- a Paysan de la Cerdagne (Pyr.-Or.). D'après une carte postale 1910.
 - b Normande portant des seaux pleins de lait. D'après St. Chauvet, *La Normandie ancestrale*. Paris 1921, page 114.
 - c Pêcheuse de vers sur les côtes de la Manche. D'après *Kosmopolitisches Museum*, pl. 28.
- FIG. 7
- a Vigneron auvergnat. D'après *Vie à la Campagne* 15.12. 1928, page 19.
 - b Paysan cévenol avec la *besso*, reposant sur le *coulassou*, coussin que retient une sangle au front. D'après E. Reynier, *Le pays de Vivarais*. Valence 1934, pl. XXIII B et A. Dornheim, *Die bäuerliche Sachkultur im Gebiet der oberen Ardèche*. VKR X, Abb. 26.
 - c Vigneron bourguignon. D'après R. Tisserand, *Images de Bourgogne*. Dijon 1943, page 171.

- FIG. 8
- a hotte Touraine. D'après J. M. Rougé, *Le folklore de la Touraine*. Tours 1931, page 51.
 - b sapin Lorraine. D'après R. de Westphalen, *Petit dictionnaire des traditions populaires messines*. Metz 1934, page 762.
 - c hotte Alsace. D'après Ph. de Las Cases, *L'Alsace*. Paris, s. d., page 75.
- FIG. 9
- a Voiture rurale à deux roues du Midi. D'après H. Meyer, *Bäuerliches Hauswesen im Gebiete zwischen Toulouse und Cahors*. VKR 1933 VI, 132.
 - b Voiture rurale à quatre roues de l'Est. D'après *Enquête sur l'habitation rurale en France*. 1939. I, 128: Lorraine.
- FIG. 10
- a Grange du moyen âge à Boos (Seine-Inf.). D'après Doyon-Hubrecht, *L'architecture rurale et bourgeoise en France*. Paris 1942, pl. II.
 - b Maison rurale du Mâconnais. D'après G. Jeanton, *Le Mâconnais traditionaliste et populaire*. Mâcon 1920.
- FIG. 11
- a Petite ferme du Soissonnais (Aisne). D'après Léandre-Vaillat, *La maison des pays de France*. Paris 1922, pl. 36.
 - b Maison en hauteur de la Vallée d'Aulus (Ariège). D'après une photographie de G. Fahrholz, Hambourg.
- FIG. 12
- a La Grand'Place à Thônes (Savoie). D'a-

près Ch. Anthonioz, *Maisons savoyardes*. Chambéry 1932, page 63.

- b Les "couverts" de Monpazier. Dordogne. D'après un dessin de Maurice Busset, reproduit dans: *Le pays de France*. Paris, Hachette, III, rég. XX, 34.

FIG. 13

- a Rez-de-chaussée d'une maison rudimentaire, Les Chapelles (Tarentaise). D'après Ph. Arbos, *La vie pastorale dans les Alpes françaises*. Grenoble 1922, page 607.
- b Rez-de-chaussée d'une maison élémentaire (*bourrine*) de la Vendée. D'après *L'Art populaire en France* 1930 II, 6.
- c Type de maison en ordre lâche: ferme cauchoise (Seine-Inf.). D'après J. Sion, *Les paysans de la Normandie orientale*. Paris 1909, page 471.
- d Type de maison en ordre serré: ferme picarde. D'après A. Demangeon, *La Picardie et les régions voisines*. Paris 1905, page 363.

FIG. 14

- a Type de moulin à passer le chanvre à la ribe, Prérans (Dauphiné). D'après W. Giese, *Volkskundliches aus den Hochalpen des Dauphiné*. Hamburg 1932, page 77.
- b Type de crémaillère méridionale, Ardèche. D'après A. Dornheim, *Die bäuerliche Sachkultur im Gebiet der oberen Ardèche*. VKR X, Abb. 14.
- c Baudet de Saint-Nicolas, Pas-de-Calais. D'après E. Edmont, *Lexique Saint-Polois*. Saint-Pol 1897, page 112.

- d Type de crémaillère nordique, Tournus (Saône-Inf.). D'après M.-A. Robert-Juret, *Les patois de la région de Tournus*. Paris 1931, page 75.

FIG. 15

- a Moulin à vent: type méditerranéen. Provence. D'après une carte postale.
- b Moulin à vent: type nordique. Folchters-Cassel (Flandre). D'après G. Acremant, *Flandre et Artois*. Paris, Gigord, s. d., page 29.
- c Moulin à vent: construction nordique. Savennières (Maine-et-Loire). D'après *Enquête sur l'habitation rurale en France*. 1939, Tome I, 94.
- d Moulin à vent: type hollandais. Dunkerque (Nord). D'après Lemay-Robyn, *Le Nord*. Paris, Michel, 1926, page 99.

FIG. 16

- a - c Types de pigeonniers du Quercy. D'après H. Meyer, *Bäuerliches Hauswesen im Gebiet zwischen Toulouse und Cahors*. VKR 1933 VI, 130.

FIG. 17 Répartition du grenier isolé. D'après J. Robert, *La maison rurale permanente dans les Alpes françaises du Nord*. Album. Tours 1939, carte II.

FIG. 18 Spécimen du système cartographique de M. A. Van Gennep.

FIG. 19 Répartition de l'habitat groupé et de l'habitat dispersé. D'après la carte d'Au. Meitzen, reproduite par A. Helbok, *Grundlagen der Volksgeschichte Deutschlands und Frankreichs*. Kartenband. Berlin 1938, pl. 88.

- FIG. 20 Les deux principaux types de toits. D'après J. Brunhes, *Géographie humaine de la France*. Paris 1920, I, 441.
- FIG. 21 Les procédés de battage en France. D'après Ch. Parain, dans: *Travaux du 1er Congrès International de Folklore*. Tours 1938, pl. VIII.
- FIG. 22 Répartition des trois boissons usuelles. D'après J. Brunhes, *Géographie humaine de la France*. Paris 1920, II, 469.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	1
CHAPITRE I - Etudes régionales	
La valeur des études régionales géographiques	23
La valeur des dictionnaires patois	26
La valeur des monographies linguistiques	34
Folklore régional	39
Exemples choisis:	
La fréquentation des jeunes gens	47
La Saint-Martin	49
Les géants processionnels	51
Le tir à l'arc	53
CHAPITRE II - Etudes générales	
Ouvrages généraux	59
Recherches collectives	62
Géographie linguistique et géographie des traditions populaires	64
Le dualisme Nord-Midi	68
Mots et choses	73
Exemples choisis:	
W. Meyer-Lübke: Le battage et le dépiquage du blé	75
W. Gerig: La culture du chanvre et du lin	78
F. Hobi: La faucille et la faux	80
K. Jaberg: Le vêtement de la jambe	84
Coutumes populaires	87
Exemple choisi:	
La Saint-Nicolas	88

CHAPITRE III - Vue d'ensemble systématique

Le paysage rural et le régime agraire de la France	103
Les instruments aratoires: araire et charrue	111
Les ustensiles de moissonnage: faucille et faux	113
Les procédés de battage et de dépiquage du blé	114
L'emmagasinage des gerbes: les granges ..	116
Le battage en plein air et le battage en grange	119
Les animaux de labour	122
L'attelage: les jougs	125
Les moyens de transport:	127
Le portage à tête d'homme	129
Le portage à l'épaule	130
Le portage à dos: la hotte	135
Les voitures rurales: les deux-roues et les quatre-roues	149
Quelques autres faits de la vie agricole ...	168
L'habitat rural	172
La maison rurale	177
L'habitation temporaire	183
Les matériaux de construction de la maison rurale	184
Les modes de toiture	190
La disposition de la maison rurale: ..	194
La maison rudimentaire	194
La maison élémentaire (à juxtaposition)	195
La maison en hauteur	197
La maison dissociée - maison en ordre lâche et maison en ordre serré ..	199

L'intérieur de la maison rurale	207
La cuisine - l'âtre - moyens de chauffage - la crémaillère	207
L'ornementation populaire de la maison rurale	214
Les annexes de la maison rurale:	217
La grange	217
Le grenier à blé	217
Le pigeonnier	219
Le moulin	220
L'alimentation populaire	223
Les costumes régionaux	225
Coutumes populaires	233
Croyances populaires	234
Confessions religieuses	237
La religiosité	238
La géographie des opinions politiques	240
Additions	243
Abréviations	245
Figures	247
Table des Matières	253

LA PRIMERA EDICION DE ESTE
LIBRO SE TERMINO DE IM-
PRIMIR EN LOS TALLERES GRA-
FICOS D'ACCURZIO, DE CALLE
BUENOS AIRES N° 202, DE
LA CIUDAD DE MENDOZA,
EL DIA 21 DE DICIEMBRE
— DE 1950. —

AÑO DEL LIBERTADOR GENERAL SAN MARTIN

D'ACCURZIO
IMPRESOR